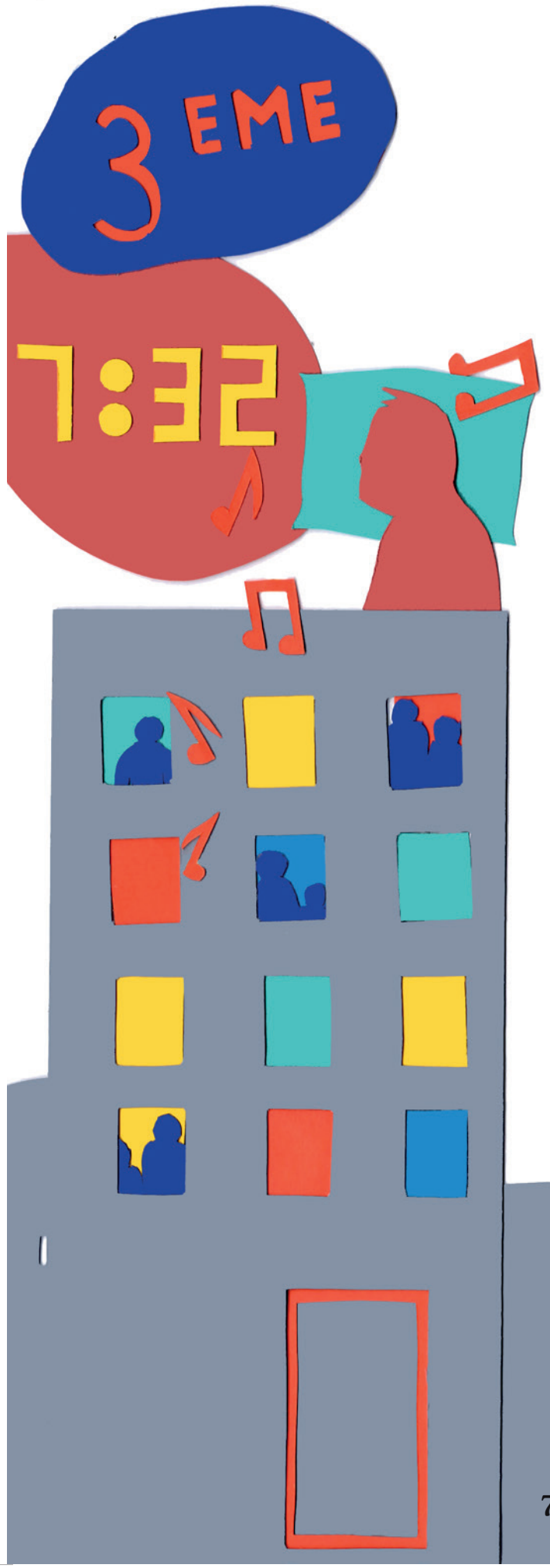
Mémoire de design -

Ossiann Roux
Clémence Ollier

2017-2018

Dans quelle mesure l'espace de l'immeuble peut-il devenir un terrain de collaboration, d'expression et d'acceptation d'autrui ?

Les histoires de paliers, ou comment ne pas croiser son voisin



Vous vous emparez
de la poignée et effectuez
un effort surhumain
pour ouvrir cette porte.
(Rendez-vous en page 13)

Vous restez là en pensant
à votre miroir que vous n'avez
pas consulté, votre lit qui
n'est pas fait, et vous décidez
finalement de réviser la tactique
qui vous permettra de traverser
la cage d'escalier en paix.
(Rendez-vous en page 43)

Au petit matin

Le soleil Alsacien
se lève sur Strasbourg.
Ce matin, il décide de poser
sa réconfortante lueur sur
le petit immeuble typique
de la Krutenau. Bien que
ses habitants soit des plus
matinaux, ce matin, le réveil
sonne fort au troisième étage.
Il est l'heure de se lever
depuis bientôt 30 minutes
et vous peinez à sortir du lit.
Un regard sur l'écran
digital vous fait sauter
de votre couette :
il est 07h32…
Et pourtant vous vous étiez
juré de vous coucher tôt,
de prendre un petit-déjeuner
de champion et de partir
en catimini. Pas de chance,
ce matin, c'est sans céréales
et la boule au ventre
que vous décidez de sortir
de votre antre.

Du je au nous

Au début de mois de septembre
2016, Ossiann pose bagage
dans un petit immeuble
de trois étages à la Krutenau.
Pendant ce temps, un peu plus
au nord de la ville, non loin
du parc de l'Orangerie, Clémence
déballe son dernier carton
dans l'appartement du sixième
étage. Ils étaient encore loin
de se douter qu'un an plus tard,
ils deviendraient colocataires.
C'est à l'In situ Lab que leurs
chemins se sont croisés pour
rapidement ne plus se séparer.
Pouvoir tester in situ sur
différents terrains, au contact
de nombreux usagers et à échelle
locale… ces situations leurs
parlent et et leurs donnent
la folie des grandeurs !

Après un an de travail
en collectif, ils décident
de continuer l'expérience en duo.
C'est de là que naît leur projet :

Entre
2
Paliers.

C'est avec humour, décalage
et poésie que ces deux designers
apprentis décident de partir
à l'assaut des parties communes
des immeubles en imaginant
des situations inédites
et inattendues.
C'est par des installations hautes
en couleurs qu'ils tenteront
de susciter la curiosité
des habitants et de les faire
interagir entre eux.
Ils n'écartent aucune possibilité
car de la blague à l'idée,
il n'y a parfois qu'un pas !

Sommaire

P. 14 ..... Introduction

1 . Une cohabitation organisée par l'architecture et l'urbanisme

P. 17 ..... A . Une histoire subjective de l'architecture du commun

P. 30 ..... B . Une construction du logement collectif : entre intimité et sociabilité

P. 38 ..... C . En quête de terrain

2 . La figure du voisin

P. 47 ..... A . La cohabitation, notre nouvelle condition : lecture de la coexistence humaine au travers de la figure du voisin

P. 52 ..... B . Les motivations de la mutualisation et du partage : des exemples qui illustrent la volonté d'un « mieux vivre-ensemble »

P. 59 ..... C . Comment les nouvelles économies initiées par l'outil web permettent d'entrevoir de nouveaux modèles de voisinage ?

3 . Les espaces intermédiaires : entre régulation et ré-appropriation

P. 69 ..... A . Les espaces intermédiaires : définir un espace entre le public et le privé

P. 76 ..... B . Les usages et appropriations des espaces intermédiaires

P. 82 ..... C . Réglementer les espaces intermédiaires

4 . Les espaces communs comme lieux d'expérimentation

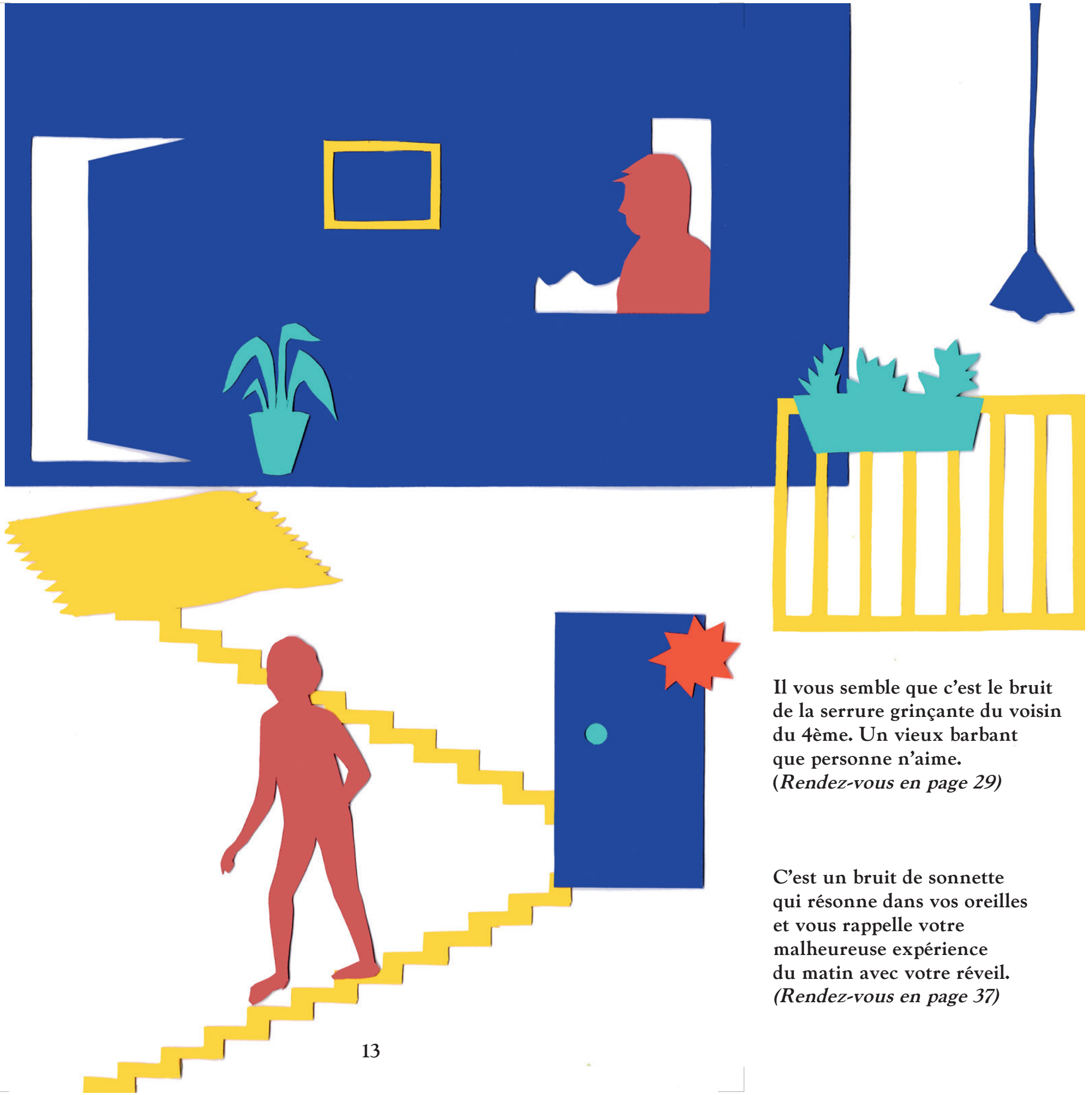
P. 93 ..... A . Réflexion sur la participation citoyenne

P. 99 ..... B . L'intervention in situ

P. 107 ..... C . Quelle communication ?

P. 111 ..... Conclusion

P. 112 ..... Remerciements



Il vous semble que c'est le bruit de la serrure grinçante du voisin du 4ème. Un vieux barbant que personne n'aime.
(*Rendez-vous en page 29)*

C'est un bruit de sonnette qui résonne dans vos oreilles et vous rappelle votre malheureuse expérience du matin avec votre réveil.
(Rendez-vous en page 37)

Le paillasson

Après vous être redit comme tous les matins que votre paillasson méritait un bon coup de Karcher, vous descendez consciencieusement les marches sans faire tomber une poussière. Vous vous dites que si vous croisez un inconnu, votre tête du matin le fera sûrement rebrousser chemin. Vous continuez votre descente qui semble durer une éternité et vous vous demandez si vous ne feriez pas mieux de finalement laisser tomber. Soudain, un bruit retentit alors que vous passez devant une porte. Une seconde de plus et dans votre tête c'est la cohorte.

Introduction

Dans un monde urbain où les habitations ne cessent de croître pour y loger une population grandissante, nous imaginons qu'une réflexion autour de la cohabitation est nécessaire, quel que soit le type d'habitat. L'étude de l'évolution de la structure urbaine nous donne de nombreux indices sur nos rapports à la société, sur la place des usagers et sur les relations qu'ils entretiennent. De plus en plus nombreux et proches spatialement, nous semblons cependant être relativement seuls et autocentrés. Dans cette nouvelle ère du voisinage, pourrions-nous envisager cette concentration d'individus comme une multiplication de ressources ?
Notre projet *Entre deux Paliers* questionne plus particulièrement l'espace de l'immeuble que nous considérons comme un terrain potentiel de collaboration, d'expression et d'acceptation d'autrui où le voisin ne serait plus considéré uniquement comme une gêne.

Nous explorons les possibilités d'appropriation des parties communes. Souvent délaissés et sources de conflits, ces espaces de passage à l'usage de tous pourraient être assumés comme des lieux collectifs et devenir des terrains propices aux échanges entre voisins. On y trouverait des dispositifs ouvrant de nouveaux dialogues et tissant des liens entre les habitants de l'immeuble, s'éloignant ainsi de la simple salutation cordiale ou du petit mot laissé sur le palier. L'idée étant de favoriser la coopération à long terme, pour que les besoins et savoir-faire s'expriment et se répondent.
Par la valorisation de l'individu au sein du collectif, l'immeuble et ses habitants pourraient acquérir une certaine autonomie.

Ce mémoire est le résultat de 6 mois de recherche-projet (octobre 2017 - mars 2018) où nous avons pu aller à la rencontre de différents acteurs (associations, groupes d'habitats participatifs, promoteur immobilier, habitants) pour nourrir nos réflexions et ajuster nos intentions de projet. Nous avons aussi découvert de nombreux terrains singuliers au sein desquels nous avons pu être acteurs : *La Maison du Jeune Citoyen, La Ferme de Chenèvre* et plus spécifiquement le quartier de Hautepierre dont l'un des immeubles est devenu notre terrain d'expérimentation. Au fil du mémoire, nous partageons nos rencontres, nos expériences et nos ressentis.

1.
Une cohabitation organisée par l'architecture et l'urbanisme

A .
Une histoire subjective de l'architecture du commun

Nous questionnons l'évolution de l'organisation spatiale en ville en vue d'étudier le rapport qu'entretient l'usager avec son habitat face à la mutation de son environnement. La forme que prend son milieu urbain conditionne sa manière d'habiter la ville, de se l'approprier, mais aussi de l'investir.
Notre projet interroge plus particulièrement l'évolution de l'habitat en ville et ses répercussions sur les rapports entre voisins.
Nous nous plaçons dans un contexte de surpopulation grandissante, où vivre en ville devient la préoccupation quotidienne de plus de 50% de la population mondiale.
Nous habitons des villes en ébullition, dont le visage a plus changé durant ces 70 dernières années qu'en plusieurs siècles.
En effet, les villes qu'ont connu nos grands-parents ne sont plus celles que nous vivons. Aujourd'hui, le défi majeur est de pouvoir loger tout ce monde dans le minimum d'espace possible.
Nous nous intéressons donc naturellement à cette figure de la ville présente depuis la Rome antique : l'immeuble d'habitation.

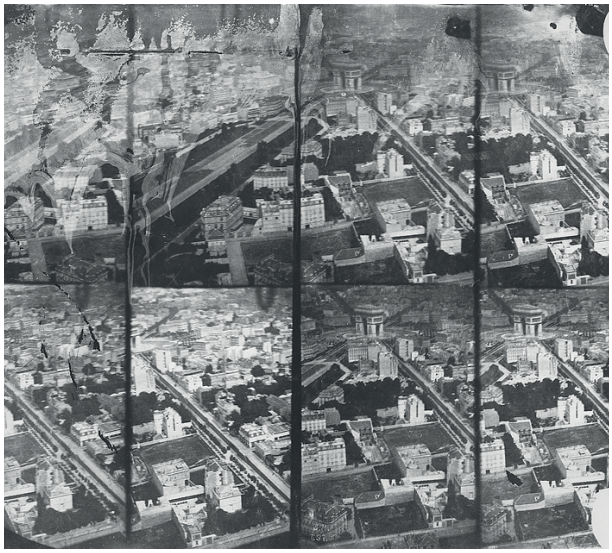
On est en droit de se demander quelle qualité de vie offrent ces constructions ?
Qu'en est-il de la cohabitation entre habitants ?
Comment se matérialiserait une cohabitation qui soit créatrice de lien social tout en préservant l'intimité de chacun ?
Pourquoi chercher de nouvelles formes d'habitats valorisant les espaces collectifs tandis que la majeure partie du parc immobilier est composée de logements individuels ?

En France, l'architecture du commun, le logement collectif, et particulièrement le logement social a été le vecteur et le substrat de nombreuses innovations architecturales, sociales et urbaines.
Étudier l'architecture, c'est un bon moyen de confronter le « standard » et « l'avant-garde », la conception et, simultanément, la réception par les habitants de ce qui leur est proposé.

C'est en endossant le rôle de commissaire d'exposition qu'est né le catalogue *Histoire subjective de l'architecture du commun*. La mise en tension des références qui le composent illustre notre intuition de départ : l'architecture conditionne les liens entre résidents d'un quartier, d'un immeuble.

a . Systèmes de construction et conception : comment naît l'architecture des grands ensembles ?

Entre construction du chez-soi et construction de la ville, l'immeuble est au centre de nos préoccupations.
Cette figure historique de « l'habiter en ville » rassemble en son sein autant de détails techniques que de populations diverses.
C'est pourquoi nous nous intéressons à la programmation architecturale qui agence différemment les espaces, jouant un rôle déterminant sur les usages et les relations entre habitants.



NADAR, *Sans titre*, 1858,
Photographie aérienne, Paris

Une ville en mutation

Cette photo est le point de départ de notre réflexion : une ville qui croît, régie par les grands programmes d'urbanisme et le fleurissement des groupes d'habitations. Nadar présente ici la ville de Paris en pleine transformation sous Haussmann. Cette photo représente la naissance et l'application de l'urbanisme. Une discipline qui accompagne la création de villes où il fait bon vivre en mettant à la marge la criminalité urbaine. En perçant le Paris des années 1840, Haussmann facilite les circulations et permet plus de porosité entre les quartiers et les populations. En rompant le morcellement de Paris, il favorise l'échange entre habitants. Le choix de la photo vue du ciel permet une vue d'ensemble sur cette ville en reconstruction. C'est une des premières photographies prises depuis un ballon : une prouesse technique pour immortaliser une prouesse urbanistique. Cette photo synthétise le commencement d'une époque où tout évolue très vite. La population française, de plus en plus urbaine, a besoin d'une qualité de vie qui répond à ses besoins : la santé, le confort, la mobilité, le lien.

Andreas GURSKY,
Montparnasse, 1993,
montage photographique, Paris

Une grille de construction

Cette photo d'environnement montre l'architectonique des grands ensembles construits entre les années 1950 et 1970 en France. En contraste avec la photographie de Nadar, le Paris de Andreas Gursky a bien évolué et la barre d'immeuble est devenue le premier plan de l'environnement urbain. Relativement uniforme, tout en proposant une grande variété dans le détail, la photographie recompose de manière frontale l'immeuble comme le lieu de vie en ville.

Par le photo collage, Andreas Gursky nous permet d'embrasser l'intégralité de ce mastodonte bétonné d'un regard. Il accentue ainsi la présence d'une grille architecturale qui rassemble l'espace de vie d'un grand nombre de personnes. Autonome et indépendant, l'espace de l'appartement ne serait pourtant rien sans le cadre extérieur de l'immeuble, qui étend ses liaisons bétonnées pour tout maintenir d'un bloc.

L'individualité dans un groupement d'habitations

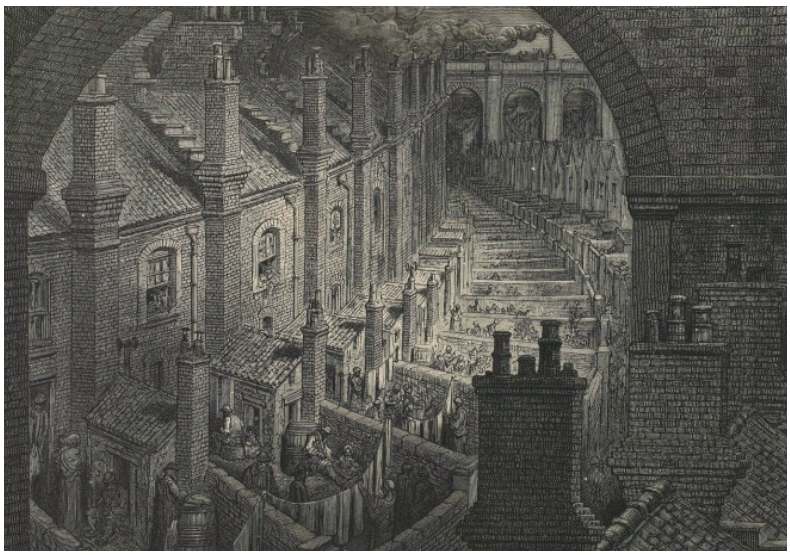
Ce projet présente un programme architectural particulier : une réflexion sur la forme, l'articulation du bâtiment et son ressenti par les habitants. L'*Habitat 67* fut conçu au milieu des années 1960 par l'architecte Moshe Safdie. Il s'appuie sur l'idée d'un système de construction modulable en trois dimensions. S'intéressant à l'architecture urbaine à haute densité, Moshe Safdie réalise une prouesse architecturale en proposant un ensemble à prix réduit grâce à l'emploi d'éléments préfabriqués. La notion de l'économie de moyen a imposé une contrainte qui est devenue une caractéristique essentielle dans la projection architectonique du bâtiment. Conçu pour que chaque unité d'habitation soit indépendante, les vis-à-vis sont par conséquent réduits *a minima*, offrant l'expérience d'une intimité dans le collectif.

Moshe SAFDIE, *Habitat 67*, 1967,
architecture, Montréal

L'Habitat 67 cherche ainsi à cumuler les avantages de la maison individuelle privée tout en se situant dans un immeuble. Les blocs modulaires d'habitations s'articulent autour des espaces de circulation qui les lient entre eux.

b . L'habitat « modèle » ?

Dans les années 1950, en parallèle de la construction des grands ensembles, le parc immobilier se transforme majoritairement avec la construction massive de l'habitat pavillonnaire. Répondant à un besoin d'individualité, la population accède à la maison individuelle : une maison archétypale où l'intimité devient le fondement du foyer. Mais loin de la porosité de l'habitat collectif, le développement de l'habitat individuel affaiblit les liens interpersonnels. Se pose alors la question d'un « modèle » pour habiter qui comblerait les habitants par les valeurs qu'il véhicule.



Gustave DORÉ, *Over London by rail,* 1872,
planche pour London, a pilgrimage, BnF/Gallica

Un modèle pour une population

Cette gravure de Gustave Doré est une représentation des logements ouvriers de Londres à la fin du XIX^{e} siècle. C'est une première forme d'habitat en série, répondant à des besoins humains de confort, de salubrité, d'intimité et de proximité du lieu de travail. Gustave Doré nous donne à voir une représentation de son époque en pleine industrialisation. Il questionne ainsi la place de l'humain dans cet habitat standard par un univers noir et anxiogène à l'architecture écrasante se rapprochant plastiquement des *Prisons imaginaires* (1745) de Giovanni Battista Piranesi.

L'habitat copié / collé

La photo *Housing labyrinth* introduit la notion d'un « modèle » d'habitat plus récent : le pavillon résidentiel. Des maisons étudiées pour être reproduites presque industriellement. Entièrement normée, la dimension identitaire de la maison construite par et pour l'habitant disparaît. Elle laisse place à un modèle sériel, construit puis vendu à la chaîne dans un flot de transactions immobilières. C'est dans les années 1950, après la seconde guerre mondiale aux États-Unis que le pavillon résidentiel se développe et devient vite l'étendard de *« l'American way of life »*. Une maison parfaite avec, à son trousseau, la clé d'une vie paisible et heureuse. Cette photographie vue du ciel montre le développement labyrinthique de ces banlieues pavillonnaires exportées à travers le monde. Alex Maclean questionne cette réalité par la photographie documentaire, regardant d'un œil nouveau ces milliers de maisons. Une perte de l'individu, figé dans un modèle répété à l'infini.

Alex MACLEAN, *Housing labyrinth*, 2009, photographie de la série « Over », Nevada

L'archétype

Diffusée dans les magazines américains en 1956, cette publicité de cigarette intègre l'unité pavillonnaire dans son schéma narratif. La maison « modèle » semble s'inscrire dans une suite d'actions logiques étudiées pour vendre : un bonheur de la vie en amène un autre. Ici, l'action de devenir propriétaire est vue comme un mérite, un passage obligatoire qui s'accompagne d'une cigarette de contentement. Cette coupure expose le consumérisme de *« l'American way of life »* : une représentation parfaite d'un moment de vie, ponctué d'une ou deux cigarettes. Il montre aussi une standardisation dans la représentation de ce modèle de vie : un modèle auquel chacun doit se conformer pour mériter la récompense (« reward yourself ») d'une vie heureuse.

Reward yourself, 1956, coupure publicitaire pour Pall Mall

Ici l'architecture est désincarnée, réduite à ses plus simples formes. Un toit pointu, une cheminée et deux sapins bien taillés encadrant la promesse d'un chez soi suffisamment effacé pour que chacun puisse s'y projeter. Un modèle de la vie quotidienne malgré tout très flou et normé.

Une architecture fantôme

Avec *Homes for America* (1966-1989), Dan Graham propose une série de photographies accompagnées de textes réunis sous forme d'édition. Il y documente l'architecture en série des lotissements de banlieues américaines de l'époque, mettant en avant les propriétés physiques et matérielles de ces constructions et les répercussions de leur présence sur l'environnement visuel en milieu urbain. En étudiant les différentes typologies d'habitats qui se développent en zones périphériques des villes américaines, il propose une critique de l'aménagement urbain et de la politique paysagère. En posant son objectif sur des points de vues précis, Dan Graham met en avant l'aspect sériel de ces maisons. Une esthétique industrielle qui croise des problématiques de l'art minimal qui naît à la même époque. L'architecture est lisse et froide, comme si tous ses occupants avaient disparu. Dan Graham confronte l'habitat « modèle » et individuel à une réalité : sa forme limite ses usages. La dépersonnalisation de l'habitat empêche l'appropriation habitante. Des coquilles vides, fantômes d'une vie passée.

Dan GRAHAM,
Homes for america,
1966, édition

c . Déconstruire pour mieux construire

Pour contrer l'individualité grandissante et la perte du lien social, des artistes et architectes aux postures contestataires se chargent de déconstruire l'habitat modèle pour montrer ses limites en proposant des modes de constructions moins protocolaires.
Dans les années 1970, l'échec ressenti du zonage des grandes opérations d'aménagement d'après-guerre, inspirées de la vision moderniste des CIAM (*Congrès Internationaux d'Architecture Moderne*), pousse les théoriciens et acteurs de l'urbanisme à éviter désormais le découpage arbitraire des grands ensembles.
Ils inscrivent alors leurs projets dans une vision globale du territoire faisant passer au premier plan l'usage des espaces.

La chute de l'habitat collectif

Construit dans les années 1950, Pruitt-Igoe a été immédiatement le symbole du renouveau du logement social, devenant la référence pour des projets immobiliers dans l'ensemble des États-Unis et ce, malgré la médiocre qualité de sa réalisation finale. La fin des lois de ségrégation dans le logement signe le départ d'une partie de la population blanche qui y vivait. L'ensemble se retrouve alors vaquant à 40% laissant les immeubles vides en dégradation. La démolition des premières tours en 1972 marque l'échec de l'idéal moderniste des grands ensembles. On préfèrera la destruction à la rénovation.

U.S. Department of Housing and Urban Development, *La chute de Pruitt-Igoe,* photogramme télévisuel, 16 mars 1972, Saint-Louis, Missouri

L'habitat a minima

Ce projet interroge l'espace des maisons et le défi de construction des petits espaces d'habitations dans les mégalopoles. Il s'agit d'une commande publique. On retrouve cette maquette échelle 1 à la Porte de Vitry à Paris, tel un totem. Il incite l'usager à se confronter au rapport entre son corps et son environnement. Dans une réflexion sur l'ambivalence des grandes transformations urbaines, *One Square Meter House* s'écarte de la pensée métaboliste[1] : ses volumes ne sont fonctionnels ou adaptables qu'aux besoins d'un seul usager.
Par l'exiguïté et le minimalisme de ses formes, il ruine l'habitat « modèle » en le réduisant à une enveloppe minimale et donc invivable. Avec ses 17 m de haut et sa structure reproductible, *One Square Meter House* rappelle la mutation des grands ensembles parisiens et la verticalité ambiante. Didier Faustino a voulu dénoncer cette homogénéisation des volumes des bâtiments d'habitation.

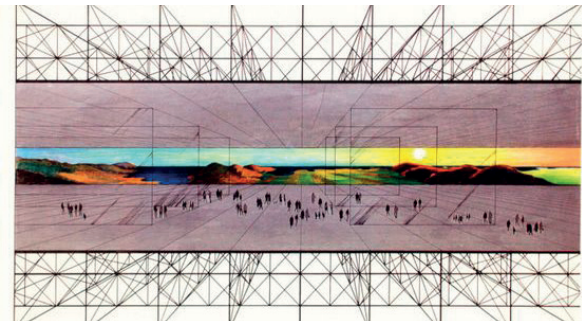
Didier FAUSTINO, *One Square Meter House*, 2003, installation

Pour lui, ces totems sont identiques aux immeubles standardisés qui les entourent : la vie privée y est devenue obsolète et l'enveloppe n'est qu'un totem narcissique de la pensée architecturale contemporaine.

1. Le Mouvement métaboliste est créé en 1959 par des urbanistes et architectes japonais. Ils proposent une vision de la ville du futur détachée des lois traditionnelles « forme-fonction ». Pour cela, leurs bâtiments s'inspirent de systèmes vivants et deviennent des structures modulées par les habitants qui s'étendent à travers l'espace.

Des usages plutôt que des formes

Vers un modèle d'urbanisation globale, *No-Stop City* est un projet théorique imaginé par le collectif Archizoom. Cette nouvelle ville est définie comme une ville chaîne de montage du social. Le projet propose une vision de l'urbain où les bâtiments sont absents. Pour Andrea Branzi, architecte et designer italien et membre d'Archizoom, *No-Stop City* est une utopie critique fondée sur une vision réaliste du monde. C'est une ville sans fin qui présente la même organisation qu'une usine ou un supermarché. En effet, la ville suit un schéma répétitif organisé autour de centres d'activités, avec une structure neutre qui couvre cette nouvelle ville de manière linéaire et infinie. *No-Stop City* est un grand espace vide, aménagé de meubles habitables, qui sont à la disposition des usagers pour habiter ou organiser des activités. Cette non définition des espaces

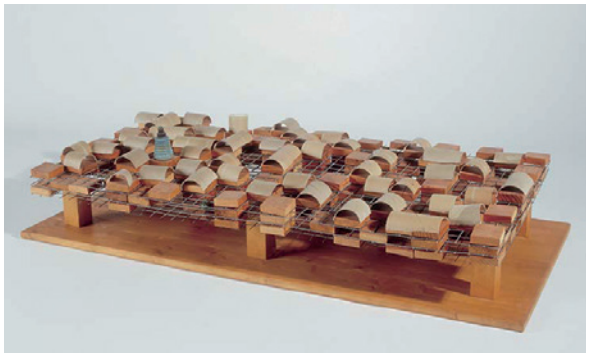


ARCHIZOOM, *No stop city,* 1969, dessin

intérieurs permet d'organiser de nouvelles typologies d'habitations ouvertes et continues, qui favoriseraient la naissance de nouvelles communautés. *No-Stop City* propose un modèle immatériel et sans qualité formelle, régi par le flux continu des informations, des réseaux technologiques, des marchés et des services. On fait place nette : on détruit la ville actuelle pour construire une ville infinie et fantasmée basée sur les usages.

Une ville modulaire composée par ses habitants

Yona Friedman est un architecte théorique de l'urbanisme d'origine hongroise reconnu pour ses « utopies réalisables » et sa façon de définir le rôle de l'architecte comme consultant chargé de suivre l'élaboration des bâtiments construits par les habitants. Pour Yona Friedman, la *Ville spatiale* est un nouveau modèle, *« celui de la ville tridimensionnelle ; il s'agit de multiplier la surface originale de la ville à l'aide de plans surélevés »*[2]. C'est une structure sur pilotis qui peut être installée au dessus de zones non constructibles ou de villes existantes. De plus, la ville se construit sur plusieurs niveaux permettant de rassembler sur un même site plusieurs activités comme les logements, les industries, les commerces... Chaque structure accueille des constructions démontables et déplaçables qui peuvent être modulées librement par les habitants. Yona Friedman introduit la notion de topographie artificielle : une



Yona FRIEDMAN, *Ville spatiale*, 1959, dessin

trame libre dans l'espace qui propose une cartographie nouvelle, indéterminée et donc transformable du territoire. Cette structure en maille supporterait la croissance continue des villes, accueillant sur sa grille ouverte les modules d'habitations individuels en fonction des besoins et envies des habitants. Pour elle, *« la force d'expression individuelle deviendra ainsi une composition au hasard (...) et la ville redevient ce qu'elle a toujours été : un théâtre de la vie quotidienne »*[3].

2. Citation de Yona FRIEDMAN dans *Où vivrons nous demain*, Michel RAGON, R. Laffont, 1963
3. Idem

d . L'architecture du commun, ou comment réintroduire l'humain dans l'architecture ?

Depuis les années 1970, l'architecture tente de replacer l'habitant au centre de la construction de son logement. En effet, investir les citoyens dans la conception architecturale donnerait naissance à des constructions plus cohérentes et vivantes. Un processus qui permet d'éviter de construire des cités-dortoirs, motrices d'un mal-vivre en ville. Face aux adeptes des *smart cities*, d'une rationalité urbaine poussée à l'extrême, ces autres inventeurs de la ville du futur veulent replacer l'Homme au centre. La technologie doit servir la ville de demain et non l'asservir.

L'architecture à l'image de ses habitants

Lucien Kroll investit depuis 50 ans, aux côtés de sa femme, le champ de l'architecture. Selon lui, la discipline ne doit pas être *« une marchandise, un narcissisme personnel ou collectif. Elle est un lien empathique entre les humains »*[4]. L'architecte belge souligne la dimension humaine de sa démarche et l'importance de la complexité de l'univers dans lequel il s'insère, contre l'esthétisme et l'individualisme de certains architectes. Il revendique *« le désordre vivant : contradictions, hésitations, superpositions, piratages, non-sens, juxtapositions, inégalités et même maladresses »*[5] des habitants, qu'il fait toujours participer à ses projets. C'est le cas du projet *La Mémé*, co-conçu avec des étudiants en médecine à Louvain. De repas en réunions, du chantier aux maquettes, les étudiants ont été les maîtres d'ouvrage de cette commande privée, ce qui a permis d'élaborer un programme plus diversifié, transformable. Il se place à l'encontre de l'architecture linéaire et son alignement à un certain « modèle », mais l'intègre dans ses projets pour l'augmenter, le détourner.

Lucien et Simone KROLL, *La Mémé*, 1970, architecture, Louvain-la- Neuve, Bruxelles

4. Citation de Lucien KROLL
5. Idem

Un chantier pour continuer de construire

Alain BUBLEX, *Plug-in City,* 2000, image de synthèse

Initialement dans un triptyque, cette image présente une ville ultramoderne à laquelle se greffe des unités mobiles d'habitation. Alain Bublex ajoute dans cette image une impression d'urgence et de mouvement, notamment avec la présence de plusieurs hélicoptères transportant les différentes parties de cette structure en mutation. En fond de cette structure imaginaire, on distingue le Centre Pompidou, symbole d'un nouvel idéal culturel et technologique. *Plug-in City* est une utopie qui illustre un style de vie possible plutôt qu'une réalité. En effet, ces structures modulaires pourraient se transformer et grandir en fonction des besoins des habitants. Dans son travail, Alain Bublex scénarise cet éternel chantier de construction, inspiré d'un projet architectural imaginaire du même nom créé en 1964 par le groupe d'avant-garde Archigram. Si le projet était, à l'époque, envisagé comme une solution réelle, la version d'Alain Bublex reste pour l'artiste un modèle fictif qui lui permet de questionner nos réactions face au changement et face à l'utopie. Une importance du moment de chantier, ici un chantier visuel, qui permet de faire réagir la population en l'invitant à programmer sa ville future.

D'un voisin à un autre

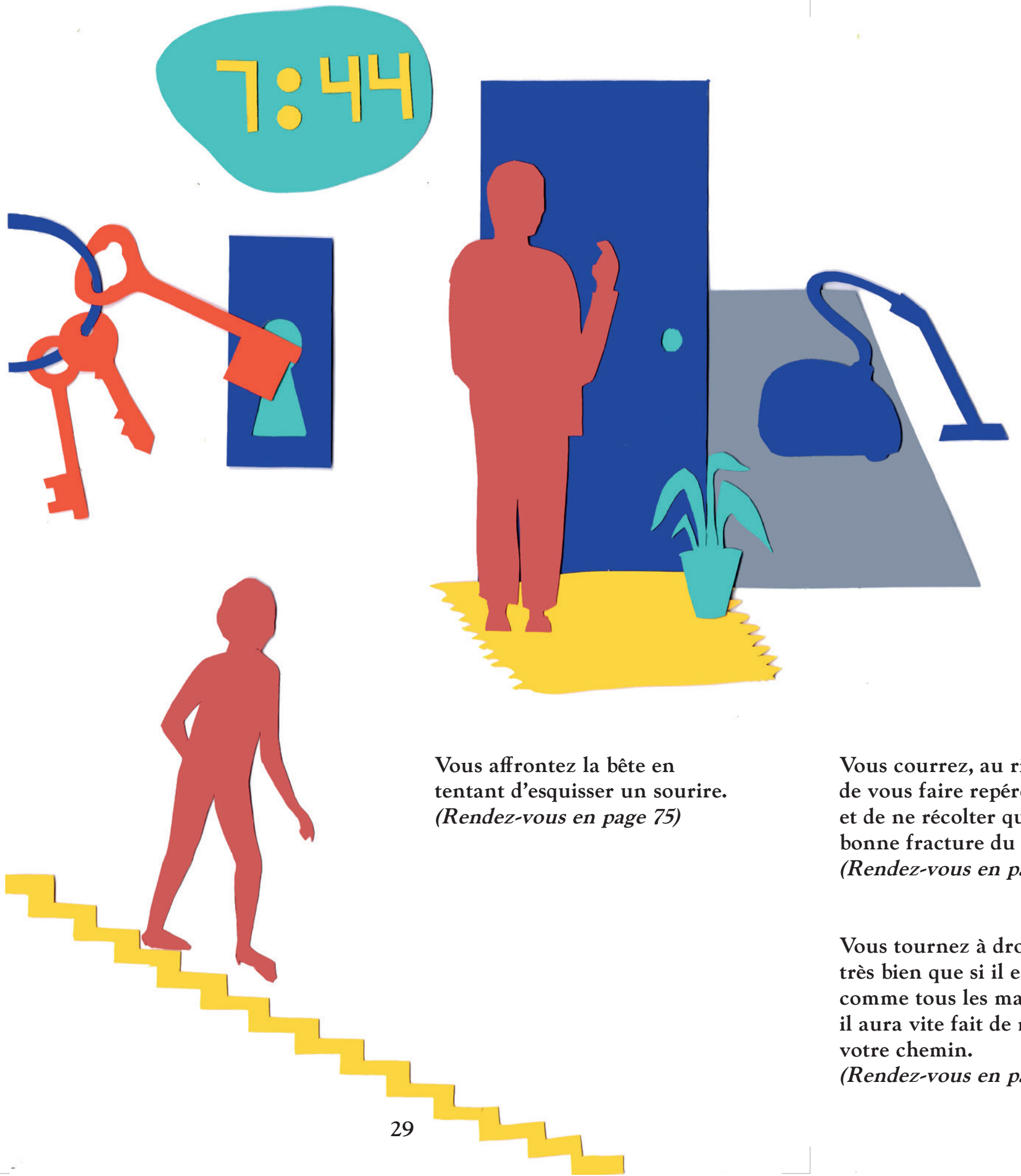
Jeanne GANG, *Aqua tower,* 2010, architecture, Chicago

Dans la conception de l'*Aqua Tower,* Jeanne Gang utilise l'architecture pour capturer et réinterpréter les connexions humaines et extérieures qui se produisent plus naturellement lorsque l'on vit près du sol. Sa forme distinctive est obtenue en faisant varier les dalles de plancher sur la hauteur de la tour, en fonction de critères tels que les vues, la lumière du soleil et les usages. Chaque dalle est sculptée, créant des terrasses extérieures confortables où les voisins peuvent interagir de manière décontractée et directe. La forme rend possible des connexions sociales. La conception globale est le résultat cumulatif des réponses à des conditions spécifiques de densité, d'environnement et d'utilisation. Jeanne Gang dresse avec ce projet un programme qui combine plusieurs formes métaphoriques (la flaque d'eau, la vague, les montagnes) et des caractéristiques structurelles (les colonnes, les terrasses). Un beau moyen d'initier par la poésie des interactions entre voisins.

Un quartier participatif

Le Quartier Vauban présente de nombreux aspects innovants : la valorisation des modes de transport doux, l'entretien écologique d'espaces verts, le traitement des eaux pluviales, ou encore la mise en place de systèmes de captage d'énergie solaire. Les constructions utilisent des matériaux naturels intemporels et contemporains, comme le bois et la terre, qui peuvent être ré-utilisés. L'accent est mis sur l'importance du dialogue entre les âges, avec des programmes d'accueil en maisons intergénérationnelles.
Au Quartier Vauban la participation citoyenne est forte grâce à la constitution de nombreux *« Baugruppen »*.
Ces groupes de construction sont constitués de personnes désireuses de construire leur logement. Elles se regroupent afin de définir l'organisation de leur îlot ou de leur immeuble au cours de multiples réunions. Suite à cela, elles transmettent leur projet à un maître d'œuvre. L'un des éléments les plus intéressants dans la constitution de la vie associative du quartier a été la création du Forum Vauban, une association privée et démocratique, ouverte à toute la population du quartier. Le Forum Vauban et ses 300 à 400 membres ont organisé le processus de la participation citoyenne avec et parfois contre la municipalité.

Vue du Quartier Vauban, 1996, Fribourg



Vous affrontez la bête en tentant d'esquisser un sourire.
(Rendez-vous en page 75)

Vous courrez, au risque de vous faire repérer et de ne récolter qu'une bonne fracture du péroné.
(Rendez-vous en page 89)

Vous tournez à droite sachant très bien que si il est stressé, comme tous les matins, il aura vite fait de rattraper votre chemin.
(Rendez-vous en page 65)

La serrure qui bruite

Il est 7h44 et c'est bien entendu accompagné d'un pas lourd que le cliquetis d'une porte résonne au dessus de votre tête. Ah si vous aviez mieux regardé votre montre...
Croiser le voisin du 4ème est un vrai dilemme. Autant sous ses airs faussement tolérants, il peut passer de prime abord pour un voisin « charmant », mais si le taux de vos décibels dépassent les 40, il sera là pour vous passer un sacré savon ! La légende raconte qu'il est même resté 15 minutes sur votre palier pour voir d'où des bruits d'aspirateur provenaient.
C'est l'œil de boeuf qui vous l'a dit : l'œil de boeuf est dans ces situations votre meilleur ami.
Un étage vous sépare, vous et votre sévère voisin.

B .
Une construction du logement collectif : entre intimité et sociabilité

Dans un contexte de ville dense, nous pouvons nous questionner sur la place donnée à l'intimité de chacun dans un parc d'habitation majoritairement collectif. Selon Gaston Bachelard[6], l'intimité est considérée comme une valeur universelle associée à la maison. Mais Georgine Roch[7] dans son étude sur l'évolution historique du statut de l'habitat, définit l'intimité comme une valeur culturelle acquise au fil des siècles. Actuellement, la variété des modes de vies ne permet pas de concevoir l'habitation selon un modèle unique et défini.
La composition des ménages et la vie quotidienne de chacun varie, ainsi il est difficile de définir la relation d'intimité que chacun désire entretenir avec son environnement extérieur.

Les quartiers des grands ensembles nous interpellent particulièrement.
Par la concentration d'habitants dans des barres d'immeubles, la cohabitation de cultures, de classes sociales et de générations est plus présente que jamais. Aussi il est important de comprendre comment s'est construite cette cohabitation et quelle qualité de vie offrent les grands ensembles.

6. Gaston BACHELARD est un philosophe français (1884 - 1962) qui questionne le rapport de l'individu à l'espace, notamment au chez-soi. Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Presse Universitaires de France - PUF, 2012, 228 pages.
7. Georgine ROCH, *Habiter en ville. Entre intimité et socialité.*, Master en Architecture de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, 2006, p.6

La notion d'intimité dans le collectif et le contrôle entre voisins

Au XIX^e siècle, dans un contexte de surpopulation des villes, les logements ouvriers sont pris en main par les classes dominantes. Avec une volonté de les rendre salubres, les rénovations urbaines tentent aussi de résoudre les tensions sociales qui naissent dans des immeubles où les populations étaient réparties verticalement selon leur appartenance sociale. Regroupés en périphérie, ces logements permettent un contrôle des populations ouvrières par les classes supérieures, laissant les centres-villes libres de toute restructuration. L'organisation des logements participe alors au contrôle social, étudié pour empêcher des débordements révolutionnaires qui pourraient survenir dans ces quartiers.

En effet, il ressort de diverses théories du pouvoir classique (telles que chez Foucault[8] ou Bourdieu[9]) que le contrôle social s'exerce principalement de deux façons distinctes. Premièrement, du fait de la mise en place d'un cadre externe qui s'applique de manière formelle avec des sanctions ou gratifications morales, religieuses et juridiques.
Deuxièmement de manière plus informelle, par l'intégration individuelle des normes sociales et le contrôle que chacun exerce sur l'autre.
Dans les sociétés traditionnelles, le contrôle social informel était majoritaire, propre à la famille et aux voisins, chargés de garder les proches dans le « droit chemin ».
Georgine Roch présente le modèle de la phalange porté par Joseph Fourier[10] et son phalanstère. Il nous donne une bonne illustration de la manière dont le contrôle social peut s'exercer au sein de la communauté. En effet, cette organisation constitue un micro-société à l'échelle de l'habitat et favorise l'utilisation des parties communes en mettant en avant le lien et l'organisation entre individus.
Des logements autour d'une cour centrale construits dans une volonté panoptique : ils permettent à chacun de tout voir et de tout surveiller d'un coup d'œil, favorisant ainsi une auto-régulation des comportements déviants. Celui qui trouble l'ordre de la phalange sera vu et devra se plier à la morale commune si il ne veut pas être rejeté par la communauté.
Mais le modèle qui se développe le plus au XX^e siècle en France, est la réunion d'un nombre limité de logements autour d'une cage d'escaliers. Les espaces communs ne permettent que la circulation et ne favorisent pas les liens entre voisins, renforçant la ségrégation spatiale entre les ménages.
La limite du chez-soi se trouve dans les deux cas renforcée : le logement semble devenir le seul lieu échappant au contrôle social.

Charles FOURIER, *Phalanstère,*
XIXème siècle, gravure

8. Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975
9. Pierre BOURDIEU, *« Une classe-objet »*, Actes de la recherche en sciences sociales, nos 17-18, 1977
10. Joseph FOURIER est un philosophe français (1772-1837), il développe l'utopie du phalanstère, véritable modèle de société qu'il souhaite voir s'imposer comme une forme de révolution communautaire.

Après la Seconde Guerre Mondiale, les logements ouvriers subissent des changements importants. En effet, Georgine Roch nous dit qu'au début des années 1950, les loyers sont libéralisés et les pouvoirs publics soutiennent la construction de nouveaux logements. C'est la naissance des grands ensembles en périphérie des villes, où vivre dans un habitat collectif n'est plus seulement synonyme d'avoir un chez-soi : c'est aussi se confronter au regard de l'autre. En effet, les villes modernes connaissent le développement de constructions de plus en plus verticales où le vis-à-vis devient monnaie courante. Il induit un rapport de voisin à voisin très frontal. Dans le grand ensemble, l'implantation des bâtiments est propice à la multiplication des regards entre résidents, pouvant se transformer peu à peu en une surveillance entre voisins, autrement dit un contrôle social par la proximité.

Cependant, c'est aussi une forme de démocratisation du logement, qui permet à une majorité de la population d'accéder au confort d'un chez-soi. Selon Georgine Roch *« L'intimité, domestique et individuelle, est désormais une valeur partagée par la population dans son ensemble »*[11], traduisant une montée de l'individualisme.
Cette individualisation du lien social provoque, en parallèle, une perte de l'impact de la famille et du voisin dans le contrôle social : *« La limite du logis forme une limite abrupte entre vie privée et vie publique. L'intimité, jusque là considérée comme une valeur acquise ou un idéal de bien-être se concrétise dans le repli sur un habitat qui donne lui même la possibilité d'un isolement individuel ».*[12]

Le quartier, lieu charnière de la socialisation

Depuis le XX^{e} siècle, avec l'extension et la restructuration des villes françaises, le quartier perd peu à peu son rôle d'espace transitoire entre espace public et privé. Georgine Roch nous fait part de l'utilisation de l'espace domestique longtemps couplé au lieu de travail, ce qui le rend relativement ouvert aux étrangers. D'autre part, la petite taille des logements modestes provoquait souvent un report de certaines activités quotidiennes dans des espaces publics tels que la rue et les cafés : nouveaux lieux de sociabilité et d'acculturation. L'attachement de l'habitant à son quartier traduisait souvent une vie sociale riche. Le quartier est un lieu où on se croise et qui facilite la naissance de relations interpersonnelles. C'est aussi un lieu d'exposition du soi : en sortant du logement on s'expose aux autres, on donne des informations sur sa vie privée. Il est alors important de montrer une image présentable de soi. Ainsi, le quartier offrait l'occasion de connaître ses voisins, mais était surtout un espace de surveillance réciproque pour maintenir un ordre commun.

C'est dans un contexte de crise du logement que se développent les grands ensembles dans les années 1950. Des quartiers créés *ex-nihilo* sur des terrains sans vie et sans histoire. Ils accueillent des habitants aux origines variées sans traditions communes liées au quartier. Le manque de convivialité se ressent autant dans les espaces communs intérieurs qu'extérieurs, souvent construits avec des volontés fonctionnelles ; le facteur social de l'architecture est souvent oublié : *« Les espaces de circulations notamment, sont conçus dans le but d'une efficacité maximale alors que les zones entourant les immeubles d'habitations résultent de l'espacement et de l'orientation nécessaire à leur ensoleillement optimal. »*[13]

Depuis les années 1990, le développement des nouvelles technologies a aussi vu naître une aire de la surveillance : des caméras et des radars pour prévenir de la délinquance et des délits.

11. Georgine ROCH, op. cit p.30
12. Idem
13. Idem

Des technologies, prolongement de la société, qui favorisent l'auto-régulation de la population qui intègre peu à peu leur présence. Installée de plus en plus dans ces quartiers, cette présence est souvent ressentie comme une menace pour l'intimité.

La stigmatisation des grands ensembles

Andrée Layre, journaliste chez Mediapart, nous parle de la « rupture du lien social »[14] que subissent les grands ensembles depuis les années 1970-80. La montée du chômage chez les populations qui y résident a tendance à annihiler le contrôle informel exercé par l'école et le monde du travail.

D'autres chercheurs avant lui ont souligné cette fragilité du lien social. Émile Durkheim[15], notamment, au travers de la notion « d'anomie », une situation dans laquelle les normes en vigueur sont absentes, ce qui crée une perte de repères par la population, amenant à des comportements déviants. Robert Merton[16] évoque, plus tard, la difficulté d'atteindre des objectifs sociaux valorisés par la société, comme acquérir une richesse matérielle, en cas d'anomie. Les moyens légitimes n'étant pas accessibles à tous se voient donc remplacés par des moyens illégitimes pour arriver à cet objectif de réussite sociale (par exemple le deal). Andrée Layre décrit d'ailleurs cette rupture comme le facteur qui augmente la « ghettoïsation », le communautarisme et les économies parallèles dans ces « banlieues difficiles ». Avec la désindustrialisation, les grands ensembles rassemblant une majorité d'ouvriers furent les premiers à pâtir de la ségrégation urbaine des quartiers. Éloignés des centres-villes, reclus sur eux-mêmes, les grands ensembles bloquent leurs habitants : des habitants inactifs dans l'impossibilité d'accéder à une ascension sociale et des jeunes en échec scolaire. Le cadre de régulation sociale qu'avaient acquis ces espaces dans les années 1950 disparaît lui aussi peu à peu, rendant de plus en plus difficile l'intégration sociale.

Le langage en lui-même traduit une mise à la marge de ces espaces : l'habitant d'un « quartier difficile » est renvoyé à sa propre condition et à une forme d'échec social. Howard Becker[17] parle de « l'étiquetage » de la figure du déviant par la société : des individus souvent stigmatisés sur leurs origines ou leurs attributs, entraînant la régulation de la déviance dans un cercle vicieux. Un phénomène renforcé par la présence des caméras de surveillance qui accentuent la marginalisation de ces quartiers.

Andrée Layre expose quatre grands axes d'action des politiques publiques mis en place pour résorber cette fracture. Une première restructuration physique des immeubles pour améliorer le cadre de vie, la paix et l'intégration de ces populations a été initiée dans les années 1970. Dans les années 80, pour contrer la « ghettoïsation », les HLM ont été plus ouverts à des populations diverses, dans un soucis de mixité sociale.

---

14. Andrée LAYRE, *Crise de l'habitat social : Au service du libéralisme, le moyen d'un contrôle social*, 18 Juin 2016.
15. Émile Durkheim est un sociologue français (1858 - 1917) qui étudie la notion d'Anomie, une diminution des moyens traditionnels de contrôle. Émile DURKHEIM, *Le suicide*, Presse Universitaires de France - PUF, 2013.
16. Robert KING MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, 1re éd., 1953
17. Howard S. BECKER, *Outsiders*, Éditions Métailié, 1985, 250 pages.

Une mixité souvent accusée de menacer les populations initiales, notamment quand elle laisse place à la gentrification : un phénomène qui pousse les habitants les plus démunis à ne plus vouloir ni pouvoir vivre dans leur quartier. Par la suite, dans les années 1990, l'Etat a mis en avant la notion de citoyenneté dans ces espaces, pour enrayer la détérioration des quartiers en conviant des habitants à des opérations d'urbanisme afin de les « responsabiliser ».

Enfin, c'est dans les années 2000 que la question de la crise du lien social est véritablement abordée dans un contexte de crise des banlieues françaises. Sont alors mises en place des instances de médiation de proximité avec la présence de plus de gardiens d'immeubles et de policiers en patrouille pour réguler les conflits.

La vie dans les grands ensembles

En 2012, les tours d'habitations en Essonne, signes de la frénésie bâtisseuse de l'Après-guerre, se voient peu à peu promises à la démolition, s'effaçant progressivement du paysage. Le « grand ensemble », comme on appelait ces immeubles bâtis en urgence pour panser la crise du logement, est en pleine rénovation. Marie-Catherine Delacroix nous invite à découvrir la vie de ces ensembles d'habitations collectives par la mémoire habitante. Durant dix années, elle archive les images tournées par les habitants à Vigneux, Evry ou Saint-Michel-sur-Orge, pour garder des traces de ces quartiers en mutation. C'est d'une rencontre avec sa voisine Laurence Bazin, réalisatrice émerveillée par ces images en super-8, tournées dans les années 1960 et 1970, que ces fragments de souvenirs se sont transformés en documentaire[18]. Elles nous offrent un regard singulier et sensible sur ces grands ensembles, souvent stigmatisés et étiquetés « cités » :

« Nous avons choisi de donner la parole aux habitants, qui commentent les images qu'ils ont tournées. » **Marie-Catherine Delacroix[19]**

Dans les années 1960, à une époque où le cinéma amateur se démocratise, les habitants filment leur banlieue, leur famille et enregistrent des images de leur vie quotidienne. ***« Mais justement cet ordinaire me touche. C'est leur vie dans ces lieux que je cherche à mieux connaître », « J'aime la façon dont ces films amateurs racontent la banlieue »[20].***
À une époque où l'on quitte la campagne pour la ville, on appréhende la vie en appartement. Le cinéaste amateur, face à l'évolution de son environnement, pointe sa caméra vers ces nouvelles constructions. Au fur et à mesure de ses recherches, Marie-Catherine Delacroix rencontre ces habitants des grands ensembles qui lui confient leurs films de famille.

18. Laurence BAZIN et Marie-Catherine DELACROIX, *Ils ont filmé les grands ensembles,* 2012, une coproduction La Huit / Cinéma / Télessonne
19. Idem
20. Idem

Extraits du discours filmé d'une jeune femme algérienne ayant habité dans l'une des tours de Vigneux :

Le rapport aux voisins

« Quand on est arrivés en 1975, moi j'avais un mois et on est d'abord arrivés à la tour 23 donc à Vigneux et ensuite on est passés à la tour 27 et on y est resté 30 ans. Tous nos voisins nous on s'en rappelle, on se rappelle de leurs noms, de Christine, de toutes les familles qui sont passées par là et on les visitait, on se visitait comme on visite de la famille. Ma mère me le raconte parce que nous on était peut-être vraiment petits, mais elle me disait qu'on avait une voisine juive aussi et elle apprenait à ma mère des recettes de gâteaux pour les enfants. Je me souviens même du nettoyage, on attendait pas à que ce soit le gardien qui vient nettoyer, on nettoyait tout le hall même les ascenseurs on les nettoyait parce que ça nous appartenait en fait, c'est comme si c'était le prolongement de notre appartement. Et tout le monde nettoyait et il y avait vraiment un respect. »

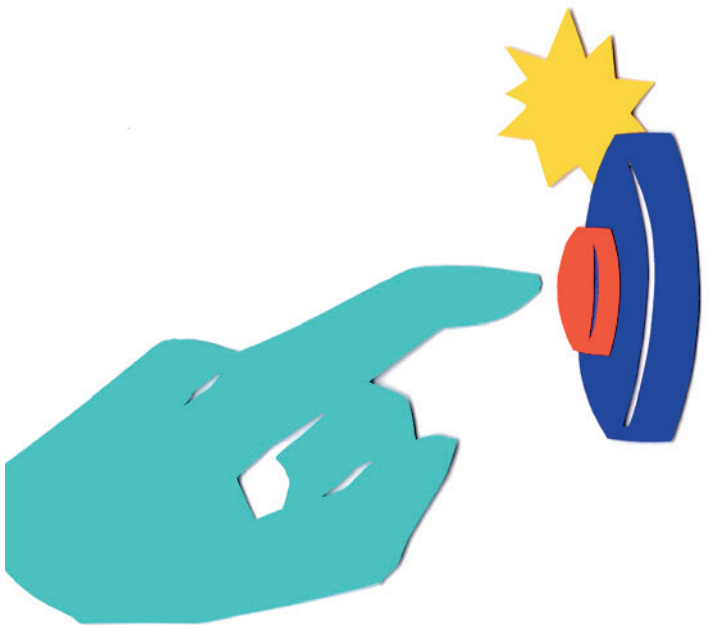
Des médias qui stigmatisent

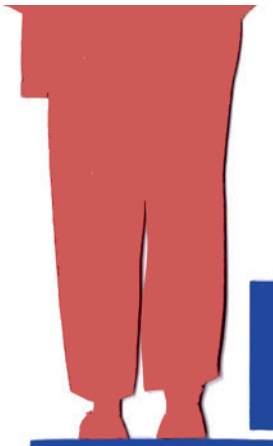
« Il y avait la verdure, il y avait la Seine, il y avait le ciel. Et on avait pas du tout l'impression de vivre dans un immeuble insalubre ou dans un quartier pourri. (...) C'est les médias, la télé notamment qui a commencé à parler de cité-ghettos, quartier défavorisé, tout ça. »

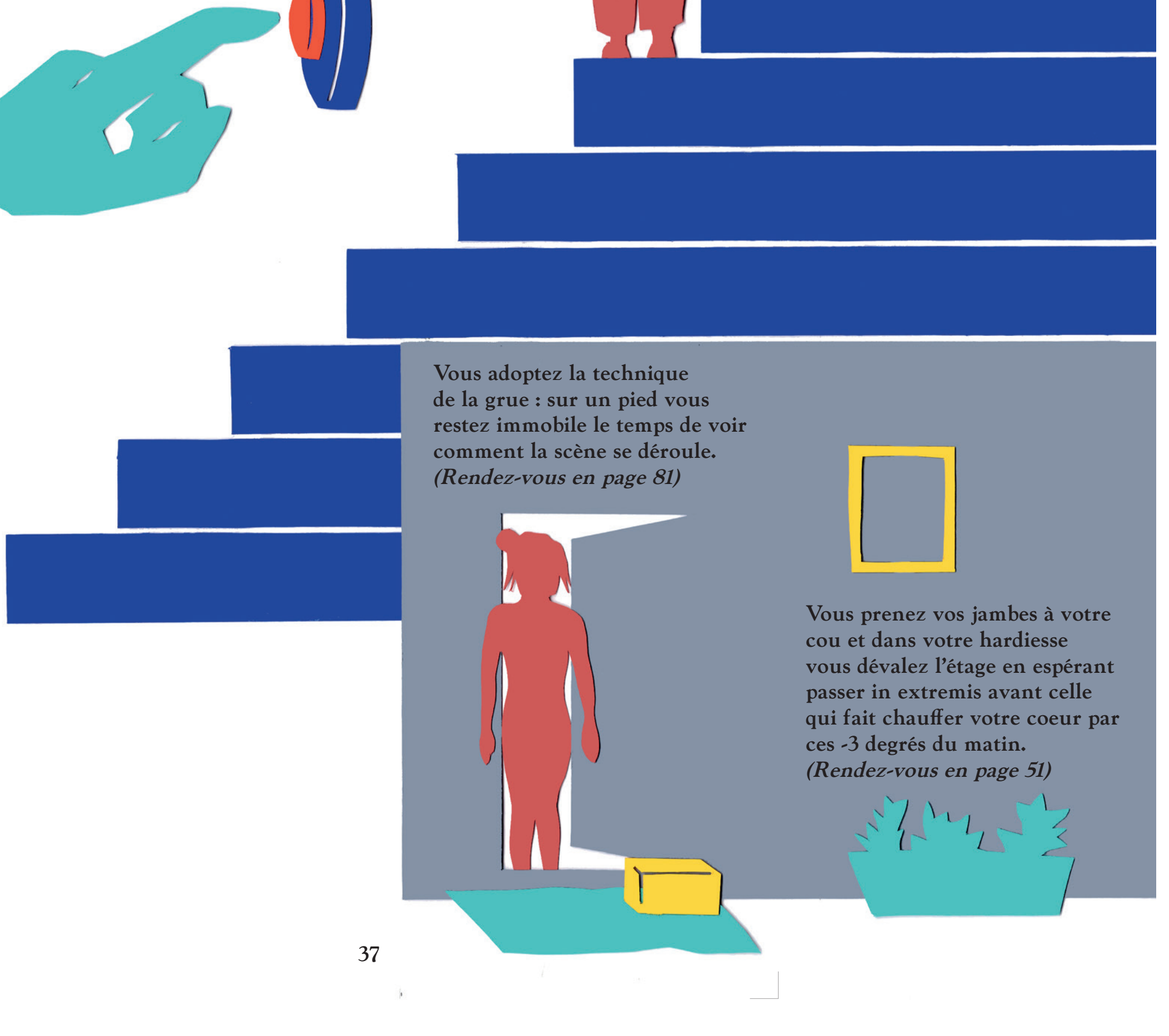
Un sentiment d'appartenance

« Quand même, on avait une certaine fierté à dire qu'on était de la tour 27 car on l'aimait cette tour. On avait vraiment un attachement, on a vécu des moments magnifiques, une enfance qui nous fait remonter des souvenirs à chaque fois qu'on en parle. Et voilà, c'est que ça a existé, c'est vraiment que ça fonctionnait et puis maintenant voilà, on voit bien la différence entre le passé et ce qu'on vit maintenant. Et c'est pas de la nostalgie que de dire ça, c'est un fait, c'est une réalité. »

« Comment des quartiers édifiés il y a si peu longtemps et qui représentaient alors l'archétype du progrès technique et social ont pu aussi rapidement être assimilés à des images d'échec et de marginalité ? »
Marie-Catherine Delacroix







Vous adoptez la technique de la grue : sur un pied vous restez immobile le temps de voir comment la scène se déroule.
(Rendez-vous en page 81)

Vous prenez vos jambes à votre cou et dans votre hardiesse vous dévalez l'étage en espérant passer in extremis avant celle qui fait chauffer votre coeur par ces -3 degrés du matin.
(Rendez-vous en page 51)

La sonnette

Une sonnette retentit
à l'un des étages. À en juger
par le bruit lointain,
ce doit-être la voisine de
l'étage du dessous.
C'est jeudi : elle doit
recevoir un colis.
Vous ne vous soupçonniez
pas expert en sonnerie !
Votre mine ridicule sera sans
doute la raison pour laquelle
votre tentative d'approche
capitule. C'est dommage
car elle est assez jolie :
qu'allez vous faire, rester ici ?

C.
En quête de terrain

Nous avons été attentifs à l'organisation architecturale des quartiers que nous avons pu visiter lors de nos recherches. Cela nous a donné un premier aperçu des relations qui pourraient se jouer entre résidents d'un quartier ou entre voisins d'un immeuble. C'est au *Grand Debrief de l'habitat participatif* que Pierre, habitant du groupe d'habitat participatif *Making Hof*, nous parlait des liens qui se tissaient plus naturellement entre eux grâce à l'architecture de leur habitat partagé.

La Cité des Chasseurs

Ayant eu écho d'une vie de quartier dynamique au sein de la Cité des Chasseurs de la Robertsau, nous nous y sommes rendus. Nous y avons rencontré Huguette Schwartz, présidente de *L'Association des Habitants des Quartiers Chasseurs et Joncs*. Pleinement investie dans *« ce petit village au bout de la ville »*, elle nous a fait visiter son quartier qu'elle habite depuis 1959.

Dans la Cité des Chasseurs, les maisons sont en contraste avec l'architecture locale. Ces chalets en bois, héritage d'après-guerre, donnent le ton de ce quartier original. Construits en Forêt Noire, ces chalets devaient faciliter la reconstruction des villages bombardés du nord de l'Alsace à la fin des années 1940. La variété des couleurs et des revêtements montrent la dimension personnalisable et individuelle de chaque logement, marquant une identité de quartier à l'esthétique forte.
Le vis-à-vis est étudié pour que chaque maison donne sur un jardin et non sur l'intérieur de la maison voisine. Cette organisation favorise l'intimité de chacun tout en ouvrant des possibilités de sociabiliser avec son voisin. Selon Huguette Schwartz, le quartier proche de la ville n'est pas en vase clos contrairement à la barre d'immeuble ou au village de campagne.

Annexes

. Le Grand debrief de l'habitat participatif
. Visite de la Cité des Chasseurs

Deux vues de la cité des Chasseurs, quartier Robertsau, Strasbourg, Janvier 2018

Le quartier de Hautepierre

Au contraire, en visitant le quartier de Hautepierre, nous avons été frappés par le vis-à-vis.
Ce quartier de grands ensembles à été construit dans les années 1970 aux abords de Strasbourg pour limiter l'extension de la ville vers l'ouest. L'architecte Pierre Vivien[21] a imaginé un quartier organisé en mailles. Chacune porte un nom féminin (Éléonore, Jacqueline, Karine, Catherine, Brigitte, Anne, Athéna) et rassemble environ 3 000 habitants. Pierre Vivien souhaitait créer des villages dans la ville sans voiture.
Dans ces formes hexagonales, les bâtiments sont tous orientés vers le centre, ce qui permet un échange entre les populations à une échelle réduite.
Cette disposition diffère de grands ensembles linéaires des deux décennies précédentes. Elle accentue l'aspect morcelé du quartier, séparé entre lieux de vie et axes de circulation. Cependant, ce quartier périphérique semble pâtir de sa mise à l'écart géographique. Une sensation d'enclavement, accentuée par l'implantation des bâtiments qui renferment les habitants vers les coeurs des mailles.
40 ans après sa construction, le quartier en plein processus de rénovation urbaine se transforme peu à peu. Le projet vise à fluidifier les circulations et à ouvrir Hautepierre sur les quartiers voisins et le centre-ville.
Mais dans le quartier, la construction des mailles favorise surtout l'auto-contrôle du « village ».
Nous avons pu constater que l'on ne peut pas faire un pas à Hautepierre sans être vu par ses habitants. Cette omniprésence du regard est favorisée par le vis-à-vis.
Cela fait écho au village où tout se sait et tout le monde se « connaît ». C'est cette forte concentration de logements collectifs qui a suscité notre intérêt pour le quartier de Hautepierre.

Une maille de Hautepierre depuis le ciel (Google Maps)

Pierre Vivien, *Plans d'urbanisme des mailles du quartier de Hautepierre*, 1964

C'est finalement avec l'association *Horizome*, implantée dans le quartier depuis 2009, que nous avons trouvé notre terrain d'expérimentation : un immeuble à 6 étages de 27 logements dans la maille Éléonore.

21. Pierre VIVIEN est un architecte français des bâtiments civils et nationaux (1909-1999).

L'association Horizome

Horizome **est un collectif associatif ouvert, présent depuis 2009 maille Jacqueline à Hautepierre. Il a été créé à l'occasion des 40 ans du quartier et de son important projet de renouvellement urbain (PRU). À travers diverses actions artistiques et culturelles, *Horizome* invite à l'échange et tente de révéler les dynamiques locales par une approche favorisant les interactions entre différents acteurs du territoire. Leurs actions visent à mettre en valeur les richesses humaines, sociales, économiques et artistiques de Hautepierre pour faire évoluer la perception du quartier, souvent étiqueté « cité ». Elles interrogent et accompagnent un quartier en mutation permanente, autour de thématiques comme : les urbanités, la vie de quartier, le pouvoir d'agir des citoyens, l'usage et l'appropriation de l'espace public, la place de l'art et de l'artiste dans l'aire urbaine…**

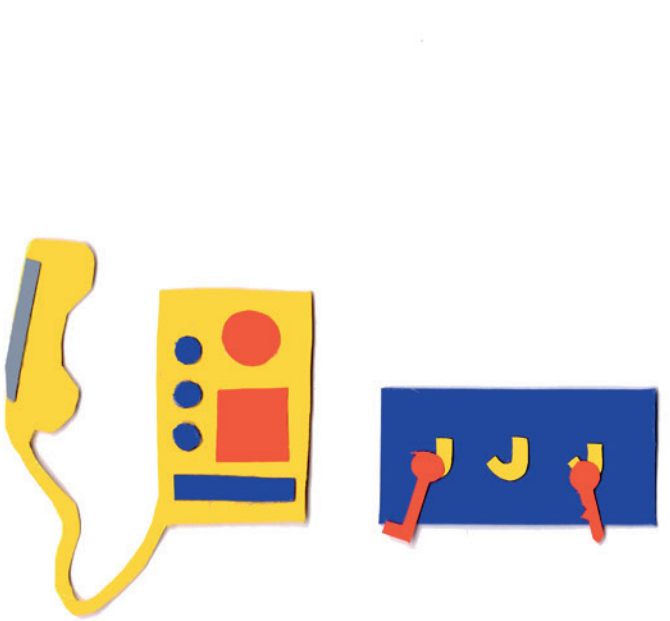
La spécificité d'*Horizome* réside dans son mode d'action qui privilégie une démarche transdisciplinaire mélangeant les arts, les sciences sociales, l'architecture et l'urbanisme, en relation avec les habitants et d'autres structures du quartier.

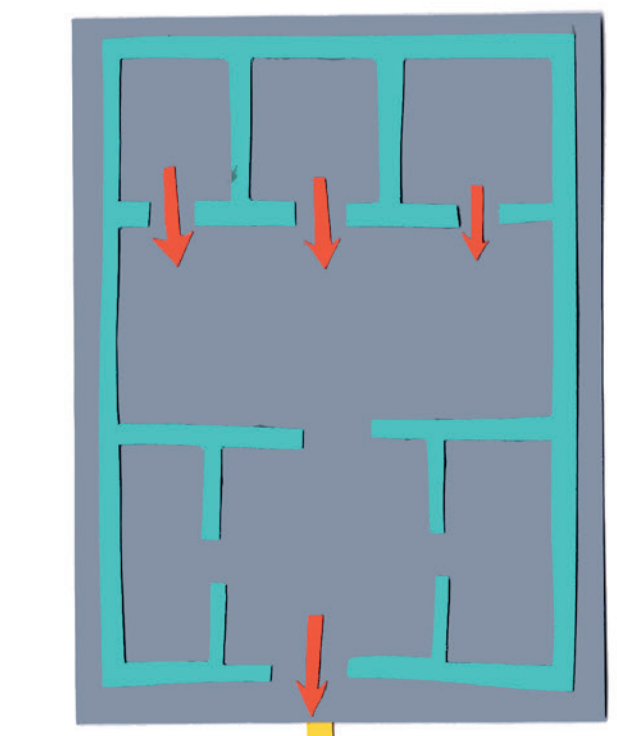
ASSOCIATION horizome

Notre collaboration avec Horizome et CUS habitat

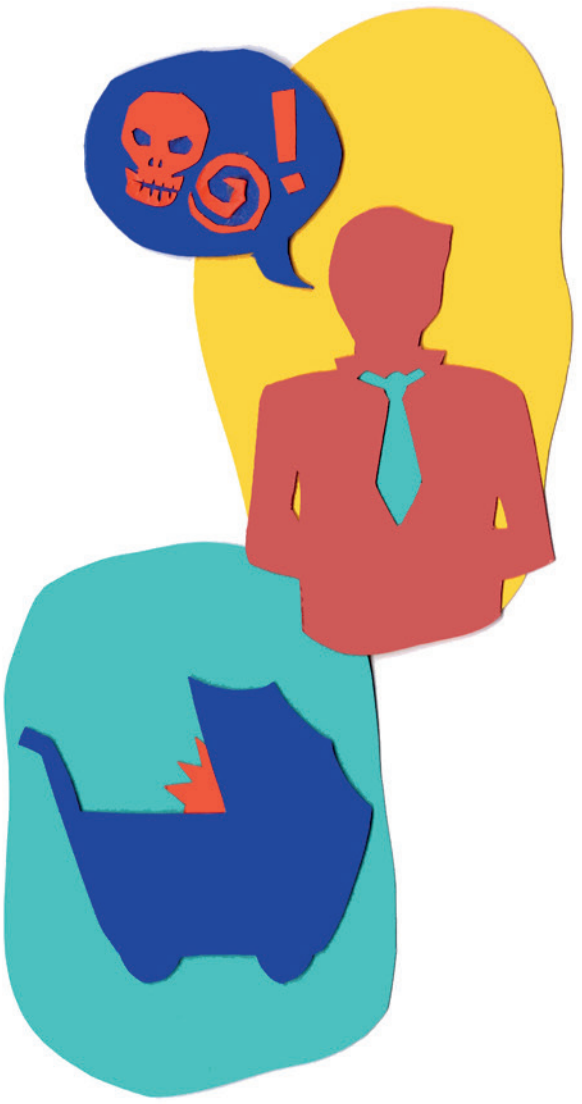
Désireux d'embellir les parties communes des immeubles d'Hautepierre et avec l'envie de créer des liens entre voisins, l'association *Horizome* fait appel au bailleur social *CUS Habitat* pour expérimenter dans leurs immeubles. Peut-être serait-ce un bon moyen pour réduire les dégradations et le squat au sein de ces bâtiments. En effet, l'appropriation des communs (cages d'escaliers, halls, paliers…) permettrait de réduire ces phénomènes tout en revitalisant ces espaces, sources d'échanges et de liens entre voisins. Il nous a paru évident de nous inscrire dans cette démarche pour tester nos hypothèses de projet. Suite à la visite de plusieurs immeubles, c'est au 48 boulevard la Fontaine, dans la maille Eléonore à Hautepierre que nous avons « élu domicile » pour commencer nos expérimentations de terrain.

Photo du 48 boulevard La Fontaine, Strasbourg





Vous finissez par sortir
en répétant à voix basse
l'itinéraire du jour :
« Un… À gauche… deux…
STOP…
Marche qui grince… »
(Rendez-vous en page 13)



La tactique

Le plan est là, face à vous, entre le combiné de l'interphone et votre porte-clé mural. C'est un plan d'évacuation incendie de votre immeuble pas des plus rassurants, mais qui, bien des matins, vous aura sauvé de mauvais plans. Les heures à éviter sont marquées :

. 7h21, l'heure parfaite est là, juste entre les éboueurs et leur manège bruyant et la voisine du 4ème qui se met à crier par sa fenêtre : *« qu'elle souhaiterait qu'on la laisse dormir ».*
. 7h30, l'heure des fauves, les 4 enfants de la famille Umbert du 1er sortent pour aller au collège.
. 7h44, le voisin le plus désobligeant part travailler, il doit exprimer une critique à un voisin pour passer une bonne journée.
. 7h53, la concierge, vous attrapera dans ses filets et vous fera la conversation jusqu'à ce que qu'un, deux puis trois de vos trams soient passés.
. Enfin à 8h10, les voisins du rez-de-jardin sortent leur bébé braillard : une rencontre à éviter si on a les tympans fragiles et une petite migraine de bon matin.

2.
La figure du voisin

A .
La cohabitation, notre nouvelle condition : lecture de la coexistence humaine au travers de la figure du voisin

Dans notre projet, nous envisageons la relation de voisinage comme une ressource. L'idée étant de trouver un équilibre entre la mutualisation, le partage et l'échange tout en respectant l'espace d'intimité de chacun. Il nous a donc paru essentiel d'étudier la figure du voisin pour comprendre quelles relations se jouent entre les usagers auxquels nous nous adressons.

« Il n'y a identité du Je sans identité du Nous »[22]

22. Norbert ELIAS, *La société des individus*, Fayard, Paris, 1991

La notion d'intimité dans le collectif et le contrôle entre voisins

Selon Hélène L'Heuillet, maître de conférences en philosophie à l'Université Paris-Sorbonne et psychanalyste, le voisinage constitue aujourd'hui notre condition. Il n'est plus possible de se désintéresser d'autrui. Bernard Haumont[24] fait état de cette co-habitation constante en évoquant le peu de temps et le peu de lieux dont nous disposons pour être « seul » dans nos sociétés largement urbanisées. Co-habiter devient une forme de négociation permanente de temps et de lieux où il est important de pouvoir affirmer notre identité tout en accueillant celle des autres.
Seulement, plus le voisinage devient notre condition, plus il est en crise.
Peu considérés, les liens de voisinage se réduisent souvent à une relation spatiale de proximité. Or, selon Hélène L'Heuillet, le voisinage nous fournit une expérience de l'altérité. Du latin *alter* (autre), l'altérité se définit par la reconnaissance de l'autre dans sa différence, qu'elle soit ethnique, sociale, culturelle ou religieuse. Le questionnement sur l'altérité conduit à s'interroger sur ce qui est autre (*alter*) que nous (*ego*), sur nos relations avec lui, sur les moyens de le connaître. Liées à la montée des idéologies violentes et à un rapport très égocentré et narcissique, les formes de sociabilités se délitent.

> ***« Faute de terre en friche, d'île déserte ou de territoire vierge à habiter, plus rien ne sépare aujourd'hui les hommes. Nous sommes donc tous voisins. »***[23]

Cependant, l'altérité est d'abord en nous-mêmes. On ne voisine pas seulement avec des lieux ou des personnes mais aussi avec de nombreuses névroses sociales.
Notre premier voisin, c'est celui qui est en nous-mêmes : l'effort que nous faisons pour nous comprendre est une des sources de pacification. Hélène L'Heuillet définit le voisinage comme une forme d'union libre dans laquelle se joue une définition du lien social. Le voisinage peut-il être le point de départ d'une nouvelle manière de coexister ? d'appréhender l'autre ? de redéfinir les « communs » ?

Georg Simmel dit des voisins qu'ils sont *« les plus proches des lointains et les plus lointains des proches »*[25]. Bernard Haumont souligne également ce rapport paradoxal que nous avons avec nos voisins : *« Nos voisins sont tout à la fois très proches et très lointains, tout à fait familiers et totalement étrangers »*[26]. Il illustre notamment cette phrase par un renvoi aux chaînes de télévisions et aux *« découvertes que font les voisins lors d'un fait divers proche »*[27].

Un effet miroir

Non choisi, le voisin qui change aléatoirement, est celui avec lequel nous coexistons.
À l'heure de ce voisinage généralisé, *« nous ne supportons plus, dans l'habitat privé, d'avoir des voisins »*[28]. Hélène L'Heuillet fait référence à une enquête de l'Insee réalisée en 2008-2009 qui établissait que 80% des Français souhaitaient vivre dans un pavillon individuel pour s'isoler de ses voisins en évitant les maisons mitoyennes. Pour la majorité des personnes interrogées, le voisin représente une gêne et non une chance. Il nous renvoie une image de nous même. Il perçoit de nous, des choses que l'on aimerait bien pouvoir cacher.
Le voisin n'est ni mon ami, ni ma famille, sauf exception, et en même temps il sait de

23. Hélène L'HEUILLET, *Du voisinage: Réflexions sur la coexistence humaine,* Albin Michel, 2016
24. Bernard HAUMONT, Alain MOREL, *La société des voisins : Partager un habitat collectif*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture, 2005
25. Georg SIMMEL, *Sociologie. Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
26. Bernard HAUMONT, Alain MOREL, Op.Cit p.48
27. Idem
28. Hélène L'HEUILLET, Op Cit p.48

moi des choses que mon entourage proche ne connaît même pas. Il entre dans la sphère de notre intimité, ce qui peut provoquer la gêne, d'autant plus qu'on ne peut aller s'expliquer auprès de lui.
On ne va pas aller voir ses voisins pour qu'ils ne se méprennent pas quant à la dispute que l'on a eu avec son conjoint par exemple.

« On peut se cacher de l'Etat, pas de ses voisins. »[29]

Un voisin fantasmé

On peut deviner le métier, l'activité de son voisin, parfois ses goûts et ses usages ou ses fréquentations ainsi que ses heures de sorties, mais nous ne savons pas réellement qui il est et nous restons sur ces présupposés. Les bruits de la coexistence nourrissent les fantasmes que l'on se fait de son voisin. Il en est de même pour ce que l'on voit de lui.
Tous ces fantasmes autour du voisin nous rendent très méfiants. Au cinéma par exemple, le voisin est celui dont on a raison de se méfier. C'est celui qui nous espionne, qui nous encombre, qui nous dérange, qui fait du bruit. *Fenêtre sur cour*, d'Alfred Hitchcock[30] l'illustre parfaitement. En effet, le reporter-photographe L. B. Jeffries, contraint de rester chez lui dans un fauteuil roulant tire parti de son immobilité forcée en étudiant le comportement des habitants de l'immeuble qu'il occupe dans Greenwich Village. C'est en observant son voisin d'en face qu'il sera témoin d'un crime. Le fantasme même du voisinage réside dans cette question que l'on se pose : que se passe t-il chez le voisin ? On imagine souvent des choses épouvantables.

Affiche de film *Fenêtre sur cour*, Alfred HITCHCOCK, 1955

Hélène L'Heuillet parle de la série américaine à succès *Desperate Housewives* pour mettre en lumière ce face à face angoissant. Chaque saison est tournée autour des mystérieux voisins qui emménagent à Wisteria Lane, tous dotés d'un terrible secret qui finira par éclater.

L'Histoire donne raison à cette paranoïa du voisin : les premiers à dénoncer étaient souvent les voisins, notamment pendant la Seconde Guerre Mondiale avec la délation antisémite sous l'Occupation. Le registre spéculaire peut être le principe même de la délation, de l'extermination, du massacre. Il faut mesurer la puissance de la paranoïa et notre capacité à basculer de la civilité à la barbarie. Selon Hélène L'Heuillet, la figure du voisin est arrivée dans les sciences sociales précisément à cette période où l'on réfléchit à ces massacres, qui sont le fait de la coexistence. Le voisin est également celui à qui on s'adresse lors de faits divers. Il est celui qui apportera son témoignage aux médias quant au comportement jugé normal ou anormal de son voisin.

29. Idem
30. Alfred HITCHCOCK, *Fenêtre sur cour*, 1955

Ce que permet le voisin

Hélène L'Heuillet répond à ces interrogations en évoquant l'entraide. Les voisins se rendent service de façon relativement naturelle considérant que c'est « normal » entre voisins.
Hélène L'Heuillet parle d'un sens commun de la justice. Le voisin peut donc être un symbole de la mutualité et de la solidarité. Cela semble être l'un des principes fondamental de l'éthique du voisinage. On échange, on partage et l'on se rend service. Le voisin peut également être une présence rassurante. On se sent moins seul, ne serait-ce que par la manifestation de bruits, d'odeurs et de lumières. On peut faire le choix de vivre ensemble avec ses voisins, ou de vivre seul parmis eux. Ainsi, l'étude des relations entre voisins permet également une lecture de la coexistence humaine.

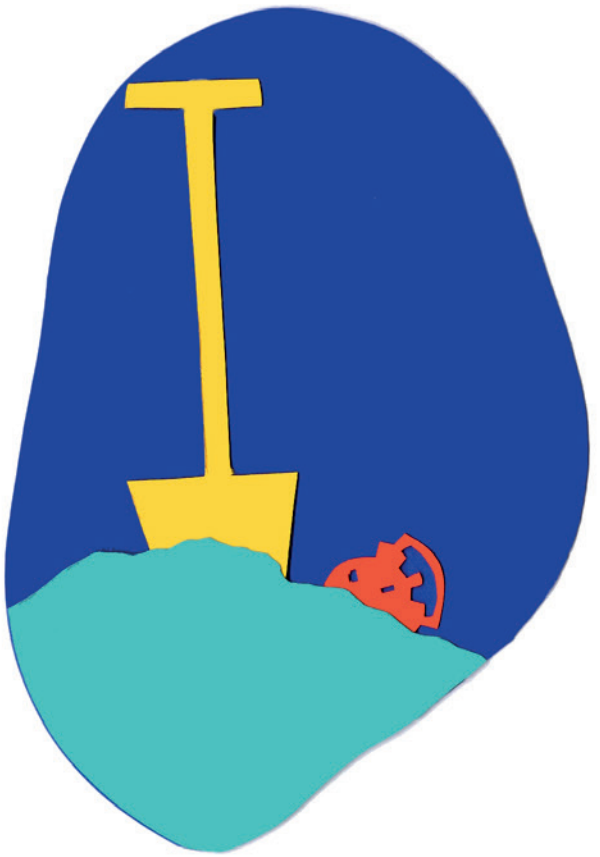
« Entre privé et public, le voisinage est un espace particulier qui a ses propres règles. »[31]

« Quel espace est donc l'espace du voisinage ? Quelles conduites adopter dans cet espace ? Comment ouvrir ou fermer la porte à ses voisins ? »[32]

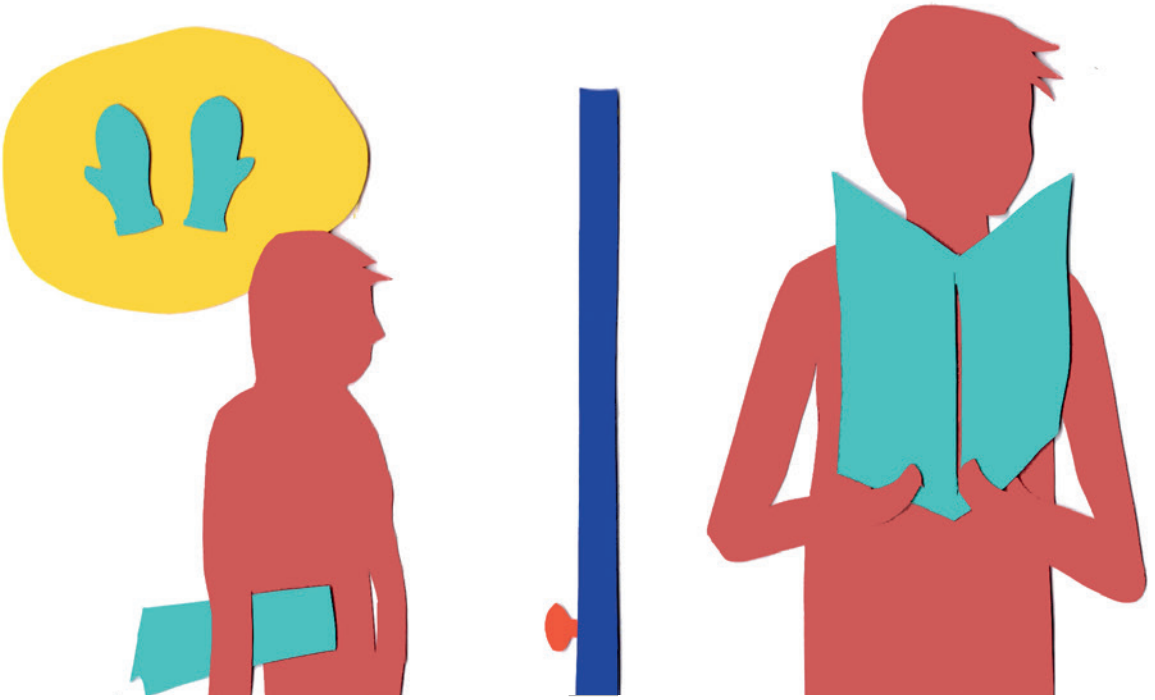
« Voyez comment vous voisinez et voyez comment vous envisagez la citoyenneté. »[33]

**Ce que nous avons en commun c'est un lieu, plus largement, la planète, parfois seulement un bout de rue, un immeuble. Cela nous pousse à réfléchir à ce que signifie d'habiter de part et d'autre d'un mur mitoyen, d'apprendre à se situer de chaque côté de cette ligne en sachant que cette ligne c'est aussi notre espace commun. La question du voisinage c'est finalement notre capacité à coexister. Il faut prendre la mesure de ce que signifie être à côté des uns des autres. Cela suppose que l'on doive changer de position pour ne pas être seulement dans le registre spéculaire. Hélène L'Heuillet divise son propos en quatre parties dans son essai : *« les voisins d'en face », « les voisins d'en bas », « les voisins d'en haut »* et *« les voisins d'à-côté »* les définissant à la fois au sens propre et au sens symbolique. Finalement, ce sont autant de *« points cardinaux de la sociabilité »*[34], où se jouent de nombreuses notions : l'égoïsme, la domination, l'autorité, l'exclusion, la reconnaissance…
Le voisin du haut par exemple est, à l'échelle d'un immeuble, celui qui gêne, celui que l'on entend. D'un point de vue symbolique, il représente l'élite qui ne se signale que par le bruit, c'est celui qui nous domine : le voisin anti-démocratique par excellence. En effet, la démocratie implique une forme d'horizontalité tandis que ce voisin là campe, se perche au dessus de nous et nous agace. Il y a aussi une dimension populiste de critique du voisin d'en haut. Le rapport à nos propres voisins dans un immeuble est souvent très éloquent : c'est parce qu'il est au dessus qu'il nous énerve. Cela renvoie, de façon élargie, au rapport que l'on a dans nos sociétés à l'horizontalité et à la démocratie. On s'attaque aux élites, à l'autorité. Dans une démocratie aussi il y a ces différences de place. Cela nous rappelle aussi que finalement, ce n'est qu'une place. On peut déménager et se retrouver en haut, en bas. Nous sommes aussi les voisins d'en haut pour quelqu'un, nous pouvons aussi être détesté dans ce rapport dominant, dominé. C'est ainsi qu'Hélène L'Heuillet brosse un tableau plus large de la coexistence humaine et prouve la nécessité de renforcer le lien social.**

31. Hélène L'HEUILLET, Op Cit p.48
32. Idem
33. Idem



L'ironie vous frappe,
vous entamez votre lecture.
(Rendez-vous en page 113)



L'arrivée mécontente

Quel matin de merde !
Dans un premier temps vous avez eu envie d'enterrer votre réveil, vous n'avez rencontré personne d'intéressant, la fatigue vous lancine et vous avez manqué de vous tordre la cheville en dérapant sur le journal de votre voisine qu'on a pris soin de déposer devant sa porte.
« Quelle idée ! Je l'emporte ! Ça lui apprendra à celle là ! » pensez-vous.
Et pour couronner le tout c'est au contact de la poignée froide de la porte du devant que vous vous rendez compte que vous avez oublié vos gants…
Vous quittez l'immeuble, journal sous le bras, vous préparant à jouer des coudes pour vous faire une place dans le tram.
C'est finalement debout que vous dépliez ces quelques pages de papier fin pour y découvrir un article à gros titre :
« Qu'est ce que c'est bien, le lien entre voisins ! ».

B .
Les motivations de la mutualisation et du partage : des exemples qui illustrent la volonté d'un « mieux vivre-ensemble »

Vivre en ville, c'est vivre entouré de voisins. Dans l'immeuble plus particulièrement, on entend le voisin qui parle, on sent l'odeur de sa cuisine, on l'entend parfois jouer du piano au réveil ou mettre de la musique tard le soir.
Parfois on l'évite, parfois on le croise. Les relations entre voisins se tissent au fil des paliers, aussi bienveillantes que conflictuelles.
Souvent le nouvel arrivant, s'il désire rencontrer ses voisins, se présente à eux en organisant une crémaillère.

Si des liens amicaux naissent, il n'hésitera pas à proposer à ses voisins de venir manger chez lui.
Mais souvent, la convivialité dans l'immeuble s'arrête aux portes des appartements, laissant l'escalier et le hall comme des espaces de courtoisie ou d'évitement.

Mythologie de la fête des voisins

La Fête des Voisins, également nommée *« Immeubles en fête »* est née sous l'impulsion d'Atanase Périfan.
Le concept s'est développé en France, en 1999, dans le 17e arrondissement de Paris, avec l'association qu'il avait créée quelques années plus tôt, *Paris d'Amis*. Cette fête permet à des voisins de se rencontrer de façon conviviale, afin de rompre l'isolement qui gagne de plus en plus les villes, tout en essayant de créer un sentiment d'appartenance au quartier. C'est autour d'un apéritif ou d'un repas, organisé à la fin du mois de mai de chaque année, que l'on tente de rompre l'anonymat. Une façon de développer la solidarité entre voisins en vue de construire des villes « plus humaines ». L'initiative s'inspire de repas de quartier qui existaient dès les années 90 dans des villes comme Toulouse ou Marseille.
La Belgique suit de près avec des événements appelés *« Barbecue de quartier »*, *« Fête de rue »*, ou *« Dîner des voisins »*.

Dès 2000, la Fête des voisins s'institutionnalise. En effet, l'Association des maires de France, puis les bailleurs sociaux, ont appuyé cette initiative qui s'est ensuite développée dans toute la France.
En 2008, suite à la création de *Voisins Solidaires*, la Fête des Voisins devient une action du programme de cette association qui a pour but de poursuivre cet élan tout au long de l'année pour développer les solidarités de proximité. Depuis 2009, elle est soutenue par le Parlement européen qui accorde, chaque année, son soutien à la manifestation. Peu à peu, la Fête des voisins s'est exportée à l'étranger pour finalement s'installer dans 36 pays, tout en mobilisant de plus en plus d'acteurs (mairies, bailleurs, plateformes numériques, associations...). En 2017, on compte 30 millions de participants dans le monde dont 9 millions en France où 1 250 mairies et bailleurs se sont mobilisés.

La Fête des voisins se positionne comme étant un déclencheur d'une nouvelle dynamique entre voisins où cordialité, entraide et solidarité occupent une plus grande place. De cela pourrait découler un plus grand sentiment d'appartenance et de sécurité, une envie de s'impliquer dans son milieu et d'aller vers cette communauté ressource pour obtenir du soutien.
Cet événement prend de l'ampleur mondialement, une preuve qu'une grande partie de la population semble à la recherche d'un « mieux vivre ensemble ». Faisant face à l'individualisme, la Fête des voisins s'impose comme l'image même de la « convivialité ». Le format marque les esprits, même ceux qui n'y ont jamais participé.

Les médias et les réseaux sociaux relaient cet évènement comme une journée nationale, à date fixe. Bon nombre d'articles et blogs conseillent et aident à l'organisation de cette fête. La plateforme numérique *Smiile*, propose par exemple un kit téléchargeable gratuitement pour organiser sa Fête des voisins. On y trouve : des affiches et des invitations personnalisables pour communiquer sur l'événement, un guide spécial fête de quartier avec des conseils et idées d'animation, un trombinoscope des voisins sous forme de cartes *« je suis... et je partage... »*, un listing collaboratif à remplir par les organisateurs et les participants, le *« Qui fait quoi »*, ainsi que des coloriages pour enfants. Un kit clé en main qui facilite l'organisation de l'événement tout en conservant une cohérence graphique.

Smiile
PARTAGEZ, ÉCONOMISEZ, POSITIVEZ.

Smiile, plateforme d'échanges entre voisins, 2014

Certaines mairies et entreprises se sont approprié cette fête qui érige une « convivialité » et un « vivre ensemble » exacerbés.
Pensée pour stimuler les relations entre voisins, l'idée d'une fête au rythme annuel n'est peut-être pas suffisante. En effet, le désintérêt de chacun se fait rapidement sentir lorsque le contact entre habitants n'est que ponctuel. De plus la fête des voisins tend à devenir un modèle de socialisation : participer à une de ces fêtes fait de vous un bon voisin. Le format court-circuite le processus de socialisation habituel qui se crée au fil des échanges et des années de résidence, donnant un aspect presque hypocrite et superficiel à ces rassemblements. Ainsi l'idée de l'immeuble en fête est difficilement généralisable : elle dépend de la participation et du désir d'investissement de populations aux origines et aux cultures diverses.
Par ailleurs, le modèle favorise la rencontre et l'échange mais n'aborde que très peu la gestion des conflits internes entre voisins, point clé du mieux-vivre ensemble.

Ce « vivre ensemble » est souvent chargé d'un optimisme béat. Défini comme *« une cohabitation harmonieuse entre individus ou entre communautés »*[34], on a raison de le critiquer lorsque l'on croit qu'il suffit d'employer cette expression pour qu'il y ait de la convivialité. En effet, pour construire ce vivre ensemble, il s'agit d'en faire une pratique du quotidien.
Par là, nous entendons qu'il ne suffit pas de miser sur des événements ponctuels tel que la fête des voisins pour créer des liens, de l'entraide et du respect entre habitants. Selon nos observations de terrain, c'est davantage l'appropriation d'espaces partagés sur le long terme par des résidents d'un quartier ou par des habitants d'un même immeuble qui semble donner naissance à des moments d'échanges et de « convivialité ».

Investissons les parties communes !

Au cours de nos recherches, nous avons découvert différents espaces et démarches qui rendent possibles des expériences de partage entre voisins.
Nous avons ainsi pu constater que le jardin est une figure d'espace partagé de plus en plus répandue. *« Ici on cultive le voisinage »* : c'est en ces termes qu'Huguette Schwartz, présidente de l'AHQCJ (*Association des Habitants des Quartiers Chasseurs et Joncs*), nous parle du jardin associatif partagé de son quartier dont elle est à l'origine. Entrant dans sa 4e année de fonctionnement, il est aussi le lieu où l'on se retrouve le temps d'un petit-déjeuner ou d'un repas collectif. Il y est cependant interdit d'y faire des repas dans l'entre-soi : il n'est pas question de faire de cet espace un lieu privatif. Une pergola et des ateliers de cuisine sont les projets envisagés pour nourrir ce désir de partage et de convivialité.

Vue sur le jardin participatif de la Cité des Chasseurs, Robertsau, Janvier 2018

34. Dictionnaire de français Larousse <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/vivre-ensemble/10910799>

L'Association organise également des événements qui ont pour but de renforcer les liens entre résidents : fête de Noël, de sport et brocantes s'invitent sur une place en arc de cercle dans le quartier.

La place de la cité des Chasseurs, Robertsau, Janvier 2018

Au 51 place Pétrarque, à la maille Eléonore à Hautepierre, les habitants ont pris possession des parties communes au mois d'août 2017. Le manque d'entretien et la saleté gênaient les résidents qui n'osaient plus recevoir chez eux. Pendant une journée, un grand ménage commun s'est organisé se transformant en un moment de « convivialité » entre habitants, nous racontent Grégoire Zabé et Lyès Laïfa, membres de l'association *Horizome*[35]. Suite à cela, cadres, plantes et tapis ont investi le hall de l'immeuble pour créer un espace accueillant.

À cette occasion, l'artiste calligraphe en résidence à *Horizome*, Aymann Azzouri a installé son atelier mobile, une table et des chaises, dans le hall pour peindre avec les habitants.
C'est un exemple d'initiative habitante qui a eu un écho dans l'ensemble du quartier. Une ouverture intéressante pour notre projet d'appropriation des communs.
En effet, nous pouvons citer cet exemple auprès des habitants que nous rencontrons en les invitant à s'y rendre afin de leur donner envie d'investir à leur tour leurs parties communes.

Co-construire son futur lieu de résidence : l'habitat participatif et la co-conception immobilière

Pour faire face aux difficultés que rencontrent de plus en plus de ménages à se loger, on voit émerger en France, depuis le début des années 2000, des projets d'habitats portés par des collectifs de citadins, qui aspirent à sortir des cadres conventionnels de la production de logements. Auto-promouvoir, parfois auto-construire, et dans tous les cas auto-gérer ensemble sont autant de nouveaux moyens de construire le futur lieu de résidence.
Les projets d'habitats participatifs se réactualisent dans une conjoncture de crise économique. Mais les citoyens qui s'engagent aujourd'hui dans l'habitat participatif, n'y voient pas qu'un moyen d'accéder à la propriété.

C'est aussi une façon, pour eux, de repenser notre environnement urbain et le « vivre-ensemble », de repenser les usages de l'habitat, de valoriser les savoirs des habitants et de mutualiser des biens.
L'habitat participatif est un moyen de recréer des oasis de lien et de partage dans une société individualiste.
Cette autre forme d'habitat et d'habiter présente pour les collectivités une triple alternative : sociale, en développant la participation citoyenne ; urbaine, en favorisant le renouvellement des quartiers ; et environnementale, en encourageant l'éco-construction. Cependant, certaines questions restent en suspens, notamment celle des effets possibles de gentrification.

35. Horizome est un collectif associatif ouvert, présent depuis 2009 maille Jacqueline à Hautepierre. Il a été créé à l'occasion des 40 ans du quartier et de son important projet de renouvellement urbain (PRU).

Ainsi il est important que ces projets ne restent pas à la marge ou à destination de quelques privilégiés.
De même, si l'engagement des citoyens dans la production de la ville ne signifie pas pour autant le retrait des institutions, il faut interroger la capacité des pouvoirs publics à accompagner ces initiatives et à en assurer l'égalité d'accès. Les projets d'habitats participatifs sont portés par des groupes de particuliers, mais, pour aboutir, ils doivent nécessairement trouver écho auprès des acteurs de l'aménagement local.

Les habitantes de la maison des Babayagas à Montreuil (Seine-Saint-Denis).

L'émergence de ces nouvelles formes d'habitats témoigne de la volonté des citoyens d'être partie prenante de la conception et de la production de leur logement, tout en essayant de retrouver un sens à la vie collective. Ces habitats peuvent permettre de pallier aux manques des services publics en proposant de nouvelles façons de vivre ensemble, plus adaptées aux problématiques de sociétés actuelles. Par exemple, l'habitat intergénérationnel pourrait être une solution intermédiaire entre le maintien à domicile et la maison de retraite, répondant au manque d'infrastructures pour une population vieillissante. La *Maison des Babayagas* en est l'illustration. C'est une création originale de résidence pour femmes âgées située à Montreuil (Seine-Saint-Denis), dont la conceptrice est Thérèse Clerc, militante féministe française. Portant un regard différent sur le vieillissement, la Maison des Babayagas, tirant son nom d'une figure de vieille sorcière de conte russe, constitue un projet particulièrement innovant.
Il est en effet pensé comme une *« anti-maison de retraite »* permettant aux femmes qui l'habitent de se prendre en charge et de s'entraider pour bien vieillir. Mené par une association, il se veut un lieu de vie privilégiant l'autonomie et la démocratie participative. Par ailleurs, il s'accompagne d'une Université populaire, l'UNISAVIE.

L'habitat participatif offre une voie alternative de logement et une réflexion nourrie sur la co-habitation et la vie en collectif. Nous souhaitons nous en inspirer pour imaginer et étendre ce mode de voisinage de bienveillance et de coopération au plus grand nombre.

Durant un mois, Clémence était en immersion dans l'habitat collectif de la *Ferme de Chenèvre*, située dans le Jura, dans le « triangle d'or » Poligny-Arbois-Salins. Un bon moyen de comprendre les motivations de mutualisation de ce collectif riche de savoir-faire multiples. Participer aux chantiers participatifs et aux temps de réunion sur la gestion et la composition des espaces communs, tels ont été les principaux temps d'échanges et de partage auxquels Clémence a pu prendre part.
Le projet réunit 10 personnes qui se sont mises en route fin 2015 pour acquérir la ferme et redonner vie au site sous la forme d'un éco-lieu convivial ouvert à l'expérimentation et au croisement des savoir-faire. La signature de l'acquisition date du 16 février 2017. C'est avec le soutien bancaire de la NEF qu'ils choisissent un mode de propriété collective. Composée de 25 ha de terres (bio, pâturages et bois) et de 3 bâtiments massifs (1 000 m²), tout est encore à construire : le démarrage

d'une exploitation en maraîchage bio, la réhabilitation en éco-construction des bâtiments pour accueillir des logements individuels, ainsi que des communs, tels un fournil, un pressoir, un atelier de céramique, un atelier d'ébénisterie, un lieu de vente et, au-delà, de nouvelles activités autour de l'accueil et du partage de savoirs… Dans le souci de valoriser l'intelligence collective, le groupe de porteurs de projet décide d'opter pour une gestion par consentement. La prise de décision par consentement se différencie de la prise de décision par consensus : en consensus tout le monde dit « oui », en consentement, personne ne dit « non ». Cela sous-entend que lorsque l'on prend une décision par consentement, on ne va pas chercher la « meilleure solution ».
On part du principe qu'une bonne décision est celle qui respecte les limites de celles et ceux qui devront l'assumer.
Elle ne compromet en rien la capacité de l'organisation à mener à bien sa mission.
Le consentement implique qu'une décision ne peut être prise que lorsqu'il n'y a plus d'objection raisonnable à celle-ci.
Tant qu'il y a des objections, l'ensemble du groupe est mobilisé pour bonifier la proposition. Un week-end par mois, le groupe se réunit pour évoquer un thème en particulier concernant le lieu et soumettre des propositions pour prendre des décisions collectivement, par consentement.
Ce modèle de gouvernance semble être un bon moyen pour être à l'écoute des envies de chacun tout en permettant une dynamique collective. Cependant, cela demande du temps, un engagement et une énergie considérable pour et avec le collectif.

Vue de *la Ferme de Chenèvre*

Si l'habitat participatif en autopromotion semble être un moyen pour repenser un habitat collectivement, la démarche reste cependant complexe et longue à mettre en place. D'autres acteurs se penchent sur des moyens de co-concevoir l'habitat en ville. C'est le cas du promoteur constructeur immobilier *Boulle* qui s'affirme sur le marché alsacien en proposant un projet innovant de Co-conception immobilière.
Suite à notre rencontre au *Grand debrief de l'habitat participatif*[36], nous retrouvons, pour un entretien, Emeline Grosjean, chef de projets chez le promoteur constructeur *Boulle.*

Annexe
. Entretien avec Christian Laemmel

CO CONCEPTION IMMOBILIÈRE®

Groupe Boulle

36. Voir annexe p.39

« *2 octobre 2017, 18h - 19h30, Comptoir d'Eugène, Strasbourg*

Elle nous parle de la Co-conception Immobilière, concept novateur initié par Boulle Construction : un montage de projet immobilier qui implique et accompagne l'acquéreur dans la conception de son bien immobilier à chaque étape. L'acquéreur est mis en contact avec les autres copropriétaires via une messagerie en ligne, avant le dépôt du permis de construire. Ce premier projet d'habitat 2.0 est en cours de conception. Une construction de 15 logements prendra place au coeur de l'éco-quartier Danube, à Strasbourg. Le nom de la résidence : Futur Composé. Fruit d'une réflexion commune, ce projet imaginé en étroite relation avec les services de Strasbourg Eurométropole, prouve que la co-conception immobilière s'adapte aux besoins de la ville de demain, qui tend à favoriser le « vivre-ensemble » au sein d'un quartier. Emeline Grosjean, elle-même future habitante dans cette résidence nous explique le processus de co-conception organisé en plusieurs temps.

. Phase 1 dite « one to one »
L'acquéreur obtient l'accès à un configurateur qui lui permet, en relation avec le chef de projet, de donner ses avis sur l'immeuble, sur son appartement privatif et sur la charte d'usage de l'immeuble.

Annexe
. Entretien avec Christian Laemmel

. Phase 2 dite « one to all »
L'acquéreur communique avec les autres co-concepteurs du projet via l'application de messagerie Telegram. Cet échange collectif permet à la communauté en train de se créer par le dialogue de clarifier tous les points qui concernent les règles de vie au sein de l'immeuble.

Partant du constat que les futurs usagers restent les mieux placés pour exprimer leurs attentes, Boulle Construction propose un système qui leur permet de co-concevoir des espaces partagés et de réfléchir, avant même que l'immeuble sorte de terre, à la manière dont ils souhaitent cohabiter. Pour cela, ils rédigent une charte du bien vivre ensemble. Pour la résidence Futur Composé, rooftop cultivable, cinéma en plein air et atelier bricolage sont les espaces partagés imaginés et acceptés par l'ensemble des acquéreurs. Ce nouveau modèle diffère de l'autopromotion parce qu'il demande moins de temps d'investissement. »

C.
Comment les nouvelles économies initiées par l'outil web permettent d'entrevoir de nouveaux modèles de voisinage ?

Motivés par l'envie de créer du lien entre voisins, il nous a paru évident de nous pencher sur l'économie du partage, aussi appelée économie collaborative ou *« sharing economy »*. En effet, nous souhaitons dynamiser l'échange et le partage de biens et de services au sein d'un immeuble, voire d'un quartier.

L'économie du partage

L'économie collaborative repose sur le partage ou l'échange entre particuliers de biens, de services, ou de connaissances, avec échange monétaire ou sans échange monétaire, par l'intermédiaire d'une plateforme numérique de mise en relation. En d'autres termes, l'économie collaborative recouvre, à la fois, des plateformes d'échanges de biens et de services entre particuliers sans recherche de profit et des plateformes d'offres commerciales. Elle est le témoin d'une modification de nos modes de vie et de pensées. Une nouvelle façon de consommer où l'on préfèrera l'échange, l'emprunt et la mutualisation : un véritable tournant dans une société marquée par le désir de possession. Elle modifie les modèles existants autant pour les consommateurs que pour les entreprises.

Une modification de nos comportements

Si certains s'insèrent dans l'économie collaborative par idéalisme, d'autres sont à la recherche d'un revenu. Le plus souvent, les particuliers qui proposent des biens ou des services recherchent un complément de revenu mais certains en font une véritable activité.
La *« sharing economy »* modifie nos comportements. Le fait de monnayer l'échange et le partage en modifie le sens et la portée. Il dénature ces gestes que l'on voudrait spontanés. Si cela continue, peut être faudra-t-il payer son voisin pour qu'il nous rende service ? On passerait de l'utopie d'un monde tout en liens à la dystopie d'une société où la motivation de l'échange serait la multiplication des bénéfices.

Les utilisateurs de ces services sont constamment soumis à une évaluation. Des notes, des étoiles, des appréciations… le plus important devient ce que les autres disent de vous. La confiance est la notion clé de la *« sharing economy »*. La réputation numérique de chacun devient alors déterminante dans les échanges. On est en droit de se demander si la montée de l'exigence et du professionnalisme pour améliorer les services de la consommation collaborative seront compatibles avec des utilisateurs qui ne sont pas des professionnels, et sur lesquels une exigence accrue va peser.

La multiplication des réseaux d'entraide et d'échanges

Avec le développement du numérique et des réseaux sociaux, on peut aussi bien échanger avec nos voisins qu'avec la planète entière. Les distances spatiales n'empêchent pas le rapport de proximité entre les individus. Pour dynamiser l'entraide entre particuliers, en vue de créer de la solidarité et du « bien vivre ensemble », de nombreuses applications ou plateformes proposent des services d'échange et de partage : une tendance qui prend de l'ampleur. On multiplie les interactions et les relations possibles entre particuliers tout en fédérant des communautés virtuelles.

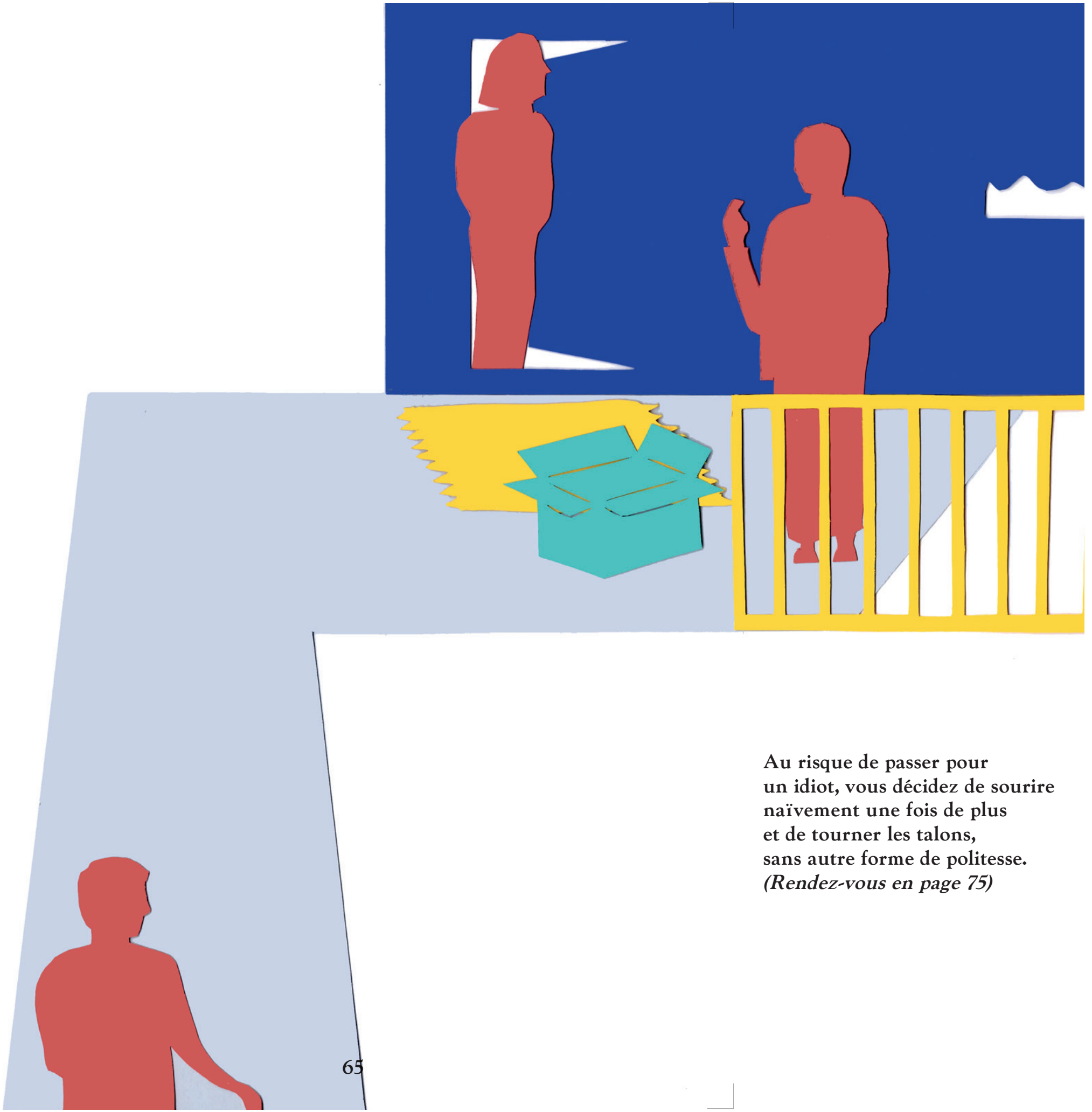
Inspiré par...

Nous appuyons cette réflexion par le projet de Candy Chang, *Neighbor Doorknob Hanger* qui propose un système d'échange à l'échelle d'un immeuble tout en respectant l'intimité et les disponibilités de chacun. Ce projet questionne le format interactif des interventions. La communication devient objet quand l'habitant s'en empare et s'en sert de moyen pour s'ouvrir sur ses voisins.

Candy CHANG,
Neighbor Doorknob Hanger, 2010

De nombreuses villes du monde et de France sont dotées de groupes Facebook, dont l'objectif est de permettre aux internautes de s'échanger des objets, des bons plans ou encore des coups de main. La page *Wanted Community* de Paris rassemble plus de 372 000 utilisateurs, celle de Bordeaux en compte 93 400. À Strasbourg, le groupe *Sharing is Caring*, créé par trois étudiants en 2013, facilite l'entraide et la solidarité entre citadins, le tout dans la gratuité la plus totale. Contrairement aux groupes *Wanted Community* où la vente est autorisée, *Sharing is Caring* ne tolère que le don et le troc. On compte aujourd'hui plus de 14 000 « shareurs ». L'objectif n'est pas d'opérer une transaction fructueuse mais d'éviter le gaspillage, la surconsommation ou simplement d'aider son voisin.

Nous souhaiterions traduire matériellement les services proposés par ces plateformes numériques, dans le but de créer des services de proximité intégrés dans les immeubles. Il s'agirait de penser des objets ou des systèmes installés, greffés dans les espaces communs favorisant les échanges entre voisins.



Au risque de passer pour
un idiot, vous décidez de sourire
naïvement une fois de plus
et de tourner les talons,
sans autre forme de politesse.
(Rendez-vous en page 75)

Le cul de sac

Au détour du couloir
de droite vous pensez trouver
votre havre de paix.
Un petit recoin assez peu
fréquenté. La déviation
devrait vous laisser assez de
temps pour permettre à votre
voisin tant redouté de passer.
Seulement, surprise !
Alors que vous pensiez faire
de ce repli votre abri,
vous tombez nez-à-nez avec
une voisine renfrognée qui
sort un carton sur son palier.
Abattu, vous vous résignez
à lui adresser un petit
« salut ! » et elle vous regarde
de manière soutenue. Elle ne
semble pas comprendre votre
présence dans ces méandres.

3 .
Les espaces intermédiaires : entre régulation et ré-appropriation

A .
Les espaces intermédiaires : définir un espace, entre le public et le privé

Nous abordons l'espace intermédiaire aux portes de l'habitat, entre les lieux du privé, représentés par les lieux domestiques et les lieux publics qui, en règle générale, sont ouverts et à l'usage de tous. Nous intervenons plus particulièrement dans les parties communes de l'immeuble, à savoir les espaces entre halls et paliers. Investir ces espaces délaissés permettrait aux habitants de se sentir chez eux en passant la porte de leur immeuble et de les impliquer dans l'aménagement des parties communes.

L'indétermination des espaces intermédiaires

Photo d'un hall d'immeuble,
Maille Jacqueline, Hautepierre, Janvier 2018

En évoquant les différentes définitions de l'espace intermédiaire trouvées au cours de ses recherches, Amélie Flamand insiste sur le faible nombre de données concernant ces espaces d'entre-deux. L'utilisation de la terminologie « espaces intermédiaires » concerne un *« cadre restreint de spécialistes de la ville »*[37]. Valérie Lebois[38] parle de la complexité de construction, du flou et de l'apparente indétermination de ces espaces que l'on aborde très rarement, espaces pourtant révélateurs des liens distendus et des affrontements changeants de nos sociétés.
Amélie Flamand nous fait part de la multitude de termes qui évoquent le statut juridique, la spécificité formelle ou la qualité d'usage de ces lieux de transition en énumérant des appellations données à ces espaces flous et mal définis, preuve d'une ambivalence certaine : *« les parties communes, les espaces collectifs, les espaces extérieurs, les espaces extérieurs collectifs, les espaces libres, les espaces libres collectifs, les espaces hors logement, les dégagements, les extérieurs du logement, les espaces verts, les espaces publics de proximité, les espaces semi-privés semi-publics, les espaces de transition, les articulations, les annexes du logement, l'interface ville-logement, les abords du logement, le sas, ou bien encore les prolongements du logis »*[39]. Bernard Haumont[40] évoque également les *« néologismes et expressions qui rendent compte de ces ambiguïtés, de leurs richesses sémantiques et pratiques » : « Entre deux mondes, entre deux cultures, entre deux situations résidentielles, entre deux situations familiales ou amoureuses, entre deux générations ou encore entre deux sexes... et de façon plus quotidienne, entre deux activités journalières (...) »*[41]. Une façon de considérer l'existence et, plus particulièrement, la vie quotidienne comme un ensemble et une succession de séquences temporelles et spatiales.

Comment pourrions-nous définir plus précisément cet espace intermédiaire ? C'est dans la présentation résumée des résultats d'enquête de Valérie Lebois que l'on comprend qu'ils peuvent être saisis au moins à travers trois dimensions : leur conception, leur gestion

37. Amélie FLAMAND, *Les espaces intermédiaires, un état des lieux raisonné*, 2005 : dans son article, cette sociologue et urbaniste s'intéresse à ces espaces denses et complexes qui mettent en scène et nous informent sur la façon dont la société envisage le rapport entre individu et collectif.
38. Valérie LEBOIS, *Enjeux des espaces intermédiaires dans l'habitat collectif contemporain*, 2005 : psychosociologue et docteure en architecture, elle fait état d'un travail d'enquête mené dans des immeubles d'habitations construits à Paris intra-muros ces dix dernières années, permettant d'observer une forte mobilisation dans les formes d'appropriations des espaces collectifs.
39. Amélie FLAMAND, Op Cit p.70
40. Bernard HAUMONT, Alain MOREL, *La société des voisins : Partager un habitat collectif,* Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture, 2005 : Ethnologues et sociologues, réunis dans cet ouvrage, questionnent ces espaces d'entre-deux, à la fois lieux de passage et théâtre où se mettent en scène et se confrontent les différentes cultures de l'habiter.
41. Bernard HAUMONT Op Cit. p.70

et la composition de la population. C'est également en nous proposant trois définitions des espaces intermédiaires qu'Amélie Flamand souligne ce qui les caractérise ou ce qui leur fait prendre forme : *« Entre l'espace public et l'espace privé proprement dits, l'architecture et l'urbanisme distinguent en outre, souvent, des espaces « intermédiaires », surtout en matière d'habitat. Ainsi, on qualifie par exemple d'espace « privatif » un espace réservé à l'usage d'un particulier, sans lui appartenir ; d'espace « collectif » ou d'espace « semi-public », un espace réservé à un usage de voisinage. [...]. Mais ces deux types de lieux ne correspondent en général pas à des notions juridiques précises »*[42]. La définition de Pierre Merlin et de Françoise Choay dans le *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*[43] nous laisse entrevoir que ce sont les pratiques et les usages de ces espaces, au statut juridique inexistant, qui les font exister. Dans le *Dictionnaire de l'habitat et du logement*[44], la définition nous offre une lecture plus anthropologique et sociologique de ces espaces qui semblent participer à la construction du chez-soi dans le rapport individuel de l'habitant à l'espace : *« Zone « entre-deux » qui donne sens et qualités à l'espace du logement » invoquant comme grille d'analyse « l'analyse des seuils et des rituels de passage ».*

Des espaces mis à la marge qui connaissent aujourd'hui un intérêt nouveau

Selon Ann José Arlot[47], les espaces intermédiaires ont souvent été une préoccupation secondaire aussi bien pour les architectes, où les espaces de transition étaient à la marge de leur projet, que pour les bailleurs, qui ne jugeaient pas utile d'organiser leur administration.

Bernard Gauthiez évoque l'architecture comme élément structurel de l'espace de transition en le définissant ainsi : *« L'espace aménagé de façon à répondre aux exigences du rapport public-privé. Il s'agit généralement d'espaces privés visibles de l'espace public (balcons, couvertures en terrasse, etc.) ou d'espaces de distribution intérieure comme les parties communes des immeubles, situés entre l'espace privé de l'appartement et l'espace public »*[45]. Ce rapport à la dimension formelle et architecturale des espaces intermédiaires est également évoqué par Bernard Haumont lorsqu'il les définit comme *« ceux qui desservent les espaces domestiques du logement à partir des rues, des places ou éventuellement des jardins justement appelés publics, et qui assurent les transitions des uns envers les autres, selon des graduations ou des seuils plus ou moins variés »*[46].

De ces trois définitions, celle de Pierre Merlin et de Françoise Choay retient particulièrement notre attention. L'idée que les espaces intermédiaires se définissent par leurs usages nous inspire. Il s'agit bien là de ce que l'on y fait plutôt que de chercher à identifier ce qui est privé et ce qui est public. C'est l'envie de diversifier les usages et les pratiques possibles de ces espaces qui a motivé notre projet.

Amélie Flamand souligne cette mise à l'écart où l'on comprend qu'ils font l'objet d'une réflexion dans un contexte de recherche plus large. Dans *Enjeux des espaces intermédiaires dans l'habitat collectif contemporain*[48], on comprend que pour certains architectes, il n'est pas pertinent de se poser la question de la sociabilité à partir de l'habitat, partant du principe qu'en ville, chacun a ses propres réseaux.

---

42. Amélie FLAMAND, Op. Cit p.70
43. Pierre MERLIN, Françoise CHOAY, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement,* PUF, 1988
44. Marion SEGAUD, Jacques BRUN, Jean-Claude DRIANT, *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Armand Colin, 2003
45. Bernard GAUTHIEZ, *Espace urbain, vocabulaire et morphologie*, Monum Patrimoine Eds Du
46. Bernard HAUMONT Op Cit. p.70
47. Ann JOSÉ ARLOT, auteure de l'avant-propos de *La société des voisins : Partager un habitat collectif* de Bernard HAUMONT, Alain MOREL, Op. Cit p.70
48. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70

L'immeuble n'est donc pas considéré comme un lieu de rencontre. Les maîtres d'ouvrage semblent également *« appréhender les espaces collectifs comme « la bête noire » du projet »*[49], se souciant de la rentabilité entre surface habitable et surface construite et de la sécurisation de ces derniers. L'espace intermédiaire n'est pas, de prime abord, un lieu de concrétisation du « vivre ensemble ». C'est cette même préoccupation économique qui explique l'absence de parties communes, réduisant les coûts de construction des logements ouvriers à la fin XIX^{e} siècle nous informe Bernard Haumont.

Tout comme Ann José Arlot, Amélie Flamand souligne la préoccupation récente des espaces intermédiaires. C'est dans la deuxième partie du XIX^{e} siècle qu'émerge un questionnement autour de ces *« espaces à l'articulation entre rue et logement »*[50]. Elle évoque trois processus fondamentaux qui l'expliquent. C'est dans un contexte de densification urbaine, qui découle du développement industriel, que *« s'opère l'avènement de l'organisation et de la distribution de l'appartement moderne, mais également la structuration et la spécialisation nouvelles de l'immeuble, et de l'espace urbain »*[51]. On assiste à une *« codification architecturale et urbanistique des pratiques »* qui donne une lecture claire des sphères publique/privée. Une spécialisation des espaces qui transforme la relation au dehors et au dedans et qui pose la question de l'articulation entre espace public et espace privé.
À cette même période, on assiste à l'essor d'une discipline : l'urbanisme, témoin d'une nouvelle attention au développement et à la croissance des villes. C'est de là que naissent de nouvelles formes urbaines : lotissements, villas, cités, cités-jardins, cités ouvrières, patronales. On peut se poser la question de leur rapport à la ville et de l'insertion urbaine.

« Les espaces entre rue et logement, les voies secondaires, impasses et allées sont-ils conçus comme un espace protecteur ou de transition ? Quel est leur statut, privé ou public ? »[52]. On assiste également à la nécessité de loger le peuple ayant pour effet de dynamiser les réflexions architecturales et urbaines. C'est finalement l'habitat collectif qui sera le plus développé pour des raisons économiques et pragmatiques. Dans *Limites entre espace privé et espace public dans l'habitat en Seine-Saint-Denis*[53], une piqûre de rappel nous est donnée quant à la crise des grands ensembles. Après un accueil favorable de cet urbanisme fait de tours et de barres qui amélioraient les normes de confort existant jusqu'alors, le bilan est rapidement sévère et les défauts de construction, absence d'équipements et de transports sont alors dénoncés. Valérie Lebois exprime le fait qu'en réaction à *« l'expérience la plus radicale et anti-urbaine qui ait été »*[54], les architectes se sont repris à rêver d'une ville resserrée.
En effet, Amélie Flamand évoque également la crise des grands ensembles et la gestion difficile de leurs abords comme un élément révélateur d'un rapport problématique entre le public et le privé.

49. Idem
50. Amélie FLAMAND, Op. Cit p.70
51. Idem
52. Idem
53. Emelyne KENWARD, *Limites entre espace privé et espace public dans l'habitat en Seine-Saint-Denis*, mai 2011 : outil de conseil à destination des communes du département qui vise ainsi à apporter des pistes de réflexion sur la question des limites entre l'espace public et l'espace privé.
54. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70

La nécessité de clarifier le statut des sols : la résidentialisation

Dans les ***Limites entre espace privé et espace public dans l'habitat en Seine-Saint-Denis***, on peut voir que dans les quartiers de grands ensembles, comme à Hautepierre, les limites sont très peu marquées et difficilement perceptibles. Il est donc difficile de déterminer si l'espace est réservé aux habitants des immeubles, ou commun et ouvert à tous. Les entrées d'immeubles débouchent directement sur les espaces ouverts. Les pieds d'immeubles ne sont pas ou peu isolés de l'espace public. Les limites sont matérialisées par des lisses (poteaux de béton ou de bois) identiques à l'ensemble de la cité, qui délimitent les zones de parking propres à chaque immeuble. Ces clôtures, très caractéristiques des quartiers de grands ensembles, sont symboliques puisqu'elles n'ont pas pour fonction d'empêcher le passage, mais uniquement de marquer l'espace. Amélie Flamand parle des politiques de « réhabilitation », de « requalification urbaine » comme des actions visant à pallier les manques et les défauts des constructions en se concentrant sur ***« les notions de seuils et d'espaces de transition »***. Ann José Arlot évoque également le dispositif d'action de « la résidentialisation », une opération de rénovation urbaine apparue en France au début des années 1990 en vue d'améliorer le cadre de vies des quartiers d'habitat social. Elle a pour objectif de ***« clarifier le statut des sols, amenant villes et bailleurs à une redéfinition du partage des responsabilités »***. Ces réflexions autour de l'aménagement urbain soulignent la difficulté de lecture de ces espaces entre rue et logement. Les grand enjeux résident donc dans la clarification des espaces publics en marquant une transition entre privé/public et la favorisation de l'appropriation des lieux par les résidents.
Cependant, ces actions de rénovation urbaine ne font pas l'unanimité auprès des habitants.

Ann José Arlot évoque les effets non désirés de ces opérations avec notamment la création de nouveaux clivages.

La résidentialisation a pour but de morceler les espaces en cassant « l'effet de masse du grand ensemble » en inscrivant des limites qui font signal : ***« haies, clôtures, barrières, traitements des sols différenciés »***[55] pour que la distinction entre le domaine privé et le domaine public devienne plus claire, nous informe Ann José Arlot.
Dans le document de la CAUE 93[56], la clôture est largement évoquée.
Très présente en France, elle apparaît comme un moyen de marquer son territoire : c'est naturellement que l'on délimite sa propriété dans un souci d'intimité. S'opposant au modèle anglo-saxon avec des espaces aux abords des habitations ouverts sur l'espace public, la clôture est, dans la culture française, un élément qui structure l'espace. Les limites matérielles ***« participent donc à la composition du paysage urbain, en donnant sa forme à l'espace public »***. Elles mettent en relation l'espace public avec les bâtiments ainsi que les bâtiments entre eux, offrant une lecture lisible de l'espace en favorisant l'intégration du bâti dans son environnement. La clôture est aussi symbolique que fonctionnelle. Érigée comme barrière physique empêchant l'intrusion ou suggérant la bascule de statut entre public et privé, ***« sa valeur symbolique dans la définition de l'espace du « chez-soi » est primordiale »***.[57]

55. Ann JOSÉ ARLOT, Op. Cit p.71
56. Emelyne KENWARD, Op. Cit p.72
57. Idem

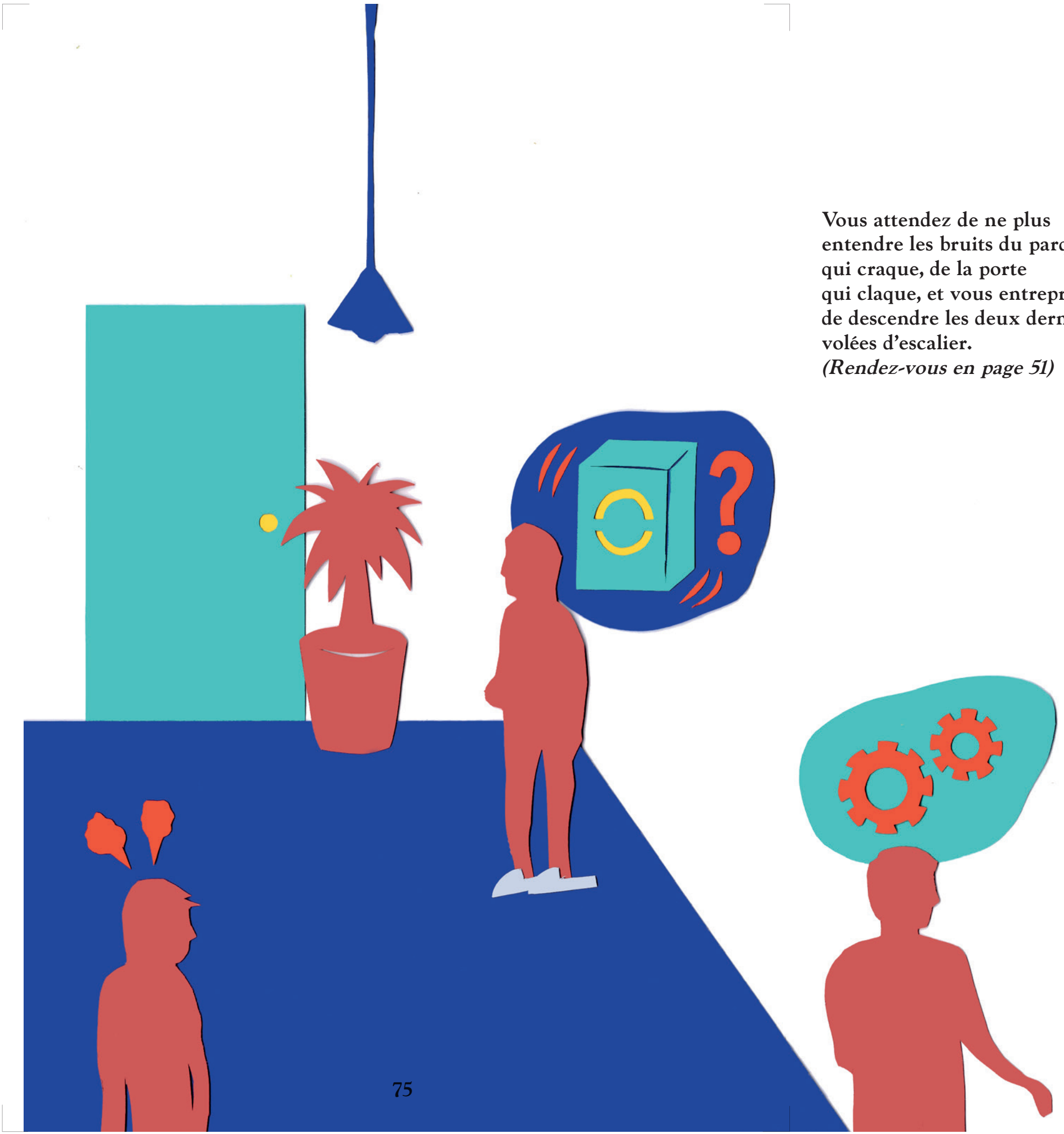
La privatisation de l'espace public

« La résidentialisation s'inscrit elle-même dans un mouvement de privatisation de l'espace public ».[58] C'est ce qu'Ann José Arlot met en lumière. Cette privatisation des espaces communs est une demande formulée par les habitants, lassés des agitations et des dégradations en tout genre dont ils sont témoins. Amélie Flamand parle de leur stigmatisation en citant la loi de sécurité intérieure votée en 2003 et émise par Nicolas Sarkozy lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, qui incrimine les rassemblements « menaçants ou hostiles » dans les parties communes d'immeubles. Dans le document de la CAUE 93, on comprend que les limites dans l'habitat collectif peuvent pallier à ce sentiment d'insécurité des résidents, tout en se demandant si la sécurité rime forcément avec fermeture, grilles ou murs ?
Dans son enquête menée dans des immeubles d'habitations construits à Paris intra-muros, Valérie Lebois se penche sur les problématiques que rencontrent les bailleurs sociaux quant à la gestion de ces habitats collectifs. Leur mission est d'assurer l'entretien, la durabilité de ces lieux et de se préserver des conflits qu'ils peuvent générer : ***« Moins il y a d'espaces communs, de recoins délaissés, moins il y a de conflits ».***[59] Les projets sont donc pensés en ce sens : privatiser les surfaces et conserver uniquement des espaces communs clairement identifiables. Éviter squatt et dégradation, telles sont les règles avec lesquelles l'architecte se doit de composer au moment de la conception d'un habitat collectif. Les restrictions peuvent également survenir suite à la livraison et entraîner la condamnation de passages, le renforcement des équipements de sécurité, la limitation des cheminements possibles…

C'est notamment ce que nous avons pu observer sur le terrain à Hautepierre. En effet, dans les bâtiments possédant une double entrée, l'une des deux est souvent condamnée pour réduire le squatt dans les parties communes. Cela a une incidence sur la lisibilité de l'espace. On ne sait plus par quel côté passer pour entrer dans le bâtiment. Cela contraint les résidents dans leur circulation. Souvent, ce sont les portes situées au coeur de la maille qui sont condamnées, ce qui va à l'encontre du projet initial de Pierre Vivien qui visait à ce que les immeubles soient ouverts les uns sur les autres.

Ces espaces d'entre-deux mal définis, que l'on tente de mieux identifier en clarifiant le statut des sols ne sont pas uniquement sources de contraintes ou d'obligations, ils offrent aussi des potentialités, des possibilités et des ressources. Bernard Haumont les considèrent comme des espaces d'expression et d'affirmation de soi, mais aussi comme des lieux d'acceptation de l'autre. Ils sont des reflets actifs d'identités et de sociabilités allant de l'indifférence à l'empathie, ou du côtoiement à l'hospitalité. Valérie Lebois émet l'idée que les espaces intermédiaires peuvent devenir de véritables lieux de respiration dans un tissu urbain dense, s'interposant entre l'espace de vie domestique et l'espace public.

58. Ann JOSÉ ARLOT, Op. Cit p.71
59. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70



Vous attendez de ne plus entendre les bruits du parquet qui craque, de la porte qui claque, et vous entreprenez de descendre les deux dernières volées d'escalier.
(Rendez-vous en page 51)

B .
Les usages et appropriations des espaces intermédiaires

Nous nous penchons sur les usages et les appropriations des parties communes des immeubles : des usages souvent timides, régis par de nombreuses règles qui croisent le bon-vouloir des bailleurs et l'expérience de ses habitants.

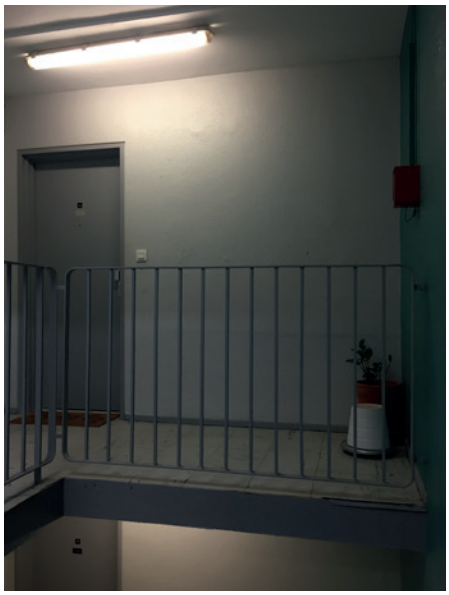
La rencontre désagréable

C'est en tournant les talons que vous tombez alors sur celui que vous aviez déjà surnommé une fois *« face de con »*. Il vous toise, s'arrête et, sans vous laisser le temps de bouger le moindre membre, vous assène cette question : *« C'est vous qui avez lancé un machine à laver à 22h36 hier soir ? La réglementation en vigueur interdit toutes nuisances sonores après 21h. Vous ferez passer le mot à vos copains. »* Puis il repart, vous laissant abasourdi et rempli d'idées noires. Comment allez-vous lui répondre la prochaine fois de manière à rester poli tout en concoctant un plan pour le faire expulser.

La privatisation de l'espace public

Les espaces communs de l'immeuble sont des lieux aux limites floues qui posent la question de l'appropriation habitante. Parcourir les communs est une chose, s'y sentir bien et les investir en est une autre. On y constate des usages timides, qui posent des questions d'ordre commun et de légalité. Ann José Arlot, nous dit d'ailleurs que *« les parties communes ouvertes à tous et à tout sont propices à la manifestation de crises urbaines ».*[60]

Dans *Politique dans le Hall d'immeuble*, Fabien Jobard[61] nous parle du *« trouble de jouissance »* qu'il définit comme étant *« tout ce qui peut poser une gêne à la jouissance de sa tranquillité »*. Il met ici en avant le caractère dérangeant qu'ont la majorité des activités présentes dans les espaces communs. Des actions privées ayant des répercussions dans l'espace partagé, comme le tapage nocturne, ou bien des actions prenant directement place dans les parties communes, comme le squatt.
Il identifie ainsi deux problèmes qui font obstacle à l'investissement de ces espaces : le bruit, vécu comme un dérangement pour la communauté et l'obstruction, matérielle ou humaine, qui perturbe les circulations. Ces troubles de la jouissance sont souvent perçus comme des incivilités et fragilisent les relations entre voisins au sein même des ces espaces de croisement.
Dans *La société des voisins*, Bernard Haumont nous parle des comportements incivils créateurs de conflit puis de rejet de la part des autres habitants dans les parties communes. En effet, les communs sont des lieux où transitent des personnes différemment sociabilisées et chaque action personnelle peut avoir une répercussion sur la vie des autres habitants. Constater une dégradation volontaire, par exemple, renvoie directement à l'échec de son propre parcours résidentiel et à sa défaillance sociale.



Une plante sur un palier, Maille Jacqueline, Hautepierre, Janvier 2018

Avec un manque évident d'argent les bailleurs sociaux ne peuvent pas empêcher la dégradation sociale et formelle de leurs immeubles, ce qui augmente la désolidarisation des habitants.
Amélie Flamand pense que cette tendance est à l'origine de l'absence de processus d'appropriation dans les communs.
Elle l'oppose à l'appropriation de l'habitat individuel, terrain propice à l'attachement par la personnalisation, qui répond beaucoup plus à un besoin de construction du « chez-soi ».

Fabien Jobard nous fait également état d'un investissement des communs qui outrepasse la légalité. L'espace des communs devient parfois celui du vol, du deal et du recel par exemple.
En effet, Amélie Flamand nous expose que l'absence d'usages définis dans les communs provoque parfois une adaptation et un détournement de l'espace donné.
En accueillant des pratiques non prévues initialement, l'espace commun devient parfois le terrain d'une potentielle appropriation, respectueuse ou non.

60. Ann JOSÉ ARLOT, Op. Cit p.71
61. Fabien JOBARD, Politique dans le Hall d'immeuble, Revue « Vacarme », 2002/3 n° 20 | pages 87 à 89

Mais chaque incivilité a également une répercussion sur la perception des parties communes par le collectif. À cela, Amélie Flamand introduit la notion *« d'espace de renvoi »*.[62] Les parties communes des immeubles sont souvent mal conçues, mal entretenues, voire mal fréquentées dans le cas du squatt. Elles deviennent des lieux à éviter dans l'imaginaire commun, ce qui a tendance à renforcer l'idée que ces halls et cages d'escaliers sont uniquement des espaces circulatoires.

Les dégradations d'un hall d'immeuble, Maille Jacqueline, Hautepierre, Janvier 2018

L'espace des communs comme théâtre des relations sociales

Valérie Lebois définit les espaces communs comme des *« lieux sensibles »*[63] où s'exprime la sociabilité. Ils sont le théâtre de moments fédérateurs, comme de moments de conflits, accentués par leur ambiguïté entre privé et public et par la diversité des populations qui les traversent.

Un premier exemple de conflit est présenté dans l'étude de Fabien Jobard : il définit le hall et la cage d'escalier dans le grand ensemble comme des *« zone de non-droit »*[64] où l'omniprésence des forces policières amplifie le phénomène du squatt des halls en cristallisant un conflit déjà installé avec les jeunes de cités.
Pour mieux comprendre ces usages hors-normes, il étudie les habitudes des populations qui font état de problèmes sociétaux. L'exemple de ces jeunes qui « tiennent les murs » est symptomatique d'une montée du chômage dans ces populations. Leur enlever cette possibilité reviendrait à les priver d'une activité et d'un lieu d'occupation.
Il nous parle par ailleurs de la nécessité d'investir les habitants dans la gestion de problèmes de voisinage, évitant un recours immédiat à la justice qui cristallise les conflits et stigmatise les déviants.

Pour échapper à l'affrontement permanent, une régulation minimale existe au sein des immeubles. Bernard Haumont nous parle d'un *« code de civilité approprié à la cohabitation et adapté aux composantes de la population »*.[65] Une forme de contrôle social qui s'illustre dans les moyens qu'utilisent les habitants pour manifester leur mécontentement vis-à-vis de règles qu'ils voudraient voir respecter. La dénonciation, la médisance, le refus de saluer où encore le coup de balai au plafond sont autant de moyens de faire état des problèmes.
Des actions individuelles pour rétablir un certain bon-vivre dans l'immeuble peuvent aussi avoir un impact sur la conscience collective. Par exemple Bernard Haumont nous parle de la construction de la figure du déviant et au contraire de l'habitant « modèle » qui fait sens dans la conscience collective. Celui qui ne respecte pas certains standards du vivre ensemble sera sermonné, rentrant dans une comparaison avec les habitants « comme il faut » sur lesquels il faudrait se calquer.

Il identifie aussi une passivité des habitants à empêcher les déviances, due à l'absence de lieux et de temps de discussion communes. Il cite également le désintérêt des bailleurs sociaux qui ont, initialement, ce rôle de coordinateurs.

62. Amélie FLAMAND, Op. Cit p.70
63. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70
64. Fabien JOBARD, Op. Cit p.77
65. Bernard HAUMONT Op Cit. p.70

Dans ce lieu des « relations de voisinage », Amélie Flamand nous décrit la tendance à avoir des affinités entre individus socialement homogènes, tandis que le conflit aura souvent lieu lorsqu'il y a un écart social. Une idée partagée par Valérie Lebois, qui ajoute que cette homogénéité de valeurs et de conception éducative favoriserait un « esprit dévolu à l'intérêt collectif et la reconnaissance de règles communes ».[66]

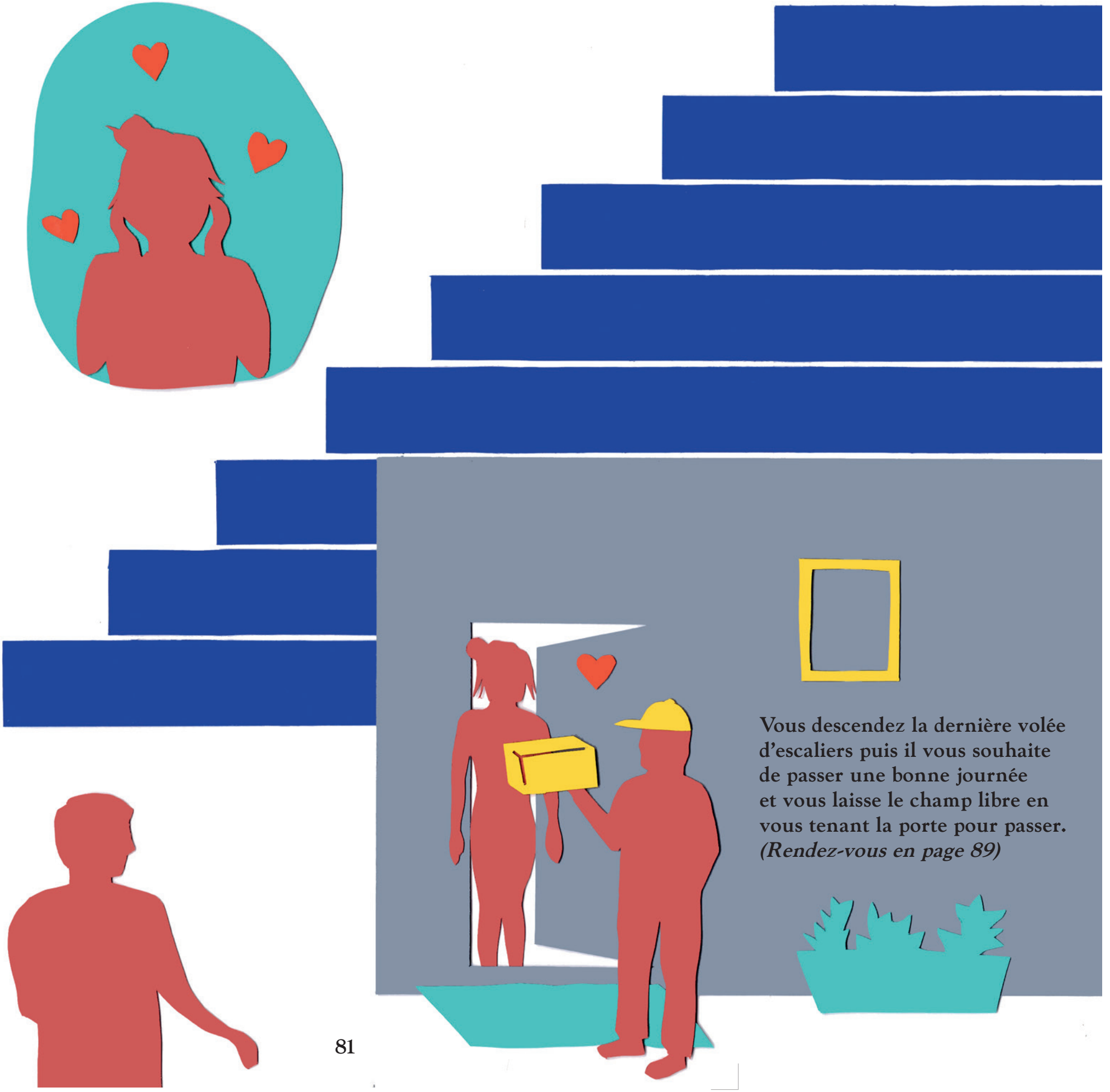
« *15 Janvier 2018, 11h30 - 12h, Maille Jacqueline, Strasbourg*

Accompagnés de trois amies/ex-étudiantes de l'InSitu Lab et de quatre membres de Horizome rencontrés le matin même, c'est en bande de 9 que nous nous engouffrons dans la maille Catherine d'Hautepierre. Il est 11H32, les immeubles en « U » entourent une parcelle de jardin partagé clôturée. C'est à une fenêtre du rez-de-chaussée de l'immeuble que Lyès choisit de toquer pour signifier notre présence. Une femme aux cheveux cachés d'un foulard et qui semble reconnaitre Lyès nous ouvre. Elle disparaît de la fenêtre et est remplacée quelques instants plus tard par Farid, un homme maghrébin de la cinquantaine qui semble ravi de nous voir. Nous nous tenons d'abord éloignés, laissant les « habitués » reprendre contact avec cet habitant déjà très au fait du travail d'Horizome dans le quartier. Nous nous rapprochons quand Greg lui demande ce qu'il pense de son immeuble et de ses voisins. Il nous raconte d'abord qu'il a pris l'habitude de passer le balai dans le hall de son immeuble, parce que c'est son éducation, et que vivant au rez-de-chaussée il ne supporte plus les « jeunes » qui laissent détritus et mégots derrière eux. Il nous raconte aussi de manière assez étonnante comment il a interpellé une personne qui urine régulièrement dans un coin du hall, en lui demandant assez frontalement « C'est quoi t'es malade ? Si tu es diabétique et que tu peux pas te retenir là c'est ok ». Une forme de considération assez étonnante qui montre que les standards du bien vivre ensemble fluctuent en fonction du quartier.
Il nous parle aussi de la relation conflictuelle avec certains voisins et de la confrontation directe qui s'opère lorsqu'il les interpelle.
Il pointe surtout le problème majeur de Hautepierre : le shit et le deal responsables de beaucoup de malheurs de la cité. Un problème d'éducation des parents, d'abandon de l'Etat, selon lui, qui pousse les jeunes du quartier à dealer. Une frontière entre le chez soi où chacun est bien et l'extérieur où l'effet de groupe prévaut et où les comportements changent et traduisent une méfiance entre des groupes de jeunes et des adultes.

66. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70

Farid ne voit pas comment des petites actions peuvent transformer le quartier, il pense que le problème social ne peut être résolu que par l'Etat, avançant la métaphore suivante : quand un incendie se déclare, c'est toujours d'en bas qu'il part. Des déchets, des feuilles mortes, les grands arbres eux restent toujours verts à la cime. C'est à la racine qu'on doit nettoyer pour éviter l'incendie. Pour lui, la racine, c'est l'éducation. Il nous jure même devant Dieu que ce mot pourrait être écrit en gros sur son immeuble. Les cigarettes s'enchaînent, Zaïmo en tend une à Farid comme pour lui permettre d'évacuer la gravité et la colère qui soulignent la discussion.
Puis nous lui reparlons de son coup de balai dans les communs, en lui disant que peut-être qu'aujourd'hui 9 habitants sur 10 n'y prêtent pas attention mais que les autres s'en trouvent touchés. Il nous précise qu'il y a bien des agents d'entretien qui passent dans le quartier.
« Je voulais donner exemple aux gens, c'est ça la vie ! C'est la propreté qui compte. »
On lui montre que par notre projet on peut arriver à mobiliser peut-être trois ou quatre autres personnes comme lui. Greg lui demande si il veut bien devenir une personne ressource pour nous dans l'immeuble.
D'abord réticent, il nous dit qu'il ne se mêle pas de la vie des autres, que ses voisins il les connaît tous mais qu'ils ne partagent rien d'autre qu'un bonjour et qu'un au revoir, sauf un voisin malade à qui il rend visite. On lui parle du projet de l'immeuble du 51 place Pétrarque[67], et de son influence sur les immeubles avoisinants qui deviennent désireux d'avoir eux aussi un hall d'immeuble propre et plus personnel. Nous rappelons à Farid qu'il avait eu un rôle important dans le montage du jardin collectif[68], place qu'il semble garder aujourd'hui puisqu'il a un accès visuel direct sur le jardin et n'hésite pas à interpeller les personnes qu'il surprend en train d'arracher des plantes. C'est cette action répétée des voisins qui peut empêcher les dégradations et les incivilités. Il faut donc sensibiliser, Farid ne cesse de le répéter, il faut écouter et éduquer par la parole. Il termine sur l'idée qu'il faut réunir les habitants hors de chez eux pour parler des problèmes et se réconcilier, pourquoi pas sur la place non loin.

67. Voir « Partie 2 : Investissons les parties communes ! » p.55
68. Un projet de jardin partagé au coeur de la maille Catherine à l'initiative de l'association Horizome. Un chantier participatif de deux semaines y avait été organisé en août 2017.



Vous descendez la dernière volée d'escaliers puis il vous souhaite de passer une bonne journée et vous laisse le champ libre en vous tenant la porte pour passer.
(Rendez-vous en page 89)

La rencontre étonnante

Finalement, vous vous êtes décidé à descendre et à aller à la rencontre de cette charmante demoiselle.
Vous vous dites qu'après tout un sourire suffira, que vous n'avez pas mangé et donc qu'aucune céréale entre les dents ne se mettra entre votre destin et vous.
Vous approchez de la porte que vous aimeriez franchir, elle s'ouvre et la fameuse voisine au colis sort.
Le postier lui tend le colis qu'elle doit affranchir.
Elle vous regarde, vous salue avec un grand sourire, puis embrasse le postier d'un baiser à la volée avant de refermer sa porte à clé.
Elle vous laisse ainsi gêné à côté de ce postier qui ne semble pas se douter de la méprise dans laquelle vous vous êtes engoncé.

C.
Réglementer les espaces intermédiaires

La réglementation existante

Notons qu'il existe déjà un cadre législatif qui régit certains usages des parties communes.
Fabien Jobard étudie dans son article un projet de loi voté le 15 novembre 2001. La *« loi de sécurité quotidienne »* est proposée par le gouvernement Jospin visant à *« faire appel aux forces de police ou de gendarmerie pour rétablir la jouissance paisible des lieux, en cas d'occupation des espaces communs du bâti par des personnes qui entravent la libre circulation des locataires ou empêchent le bon fonctionnement des dispositifs de sécurité et de sûreté ou nuisent à la tranquillité des lieux. »*[69]
Une loi pour éviter la globalisation du squatt des halls en cité. Par ailleurs, Fabien Jobard explique que le tapage nocturne et particulièrement les rassemblements abusifs dans les halls d'immeubles et cages d'escaliers sont des infractions déjà sanctionnées par des amendes de la police.

La figure du gardien qui habite sur place est autant une ressource rassurante et accessible pour l'habitant qu'un moyen de faire régner un ordre commun.
En effet, Valérie Lebois nous décrit son rôle : *« La réglementation interdit toute occupation prolongée, que ce soit le jeu ou les fêtes de voisinage. Il appartient donc en grande partie au gardien le pouvoir de moduler ces données réglementaires, autrement-dit de choisir de réguler les conflits, prévenir les débordements sans adopter de solutions radicales comme lui intime le plus souvent sa hiérarchie. »*[70]
Le gardien est donc un médiateur entre le bailleur et les habitants, appliquant un règlement tout en le modulant pour ne pas négliger le facteur social.
Bernard Haumont identifie aussi le besoin de faire appel à cette figure du contrôle de l'immeuble pour faire des « mises aux points » dans les communs ou au sein des logements privés.
Le but étant de rappeler un respect minimal des règles communes et de situer le fautif vis-à-vis de la norme.

Mais Amélie Flamand nous fait part de l'évolution du statut du concierge, qui se transforme progressivement dans le courant du XX^{e} siècle en gardien d'immeuble. Une personnalité qui garde un oeil sur les bonnes moeurs et les intrusions mais qui devient aussi un agent de sécurité directement lié au bailleur. Cependant, lorsqu'il est exécutant direct de la société de gestion de l'immeuble, il peut aussi être considéré comme l'autorité punitive du lieu sans aucune flexibilité vis-à-vis des habitants. Un problème relayé par Fabien Jobard. La « loi de sécurité quotidienne » met en lumière une volonté de l'Etat cherchant à criminaliser des pratiques symptomatiques de l'inactivité des banlieues françaises. Une loi ne s'adaptant pas aux populations qu'elle vise qui révèle la peur des politiques vis-à-vis des grands ensembles.

En effet, les confrontations entre habitants sont dues à une absence de régulation organisée. Il existe un bon nombre d'exemples de règlements et de cahiers d'usages propres à des typologies de logements collectifs. Ils concernent souvent les installations et équipements des parties communes, mais régissent moins souvent les relations entre habitants et le vivre-ensemble.
Pour Bernard Haumont ce manque est le propre d'une société plus tolérante, où il est difficile de faire respecter des normes qui ne sont pas écrites et partagées par l'ensemble des habitants. Selon lui, c'est vraiment l'action de s'accorder et de s'engager tous sur un respect de règles qui permet de maintenir un équilibre. Le fait de s'engager sur le respect des règles est plus important que la composante de la règle en elle-même.

69. Fabien JOBARD, Op. Cit p.77
70. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70

L'idée étant de faire une charte minimale et flexible qui, une fois adaptée à la population habitante, transforme des pratiques d'intérêt individuel en pratiques au service de la communauté.

La charte du bien vivre-ensemble

La gestion des espaces communs nécessite que certaines règles soient établies pour assurer un bon fonctionnement collectif et éviter au maximum les conflits.
Les différentes chartes pouvant être mises en place visent à développer de bonnes pratiques et à faire participer, de façon active, l'ensemble des habitants, à la qualité de vie au sein d'un espace, d'un immeuble. Lorsque Christian Laemmel, futur habitant du projet *Futur Composé*[71], nous donne sa définition de l'habitat participatif, il parle d'une *« manière de vivre ensemble avec une charte du quotidien, une charte éthique »*. Pierre, un habitant quinquagénaire du groupe Making Hof, évoque au *Grand debrief de l'habitat participatif*[72] la nécessité de définir un cadre comme limite, mais pas en temps de tempête. C'est dans le jardin partagé de la Cité des Chasseurs qu'Huguette Schwartz[73] évoque les différentes règles inscrites dans la charte que tous les jardiniers ont signé pour permettre le bon fonctionnement du jardin tout en restant en accord avec la municipalité. Ces accords de bases semblent favoriser la bonne entente collective et investissent chaque personne d'une responsabilité individuelle.

La charte d'usage de la clé du jardin collectif, Cité des Chasseurs, Robertsau, Janvier 2018

Vers l'établissement d'un ordre habitant

Pour Valérie Lebois, les espaces communs *« nécessitent alors en permanence, des ajustements qui mettent à l'épreuve les capacités relationnelles des habitants »*.[74] Le mode de gestion des parties communes est essentiel, car il détient un vrai pouvoir mobilisateur.

Selon Bernard Haumont, l'espace restreint de la cage d'escalier permet une addition d'expériences du quotidien qui se croisent et construisent « une histoire partagée » susceptible de créer du lien identitaire.

Valérie Lebois identifie aussi d'autres facteurs qui peuvent lier les habitants : les enfants, les événements « extraordinaires » positifs (pot, crémaillère, fête des voisins) ou négatifs (cambriolage, décisions radicale des gérants) qui créent aussi du lien et peuvent pousser à une mutualisation collective, voire à une régulation des tensions et à une responsabilisation des habitants dans les communs.

71. Annexe « Rencontre avec Christian Laemmel », p.57
72. Annexe « Le Grand debrief sur l'habitat participatif », p.39
73. Annexe « Visite de la cité des chasseurs », p.39
74. Valérie LEBOIS, Op. Cit p.70
75. Idem

« C'est dans cette configuration que se constitue le plus souvent une association de locataires, formation qui présente l'avantage de faire correspondre à un statut d'espace une entité décisionnelle autre que celle du gestionnaire, souvent jugée autoritaire et aliénante », nous dit Valérie Lebois.[75]
Sans collectif résidentiel, cette régulation peut aussi naître avec la présence d'un groupe social dominant, qui émerge du fait de l'ancienneté et de la stabilité de sa présence et de ses usages.
Mais s'entendre sur des usages des parties communes peut aussi enfermer les habitants dans le maintien de l'ordre permanent.
Une forme d'auto-censure qui fait disparaître toute trace de convivialité dans les espaces de l'immeuble.

Par ailleurs, Bernard Haumont nous fait part de l'existence d'une forme de sélection qui peut s'effectuer à l'entrée des habitants : lorsqu'un parc immobilier est vendu à un prix élevé, il sera donc réservé à des populations plutôt aisées et homogènes socialement.
Souvent ces copropriétés sont habitées par des personnes beaucoup plus en recherche de confort et d'intimité que d'une sociabilité de voisinage. Le voisin reste alors, selon la formulation de François Ascher[76], un *« inconnu familier »* avec lequel on entretient des rapports normés.

« *Vendredi 19 janvier de 10h30 à 12h30, porte à porte, préalablement annoncé par affiche, dans un immeuble de 27 logements au 48 boulevard Lafontaine dans la maille Eléonore à Hautepierre.*

Accompagnés de Lyès, doctorant en urbanisme et membre de l'association Horizome, nous faisons ensemble un premier pas sur notre futur terrain d'expérimentation en allant à la rencontre de ses habitants. Une prise de contact qui vise à les informer de notre présence et de nos futures interventions pour les mois à venir dans les espaces communs de leur immeuble. Nous en profitons également pour faire appel à leur participation, partant du postulat que ce sont les mieux placés pour nous parler de la vie de leur immeuble et de la façon dont ils souhaiteraient pratiquer ces espaces collectivement.

La semaine passée, nous visitions quatre immeubles disséminés dans les mailles de Hautepierre avec l'association Horizome. C'est finalement au 48 boulevard Lafontaine dans la maille Eléonore à Hautepierre que nous avons décidé de démarrer notre action. Un immeuble à 6 étages à la peinture grise et blanche fraîchement refaite et aux paliers relativement larges. Les noms de famille, inscrits sur de petites plaques de métal noires au milieu de chaque porte, nous laissent déjà entrevoir la multitude d'origines qui composent ce bloc d'habitations : marocains, algériens, tchétchènes, roumains, français, turcs...

75. Idem
76. François ASCHER, *Métapolis, ou, l'Avenir des villes*, éditions Odile Jacob, 1995

Paillassons, meubles à chaussures et plantes ont déjà trouvé leur place au devant des pas-de-porte, sur les paliers.

Le palier comme extension du chez soi,
48 boulevard La Fontaine, Hautepierre, Janvier 2018

Nous sommes affublés de nos sweat-shirts bleus floqués avec notre nom de projet Entre deux paliers : nous voulons que les habitants nous rencontrent et nous identifient. De cette façon, nous imaginons que nos actions futures dans les communs de l'immeuble ne seront pas vécues comme des intrusions. Un bon moyen d'établir un premier contact et de recueillir le ressenti des habitants dans cet immeuble. Nous distribuons en main propre une première gazette, créée par nos soins, qui fait état de notre démarche. Pour les absents, nous la glissons dans la rainure de leur porte. Cet outil sera, tout au long de nos actions, un des moyens de communication avec les habitants qui nous permettra de leur faire un retour des actions passées et de celles à venir. Un véritable clin d'oeil à la figure du facteur.

Notre première gazette déposée
devant chaque appartement,
48 boulevard La Fontaine,
Hautepierre, Janvier 2018

L'affiche du porte-à-porte,
48 boulevard La Fontaine,
Hautepierre, Janvier 2018

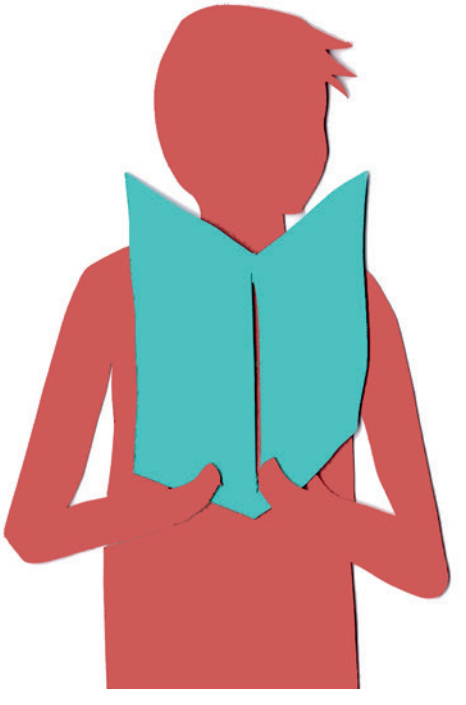
Dès le rez-de-chaussée, nous voilà bien accueillis ! Un couple de quinquagénaires maroco-algériens nous offrent pâtisseries et dattes fraîchement arrivées d'Algérie : un premier moment de partage qui donne le ton de cet immeuble où les relations entre voisins nous sont, dans l'ensemble, décrites comme relativement bonnes. Nous démarrons notre ascension. 15 personnes nous ouvriront leurs portes. Nous comprenons rapidement qu'il est difficile de faire comprendre la démarche de ce projet car sans doute nous ne pouvons pas expliquer la finalité formelle ou d'usage. La barrière de la langue n'a pas véritablement été un problème, à l'exception d'une femme Roumaine avec laquelle nous n'avons pas pu communiquer. Pour deux échanges, Lyès a pu prendre le relais en arabe. Les habitants nous décrivent un immeuble « assez tranquille ». L'entente sur un même palier, composé de trois ou quatre appartements, est bonne et les discussions passent parfois le cap du « Bonjour Bonjour ». Cependant, c'est souvent aux voisins « du dessus » qu'ils font référence pour évoquer d'éventuels conflits et nuisances. Une jeune femme au premier étage nous explique qu'elle ressent un certain « désintérêt de la part de CUS habitat »[77] concernant l'entretien relatif aux parties communes. Cependant, chaque mois, un habitant de chaque palier se doit de faire le ménage pour son étage et sa volée d'escaliers : une système proposé par le bailleur social qui permet notamment la réduction des charges pour les habitants. Une règle pas toujours respectée par ces derniers. Cette même habitante évoque l'idée de mettre dans les couloirs des tableaux noirs sur lesquels les enfants pourraient dessiner dessus. Elle nous mettra cependant en garde en évoquant les vols : « il y a des vols comme pas possible ». Les vélos, attachés aux rambardes, envahissent certains paliers, problème qui revient souvent dans les discours des habitants. C'est au dernier étage que nous rencontrons un homme maghrébin d'une trentaine d'années qui nous dressera un portrait plus global de son quartier. Si dans cet immeuble, il ne semble pas rencontrer de problème, il souhaite en partir au plus vite. En effet, lorsque nous lui demandons depuis combien d'années il réside dans cet appartement, il nous répond « quatre ans de trop ». Il nous explique qu'il souhaiterait, principalement pour son enfant en bas âge, plus de mixité entre les classes sociales.

»

Annexes
. Gazette « Entre 2 Paliers » n°1

77. Fondé en 1923, sous le nom *«Office public d'habitations à bon marché de la Ville de Strasbourg »,* CUS (Communauté Urbaine de Strasbourg) Habitat représente aujourd'hui le plus important parc immobilier locatif social de la région.

L'ironie vous frappe,
vous entamez votre lecture.
(Rendez-vous en page 113)



L'arrivée triomphante

Vous voici en bas de l'Himalaya, une vraie descente en rappel mais le score est sans appel : c'est dans les meilleures conditions et toujours en retard que vous pouvez filer vers votre tram, journal sous le bras, pour débuter la longue journée qui vous attend. Vous dépliez ces quelques pages de papier fin pour y découvrir un article au gros titre suivant :
« Qu'est ce que c'est bien, le lien entre voisins ! ».

4.
Les espaces communs comme lieux d'expérimen-tation

A .
Réflexion sur la participation citoyenne

Nous avons la volonté d'intégrer les habitants de l'immeuble au processus de création, d'où notre intérêt pour la question de la participation citoyenne. C'est avec notre laboratoire de recherche, l'URBEXlab, que nous avons effectué une recherche-action tout au long de l'année à la Maison du Jeune Citoyen à Schiltigheim. Cela nous a permis de travailler avec un public différent des usagers auxquels nous nous adressons dans le cadre de notre projet. Nous avons pu ainsi expérimenter nos hypothèses de projet auprès d'un public d'enfants afin de les confirmer, de les infirmer ou de les augmenter.

La démarche de l'URBEXlab

Le Laboratoire URBEXlab rassemble 6 étudiants, dont nous faisons partie, portés par une même envie : celle d'explorer les multiples possibilités qu'offre la ville à ses habitants. Nous avons été réunis autour d'une grande thématique liant l'ensemble de nos projets : design & citoyenneté.
Grâce à des ateliers que nous élaborons pour les enfants de la Maison du Jeune Citoyen, nous étudions la ville à différentes échelles : une ville d'adultes mais aussi une ville d'enfants, où le jeu est roi et où chaque espace peut faire germer l'imaginaire.
« Jouer sa ville » devient alors une manière d'exacerber son potentiel en exploitant l'inoccupé.
Ces ateliers visent également à questionner les enfants sur leur rapport au collectif et sur la participation citoyenne.

Nous testons auprès d'eux des méthodes de co-conception et des outils de prise de décision collectives appliqués à la co-construction d'un projet.
L'URBEXlab tente de décloisonner des temps forts de la construction de la ville tels que la planification, le débat ou encore le chantier en les rendant accessibles et compréhensibles. La part pédagogique des ateliers est par conséquent essentielle pour démarrer une co-conception entre designers formés et enfants novices.

La Maison du Jeune Citoyen

Rendre les enfants acteurs de leur ville, c'est ce que la Maison du Jeune Citoyen s'emploie à faire en leur proposant une réflexion active sur leur citoyenneté.
Grâce à la création du Conseil Municipal des Jeunes (CMJ) et du Conseil Municipal des Enfants (CME), ils offrent l'opportunité aux plus jeunes d'exprimer leur voix pour leur ville. La formation de l'individu, le dialogue, la prise en compte de la parole des jeunes générations et la cohésion sociale sont les objectifs de la politique jeunesse de la ville de Shiltigheim. Cette année, l'élection du Conseil Municipal des Jeunes et du Conseil Municipal des Enfants nous a donné l'opportunité, à plusieurs reprises, d'être en face d'un public averti, désireux de s'engager pour défendre des causes et des projets pour leur ville : respect de l'environnement, du handicap, protection des animaux, nouveaux espaces culturels...

Annexes

. La Gazette URBEXlab n°1, 2, 3 et 4

Les membres du laboratoire URBEXlab :
Sandrine Nef, Julien Tamini, Pauline Girard,
Lucile Valcher, Clémence Ollier, Ossiann Roux

Notre place en tant que designers

Plutôt que de faire des ateliers individuels visant à questionner un projet en particulier, nous avons décidé de créer des ateliers en commun au sein de notre équipe de designers. De cette façon, nous avons pu expérimenter nous-mêmes le principe de prise de décision et d'intelligence collective. Cela a impliqué des temps d'échanges et de concertation certainement plus longs mais qui nous ont permis de nous affirmer en tant que groupe.

Ces formats d'ateliers nous ont permis de nous questionner sur notre place en tant que designers dans ces moments de recherche-action. Nous avons connu des situations d'ambiguïté où nous avions la sensation de glisser dans une posture d'animateur. Au début, il nous a été difficile de ne pas intervenir dans les échanges entre les enfants.
Afin qu'ils interagissent entre eux en nous consultant au minimum, nous leur avons donné des rôles à jouer. En effet, lors de l'atelier « Construis ta ville ! » les enfants ont construit ensemble des structures déployables dans l'espace public en endossant les rôles de constructeurs, de chefs de chantier ou d'inspecteurs des travaux finis.

En proposant des rôles à chacun, les enfants se sentent plus concernés et manifestent une plus grande volonté de s'investir. L'appropriation par l'identification à permis d'impliquer et de valoriser l'enfant dans l'acte de construire. Les rôles ont aussi permis d'équilibrer et de distribuer les actions entre chaque participant favorisant la gestion et la cohésion d'un groupe qui devenait au fur et à mesure plus efficace et soudé. Même s'ils avaient un niveau de responsabilité différent, ils ont su être à l'écoute de tous les acteurs, améliorant ainsi la dynamique de groupe.

C'est en augmentant les outils ou les projets pensés lors des ateliers que nous avons su reconnaître notre place en tant que designer. Le fait de valoriser et de mettre en forme les idées des enfants leur donne de l'importance.

Le rapport à l'autre

Le rapport à l'autre nous a beaucoup questionné au cours des ateliers.
En effet des outils comme le curseur ou les bâtons de parole ont pour but de cadrer les interactions, imposant une horizontalité de rapport entre notre équipe et des enfants de tous âges.
Apprendre à être citoyen c'est d'abord apprendre à s'écouter et à se respecter, un point clé à appliquer dans des espaces communs, théâtre des conflits entre voisins.
Nous souhaitons réfléchir à des outils qui favorisent la cohabitation et qui créent un dialogue.
Pour cela nous nous sommes d'ailleurs beaucoup intéressés à la notion de consensus pratiqué dans beaucoup d'habitats participatifs. Il offre de nombreux avantages comme le développement d'une intelligence collective. Il permet surtout de dépasser la recherche de compromis qui fait souvent des déçus. En prenant en compte l'ensemble de la situation, des besoins et des perspectives, les accords pris au consensus sont souvent plus durables et soutenus par les personnes concernées.

Les bâtons de parole, Décembre 2017

Le curseur, Décembre 2017

La figure de l'enfant

La figure de l'enfant nous intéresse dans son rapport à l'espace. La thématique du jeu à été une posture assumée par l'URBEXlab, permettant de détourner des thématiques complexes pour les rendre plus abordables.
C'est aussi un bon moyen d'avoir un regard plus imaginatif sur notre ville que nous pratiquons au quotidien en temps qu'adulte. Comptant sur leur imagination, nous nous sommes finalement rendu compte que les enfants étaient souvent très pragmatiques quant à la façon de voir leur ville. Cependant, ils ont aussi une faculté à s'arrêter sur l'anecdotique, faculté que nous avons tendance à perdre dans les rythmes effrénés de nos vies.
Par ailleurs, c'est souvent en passant par l'enfant qu'on arrive aussi à toucher les parents.

Dans l'immeuble même, l'enfant anime et provoque la rencontre. Durant nos études de terrain dans le quartier d'Hautepierre, nous avons pu constater que les enfants sont les passes-partout des immeubles.
Un simple « ouvre ! » à l'interphone leur permet de rentrer par toutes les portes.
C'est aussi ceux que l'on entend et que l'on croise le plus dans les parties communes.
Par ailleurs, la seule idée d'appropriation proposée directement par des habitants fut un grand mur à craie pour les enfants, preuve qu'ils pourraient déjà s'emparer sans scrupule des parties communes de l'immeuble si on leur en offrait la possibilité.

Inspiré par...

Collectif Terrain Vague,
Sans titre, 2017.

Une belle illustration pour prendre en main sa ville et comprendre ses enjeux contemporains par le jeu.

Collectif Bam,
Projet Tomette, 2016.

Une idée d'outil pour hiérarchiser des idées et matérialiser une réflexion.

B .
L'intervention in situ

Avec le projet *Entre 2 Paliers* nous avons choisi d'amener de l'inattendu dans l'immeuble. En confrontant tous les habitants à de nouvelles situations de vies, nous souhaitons ramener de la poésie et de l'usage dans les parties communes. Ainsi nous espérons décloisonner les espaces pour que le « chez-moi » ne s'arrête pas à la porte de l'appartement. C'est par l'action que nous envisageons une réaction de la part des habitants. Que les retours soit bons ou mauvais, les manifestations habitantes permettraient de construire un dialogue sur la vie de l'immeuble et l'usage des parties communes.

Comment la désobéissance réinvente les usages et les pratiques ?

Du 1er au 30 avril 2017, le duo Boijeot. Renauld, qui reprend les noms de ses fondateurs, Laurent et Sébastien, entame la traversée de Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers à La Courneuve. Durant 30 jours et sur 9 km ces deux artistes investissent l'espace public avec tables, chaises, lits, réchauds… Une performance où 300 meubles en bois sont construits *in situ* au cours de 4 chantiers ouverts qui ponctuent la traversée. Tout au long de ce projet, les deux artistes ne font pas de pause et sont visibles et en public 24h sur 24h. Ils se soumettent aux règles du jeu de l'espace public.
Chacun muni de son « unité de vie » (un lit, une table, des chaises, une valise), ils traversent les villes, les quartiers en déplaçant les meubles à la main. Ils habitent l'espace commun et invitent les habitants à prendre place et à discuter. Régulièrement, ils construisent de nouveaux meubles pour s'encombrer un peu plus et les offrir à la fin de la performance.
Jour après jour, le duo réinstalle sa mise en scène dans un nouveau lieu, suivant un itinéraire établi et publié à l'avance afin de se rendre accessible et de permettre à ceux qui le souhaitent de les rejoindre. Pour clôturer le projet, un repas partagé est organisé à La Courneuve. Un moment de « convivialité » suivi du grand déstockage avec la distribution de leurs 300 meubles.

Cette performance s'inscrit dans le cadre de la 10e édition du festival *Rencontre des jonglages* porté par la Maison des jonglages à La Courneuve. La fabrication de mobilier urbain, que Boijeot.Renauld propose, bouleverse les codes de l'espace public et offre une démarche originale qui permet d'ouvrir le dialogue avec les riverains intrigués par ces nouveaux habitants des rues. Sébastien Renauld est architecte et artiste de rue de longue date, tandis que Laurent Boijeot est sociologue, spécialiste des déviances en milieu urbain et en particulier du graffiti. Jouant sur les codes du spectacle, le duo perturbe la vision que nous avons de nos quartiers en s'invitant dans tous les recoins qu'ils découvrent. Ils pratiquent l'espace public de manière alternative et expérimentent la notion de commun, de cohabitation, de mémoire partagée et de lieux de vie publique.

Depuis 2012, Boijeot.Renauld ont traversé : Venise, New York, Tokyo, Zurich, Paris, Dresde, Bales, Saluzzo, Garges-les-gonesse et Nancy. Ils ont aussi habité sur les trottoirs de Tours, Bruxelles, Berlin, Poitiers, Gand, Nanterre, Strasbourg, Genève.

Ces traversées que le duo a multipliées dans le monde sont de véritables outils de rencontres qui invitent tout un chacun à reconsidérer l'espace public en le construisant collectivement.
En s'installant comme des perturbateurs en milieu urbain, ils parviennent à créer du lien social. Ils génèrent des situations qui font collectif au travers de cette action partagée et partageable. Comme dans l'ensemble de leurs performances, ils jouent sur le fil de la légalité, soulevant la question des limites de l'appropriation des espaces publics. Oeuvrant depuis 2010, Boijeot. Renauld choisissent de ne pas se constituer en entité appréhendable (comme une association, une compagnie, un collectif…) afin d'assumer en leur nom la responsabilité des actions qu'ils engagent.

La performance de Boijeot.Renauld est inspirante puisqu'elle nous interroge sur les notions d'espace public, de communs et sur la manière de les investir et de les animer pour sortir de l'entre-soi.
Cette performance d'habitation part du postulat que tout le monde sait habiter. On assiste donc à un événement complètement dé-classifiant qui accueille tous les habitants. Ce spectacle de vie quotidienne transforme des actions banales (dormir, manger, boire) en des événements originaux qui apportent et suggèrent

Inspiré par...

Boijeot.Renauld,
***Nos incroyables vacances dans le 93*,**
Avril 2017
La traversée de la Seine-Saint-Denis, 710 heures, Saint Ouen - Saint Denis - Aubervilliers - La Courneuve, France.

« La générosité des gens nous surprend toujours. A New York, un chanteur d'opéra nous rejoignait tous les soirs pour nous chanter un air avant de nous endormir et nous étions invités chaque soir chez un inconnu pour prendre une douche » **Laurent Boijeot**[78]

« C'est du théâtre de rue qui doit faire bouger les lignes » **Sébastien Renauld**[79]

78. Mona PRUDHOMME, *Boijeot.Renault fabrique du mobilier très urbain,* <https://www.enlargeyourparis.fr/boijeot-renauld-fabriquent-meubles-rues-93>, 29 avril 2017
79. Idem

un nouveau rythme à l'environnement urbain.
Meubler la rue à la façon d'espaces privés est une manière d'être visuellement impactant. Intriguer les passants par cette occupation inhabituelle de l'espace public semble être un bon moyen pour enclencher le dialogue et l'échange. L'utilisation du bois de sapin comme matériau unique pour la fabrication du mobilier urbain fait signal dans l'espace. Quelque soit la partie du monde où ces activistes urbains opèrent, ils agissent selon un protocole où l'on retrouve les mêmes éléments d'ameublements construits et déplacés manuellement lors d'une traversée d'un point A un point B, se laissant tout de même la liberté d'un détour dans leur parcours au gré de leurs rencontres. Boijeot.Renauld souhaite également être dans une logique de transmission et montrer qu'avec peu de moyens, on peut construire et faire quelque chose de ses mains. Il suffira de savoir visser et scier pour reproduire le mobilier dont ils partagent les plans.

Une démarche qui nous parle tant dans sa mise en scène que dans les moments de convivialité et d'échanges qu'elle provoque. Cette étude de cas nous conforte dans l'idée de la nécessité d'apporter une unité formelle et plastique à nos interventions pour faire signal.
Cela permet au public de comprendre qu'il s'agit d'une performance et non d'un simple squatt de l'espace.
C'est aussi une façon de créer une esthétique cohérente. D'autre part, par l'action de la construction participative, ils rendent les riverains acteurs dans ces espaces qu'ils s'approprient.

Premiers pas

En s'inspirant des Traversées du duo Boijeot-Renaut, c'est au 48 boulevard La fontaine à Hautepierre que nous avons testé à notre tour l'investissement des parties communes par l'objet et sa mise en scène. Chaise, lampe, patère et théière sont apparues d'un jour à l'autre dans hall de l'immeuble pour suggérer de nouveaux usages et susciter la curiosité des voisins. Nous avons récupéré ces objets et nous les avons consolidés. Cependant l'aspect *« care »* de l'objet n'est pas tant la partie qui nous intéresse.

Après plusieurs recherches plastiques, c'est par le monochrome bleu que nous avons décidé d'uniformiser les objets et de faire signal dans l'espace. Cette expérimentation nous pousse à réfléchir à la manière de créer une esthétique des « communs ». En effet, nous souhaitons que les habitants puissent venir agrémenter les scénettes que nous installerons progressivement dans l'espace. Il faut imaginer une manière de faire cohabiter les objets aux styles disparates. Souvent, lorsque nous parlons avec les habitants d'Hautepierre, ils sont souvent pessimistes quant au fait qu'un projet puisse naître et être respecté dans le quartier. On nous parle rapidement de dégradations et de vols.

Nous avons laissé notre installation une semaine dans les parties communes et nous l'avons retrouvée intacte. Il est donc possible d'installer des éléments sans qu'ils soient automatiquement dégradés. Peut être que le travail autour de l'objet a permis ce respect.

Inspiré par...

5.5 designers,
***Réanim, la médecine des objets,* 2004**

Redonner vie aux objets, c'est ce que les 5.5 designers mettent en avant dans leur série d'objet *Réanim, la médecine des objets.* Ce qui nous interpelle dans ce projet, c'est l'utilisation d'une couleur unique qui unifie la série.

C .
Quelle communication ?

L'installation, l'événement, la résidence, la permanence, le chantier ouvert… Comment pouvons-nous communiquer et restituer nos actions ? Est-ce que nous les communiquons forcément ? Notre présence à un instant t suffit-elle pour faire signe et susciter l'intérêt ? Programmer ou improviser ? Ce sont autant de questions qui nous poussent à réfléchir à la manière dont nous voulons établir le lien avec nos usagers.

Nous souhaitons agir de manière récurrente au 48 boulevard la Fontaine en proposant, en moyenne, toutes les deux semaines des interventions auprès des habitants, d'avril à juin 2018. Nous sommes conscients de l'importance de la programmation dans notre action même si elle est éphémère. Pour aborder ce projet, il nous semblait évident de créer une forme de communication de proximité.
L'outil gazette *« Entre 2 Paliers »* fait état de notre recherche pas-à-pas auprès des habitants.
Notre première gazette, distribuée le 19 janvier 2018, a été un moyen d'expliquer le projet et notre mode de fonctionnement lors de nos interventions dans l'immeuble. La récurrence de la gazette sur le paillasson ou dans la rainure de la porte crée un signe visuel qui indique notre passage.
Nous avons souhaité rester dans un registre graphique très figuratif.
En privilégiant l'illustration au textuel, nous voulons favoriser la prise en main de cet outil graphique.

En effet, l'immeuble rassemble des habitants aux origines multiples, ne maîtrisant pas forcément la langue française.

Lors de l'installation du salon bleu, deux semaines après le porte-à-porte, nous avons décidé de rendre la gazette participative. Elle est munie d'un encart détachable permettant à chaque habitant de projeter une envie, un usage, un objet dans l'espace : *« Ici j'aimerais qu'il y ait »*.

Nous avons pensé à d'autres encarts possibles pour la suite de nos actions :
« Les objets squattent » est imaginé comme un encart de prêt ou de lègue d'objets personnels destinés à être installés dans les parties communes.
« Et si on troquait », quant à lui, est un encart qui vise à questionner les savoirs-faire des habitants, en envisageant de mettre en place un système de troc et d'échange de services dans les parties communes.

Cependant, rendre la gazette participative dès le début a certainement été prématuré. En effet, nous n'avons récolté aucun encart dans les parties communes. Nous prévoyons d'agir autrement pour les prochaines fois et multipliant les actions in-situ, en construisant ou en produisant sur place par exemple, afin de nous offrir la possibilité d'être en contact direct avec les habitants.
Lorsque nous sommes présents sur le terrain, nous nous rendons identifiables par un sweat-shirt bleu floqué au nom de notre projet *Entre 2 Paliers*. D'autre part, nous signons les gazettes par *« Ossiann et Clémence, voisin éphémère »* soulignant le format « de passage » de ce projet.

Inspiré par...

Plausible possible, *Le temps des voisins*, 2015. Vers la construction d'un dialogue avec et entre habitant.

Dans le projet « *Le temps des voisins* » de Plausible Possible, c'est par des supports graphiques que les designers récoltent de la donnée afin de penser un projet qui lie les habitants entre eux par le service.

Annexes

. Gazette

« Entre 2 Paliers » n°2

Conclusion

Les relations de voisinage sont fortement influencées par la densité urbaine, l'organisation spatiale et l'architecture. Être de plus en plus concentrés dans les villes ne signifie pas pour autant être plus proches les uns des autres. Le voisin peut aussi bien être celui qui rend méfiant que celui qui rassure. C'est à Hautepierre, un quartier de grands ensembles très dense au vis-à-vis décuplé que nous avons souhaité comprendre quelles relations de voisinages se jouaient au sein d'un immeuble.
Ce terrain d'expérimentation et d'implantation qui nous a été proposé par l'association Horizome est riche de sa diversité culturelle. Le voisin, dans sa différence pourrait donc devenir une ressource.
Entre les espaces de vie domestique et l'espace public, les parties communes de l'immeuble peuvent devenir de véritables lieux de respiration où l'on cultive les liens du voisinage dans un tissu urbain dense. C'est par l'uniformisation monochromatique de séries d'objets et leur mise en scène que nous investissons les parties communes de cet immeuble pour suggérer de nouveaux usages et de nouvelles interactions entre voisins. Bouleversant les codes du dehors et du dedans, ces installations suscitent la curiosité des habitants et ouvrent un nouveau dialogue sur la façon d'animer ces espaces communs. Souvent utilisés comme simples espaces de circulation, ils connaissent des difficultés d'appropriation. Selon nous, ces espaces prennent vie grâce à l'usage que les résidents en font. Les réinvestir pour en faire de véritables extensions du chez-soi permet de réduire le phénomène du squatt et les dégradations. Chaque étage devient une nouvelle « pièce » pour l'ensemble des habitants.

Dans l'immeuble où nous avons « élu domicile » pour quelques mois, nous avons dû prendre en compte une addition de nuisances qui empêchent le bon déroulement des relations entre voisins : le bruit, l'encombrement, les odeurs, les graffs, la musique… Ces nuisances sont le résultat d'actions individuelles et isolées. Et si nous les partagions autrement ? On trouverait, dans les parties communes, la recette du plat dont on sent l'odeur, le nom de la musique que l'on entend jusqu'au 6e étage, chez quel voisin toquer pour trouver la perceuse que vous entendez chaque mercredi mais qu'il vous manque pour finir de montrer votre nouvelle table ou encore un grand mur d'expression pour assouvir toutes vos pulsions artistiques. Loin de vouloir créer l'utopie d'un bonheur partagé, nous intervenons dans l'existant pour favoriser la mutualisation, le partage et les services entre voisins, conscients que le « vivre-ensemble » est d'abord une pratique du quotidien.

En impliquant d'autres acteurs comme les associations habitantes, les bailleurs voire les promoteurs immobiliers, nous souhaitons ouvrir un nouveau dialogue sur ces espaces de transitions qui pourraient établir des liens entre habitants. Des espaces où la participation habitante fleurit, faisant un pas vers le respect des lieux et le respect de l'autre : un nouveau mode de citoyenneté.

Ossiann & Clémence,
voisins éphémères.

Remerciements

Un grand merci à l'ensemble des personnes qui ont nourri notre réflexion au fil du projet Entre 2 Paliers :

À toute l'équipe enseignante de l'In Situ Lab de nous avoir aidé à co-construire ce projet, au fil des paliers de notre diplôme et plus particulièrement à nos directrices de mémoire Mireille Diestchy et Cécilia Gurisik.

À Adrianna Cavani, Joëlle Gerber et Margot Sibler de nous avoir accueilli lors de nos temps d'ateliers auprès des enfants et des jeunes dynamiques et engagés de la Maison de Jeune Citoyen de Schiltigheim.
À Jean Obrercht pour sa précieuse aide en tant que directeur de laboratoire et pour ses palettes.
Nous également sommes heureux d'avoir pu continuer à travailler en collectif et entre amis au sein de notre laboratoire URBEXlab composé de Pauline Girard, Sandrine Nef, Julien Tamini et Lucile Valcher.

À l'association Horizome, riche des personnes qui la composent, avec qui nous avons pu monter les premières marches du 48 Boulervard La Fontaine et plus particulièrement à notre acolyte de terrain, Lyès Laïfa.
À tous les habitants de l'immeuble de ne pas s'être enfermés à double tour en nous voyant mais de nous avoir ouvert leurs portes.

À tous ceux qui ont bien voulu partager leurs expériences : Laurent Boijeot, Emeline Grosjean, Christian Laemmel et Huguette Schwartz.

À Léa Broussard pour sa belle Citroën C3 dans laquelle nous avons passé de nombreuses heures à chanter dans les bouchons, entre deux allers-retours à Emmaüs.

Un grand merci à toi Clémence, pour ton sourire plus chaud que le mimosa.
Un grand merci à toi Ossiann, pour ta douce odeur de glycine.

Emmaüs et Leroy Merlin souhaitent quant à eux nous remercier pour leur hausse de chiffre d'affaire.

Qu'est ce que c'est bien le lien entre voisins !

04.12.2020
Rubrique Strasbourg
Bourse/Austerlitz/Krutenau

Vous avez connu les fêtes de voisins et les petits mots laissés sur les boîtes aux lettres. Attention ! L'expression des liens entre voisins prend une nouvelle inspiration !

C'est ce samedi 2 décembre que s'est tenu un événement des plus détonants au coeur de la Krutenau. Situé en périphérie de l'hyper-centre, un petit immeuble d'irréductibles a décidé d'ouvrir ses portes aux passants. Leur devise « être en ville c'est être le voisin de tout le monde ». Mais comment une telle ouverture sur autrui a-t-elle percé les portes de cet immeuble ?

Tout a commencé en mars 2018 avec l'apparition de la loi Palier, rendant obligatoire les conseils de voisins. Voulant raviver la flamme de la participation citoyenne, le gouvernement d'alors a jugé bon d'ouvrir un nouveau dialogue à l'échelle de l'habitat. Les résidents de chaque complexe d'habitation de plus de 5 unités (en milieu urbain) ont dû se constituer en groupe de discussion et de décision, où les habitants ont pu débattre des questions d'actualité de manière mensuelle. Ces conseils étaient aussi des accélérateurs permettant à chacun de s'exprimer et de mettre ses savoirs à profit dans la création de projets ou la résolution de problèmes communs. Avec le gouvernement actuel et la suppression des budgets alloués aux projets entre voisins, le programme mis en échec a porté le démantèlement de nombreux conseils.

Ce n'est pas le cas de cet immeuble du 13 rue d'Austerlitz, qui a intégré le conseil habitant à ses murs. C'est dans la plus grande autonomie que les habitants de l'immeuble ont continué les actions conjointes : assemblées, café-débats, ateliers des savoirs, aide au devoir pour les enfants, visites aux personnes âgées, gardiennage d'animaux, jardinage sur les paliers, le tout ponctué par de nombreuses fêtes. Les locataires se mêlent aux propriétaires, de leur chez-soi aux parties communes.

Et nous voilà présents à ces fameuses *« portes ouvertes »* du 2 décembre. À l'initiative de cet évènement, trois résidentes et étudiantes en art, avec pour projet de monter une exposition rassemblant l'ensemble de leur production. Dans un souci d'économie c'est en toute logique qu'elles se sont tournées vers le conseil des voisins afin de présenter cartes sur table leur projet d'exposition intra-muros. Le projet une fois adopté, c'est avec la plus grande motivation que d'autres habitants s'y sont ajoutés, y voyant un moyen de joindre leurs actions à plus de visibilité.

Il est 13h et en montant l'escalier on croirait que chaque palier est devenu une extension de celui qui y réside. Bon nombre de voisins ont improvisé des petites collations qui ponctuent le trajet d'étage en étage. Du vide dressing à l'atelier broderie, la palette des actions menées par les habitants donne un bon aperçu de leur diversité et surtout de leur engagement. Ici les espaces deviennent le théâtre de nombreuses actions. Comme des concerts aux balcons ! Passer de la fanfare au DJ n'a jamais semblé si facile, un bon moyen pour mettre d'accord les générations. L'entrée est libre, les gens sont chaleureux, et à en juger par le brouhaha, l'événement est un franc succès.

Il faut dire que la communication a eu de grands retentissements. Bien différente du graff' sauvage c'est sur l'ensemble de la façade que les habitants ont choisi de diffuser leur invitation. À chaque fenêtre une lettre, près des portes des flyers à arracher et des couleurs chaudes dans le froid de décembre. Un pari réussi car l'immeuble a réussi à attirer une foule de badauds intrigués de voir l'évolution de la façade-affiche se construisant de jour en jour.
Un des acteurs principaux est aussi le postier, un homme passe-partout et connu de tous qui s'est chargé de faire le relais du programme avec les blocs avoisinants.

L'agitation se prolongera d'ailleurs le vendredi 8 décembre, à 20H pour une rétrospective filmée des actions de ce conseil, projetée sur le toit terrasse de l'immeuble. Pensez à vous emmitoufler, le participatif ça se mérite !

On conclura sur une citation du livre d'or permettant d'adresser son avis à un habitant de l'immeuble via sa boîte aux lettres : *« Merci Tristan ! Un bel exemple d'action commune qui définit l'identité de cet immeuble en faisant parler celle de ses occupants. »*

C.P.P.

LE JOURNAL STRAS-BOURG

nº17
DEC 2020

Bibliographie

Sito A-Z

A-Z

Anne-Laure EUVARD, *Le livre blanc de l'habitat collectif*, <http://www.habitatparticipatif.eu/wp-content/uploads/2015/04/LivreBlanc-HabitatParticipatif.pdf>, 2011

Andrée LAYRE, *Crise de l'habitat social : Au service du libéralisme, le moyen d'un contrôle social*, <https://blogs.mediapart.fr/andree-layre/blog/180616/crise-de-l-habitat-social-au-service-du-liberalisme-le-moyen-d-un-controle-social>,18 Juin 2016.

Département Géographie et Territoires, *Le quartier de Hautepierre à Strasbourg*, <http://www.geographie.ens.fr/Le-quartier-de-Hautepierre-a.html>,

Robert MAGGIORI, *Coexistence entre voisins, un apprentissage des paliers*, <http://next.liberation.fr/livres/2016/08/24/coexistence-entre-voisins-un-apprentissage-par-paliers _ 1474433>, août 2016

Mona PRUDHOMME, *Boijeot.Renault fabrique du mobilier très urbain*, <https://www.enlargeyourparis.fr/boijeot-renauld-fabriquent-meubles-rues-93>, 29 avril 2017

Valérie ODDOS, *Lucien et Simone Kroll : construire pour que les gens soient bien*, <https://culturebox.francetvinfo.fr/arts/architecture/lucien-et-simone-kroll-construire-pour-que-les-gens-soient-bien-222433>, 2015

Crédits

Crédit <Horizome.org> 19 janvier 2017

Crédit <Senscritique.com>

Crédir Guilhem Herinx

Crédit Vincent Nguyen, Riva Press

Crédit <canduychang.com> 2010

Crédits <terrainsvagues.fr> Octobre 2017

Crédits <tomette.collectifbam.fr>, 2016

Crédits, Boijeot-Renauld à New-York, Clément Martin.

Crédits <http://www.plausiblepossible.fr/>, 11 JUIN 2015

Amélie FLAMAND, *Les espaces intermédiaires*, un état des lieux raisonné, 2005

Bernard GAUTHIEZ, *Espace urbain, vocabulaire et morphologie*, Monum Patrimoine Eds Du, 494p

Bernard HAUMONT, Alain MOREL, *La société des voisins : Partager un habitat collectif*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture, 2005

Émile DURKHEIM, *Le suicide*, Presse Universitaires de France - PUF, 2013, 463 pages.

Emelyne KENWARD, *Limites entre espace privé et espace public dans l'habitat en seine-saint-denis,* mai 2011

François ASCHER, *Métapolis, ou, l'Avenir des villes*, éditions Odile Jacob, 1995

Fabien JOBARD, *Politique dans le Hall d'immeuble*, Revue "Vacarme", 2002/3 n° 20 | pages 87 à 89

Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Presse Universitaires de France - PUF, 2012, 228 pages.

Georgine ROCH, *Habiter en ville. Entre intimité et socialité*, Master en Architecture de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, 2006, 79 pages

Howard S. BECKER, *Outsiders*, Éditions Métailié, 1985, 250 pages.

Hélène L'HEUILLET, *Du voisinage: Réflexions sur la coexistence humaine*, Albin Michel, 2016

Jean-Claude KAUFMANN, *La Vie HLM, usages et conflits,* Éditions ouvrières, 1983

Marion SEGAUD, Jacques BRUN, Jean-Claude DRIANT, *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Armand Colin, 2003

Noël JOUENNE, *Dans l'ombre du Corbusier : Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, L'Harmattan, 2007, 154 pages

Pierre MERLIN, Françoise CHOAY, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement,* PUF, 1988, 1008p

Robert KING MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, 1re éd., 1953

Valérie LEBOIS, *Enjeux des espaces intermédiaires dans l'habitat collectif contemporain*, 2005

Annexes

Annexe n°1

Le Grand debrief de l'habitat participatif

Le 19 octobre 2017, nous avons assisté à un « grand debrief » organisé par Le collège Habitat Participatif d'Eco-Quartier Strasbourg au restaurant Mandala à Strasbourg afin d'en apprendre plus sur le modèle participatif.

L'association Eco-Quartier Strasbourg se définit ainsi :
Créée en 2001 dans le but d'inciter à un mode de vie durable et économe en ressources. Son objectif principal «historique» est de promouvoir des actions exemplaires d'urbanisme, notamment par la création d'écoquartiers et la construction de logements en autopromotion reposant sur l'initiative citoyenne et répondant mieux aux attentes des habitants.
Puis, d'autres voies d'action se sont développées au sein de l'association comme la transition dans les territoires, la création d'une monnaie locale complémentaire, les lieux d'initiative citoyenne.
Depuis 2013, l'association fonctionne en «collèges» qui réunissent les adhérents actifs autour de chacune des thématiques de l'association. Le Comité Collégial assure la coordination et la cohérence des actions menées.

Depuis 2015, une dizaine de bâtiments d'habitats participatifs "vivent" à Strasbourg. Suite à l'aventure de la conception et de la construction, vient celle du vivre ensemble. Ce « grand debrief » traite de cette thématique et propose un moment convivial de partage et de retours d'expériences sur ces projets, à Strasbourg et dans ses environs. Il réunit aussi bien des personnes investies dans un projet d'habitat participatif en route ou déjà habité que des personnes comme nous, curieuses d'en comprendre les enjeux.

Interpellés par cet événement communiqué sur Facebook et préalablement inscrits, nous nous rendons au restaurant le Mandala à l'heure fixée, 20h. En montant à l'étage, nous tombons sur l'ensemble des participants encore attablés. Nous nous souvenons qu'il était possible, si nous le souhaitions, d'arriver à 19h pour partager le repas. C'est donc avec un peu de retard que nous prendrons finalement place dans la salle vide du fond.

Devant une trentaine de personnes, Maïté Gayet, chargée de mission pour l'Association Eco-Quartier Strasbourg et architecte facilitatrice, nous présente le déroulé de cette soirée. C'est par un jeu-rencontre que nous commencerons. Après nous avoir demandé de nous mettre en cercle et de déposer un objet qui nous appartient à nos pieds, Maïté nous énonce son fonctionnement. Elle se positionne au centre du cercle, et dit "le soleil brille sur tous ceux qui aiment le vert". Ceux qui aiment le vert se dirigent vers le centre du cercle et doivent par la suite regagner une place, signalée par les objets. Le dernier à ne pas avoir de place relance. "Le soleil brille sur tous ceux qui parlent espagnol", "Le soleil brille sur ceux qui sont venus à vélo", "Le soleil brille sur ceux qui jouent d'un instrument"... cela pendant 20 minutes. Un bon moyen de commencer à connaître le groupe et à identifier des centres d'intérêts communs. C'est toujours en cercle que nous installons des chaises pour faire un rapide tour des noms et de la raison de notre présence. Une disposition importante qui nous permet de ne tourner le dos à personne en vue de favoriser l'échange. Plusieurs membres d'éco-habitat prennent successivement la parole et nous rendent attentifs aux feuilles collées à plusieurs endroits de la pièce sur lesquelles on peut lire différentes thématiques : la solidarité, la gestion des enfants, des animaux et des conflits et plus d'écologie. De petits groupes se forment pour échanger autour d'un de ces thèmes. Nous choisissons la gestion des conflits et formons un plus petit cercle avec une dizaine de personnes. De ces échanges ressortent principalement le discours des personnes ayant déjà pris part à une forme d'habitat participatif.
Christian, journaliste à France Télévisions, nous parle d'un habitat 2.0 qui se différencie des projets d'autopromotion, largement représentés à cette soirée. C'est suite à un projet infructueux d'habitat participatif en autopromotion qu'il découvre la démarche du promoteur immobilier Boulle qui invente la Co-conception Immobilière : un montage de projet immobilier qui implique et accompagne l'acquéreur dans la conception de son bien immobilier à chaque étape, en contact avec les autres copropriétaires via une messagerie en ligne, avant le dépôt du permis de construire

en janvier 2018. Une réflexion sur la conception et le partage des communs y est menée et une charte de bien vivre-ensemble est établie avec l'ensemble des futurs acquéreurs. Ce que soulève Christian, c'est que tout le monde n'a pas les moyens d'investir beaucoup de temps dans la construction et la vie de son habitat, or les projets en autopromotion sont énergivores. Ce que propose Boulle semble être un bon compromis pour lui.
Revenant dans le thème de la gestion des conflits, Grégoire, jeune trentenaire se préparant à entrer dans une aventure d'habitat participatif se questionne : "Comment résoudre les conflits ? Peut-on exercer des sanctions ?". Il avait lu qu'en l'absence de sanctions, tout habitat participatif était voué à l'échec. Pierre, un habitant quinquagénaire du groupe Making Hof lui répond qu'il faut définir un cadre comme limite mais pas en temps de tempête. Making Hof est un projet d'autopromotion où huit familles ont construit leur habitat et ont donné forme à un nouveau mode de vivre ensemble, dans huit maisons individuelles en bande, dont deux logements dédiés à l'habitat social. Grégoire rebondit et pose la question de la procédure d'exclusion en cas de non respect de la charte.

À cela, Pierre lui répond qu'il faut "déterminer un certain nombre de règles qui permettent de ne pas se poser cette question". Il évoque également l'importance de l'architecture du lieu qui, selon lui, détermine les relations entre habitants. Les débats fusent et s'enchainent dans notre groupe de discussion. Si dans certains habitats participatifs on rejette l'idée de l'unanimité pour les prises de décisions, d'autres ont opté pour la méthode du consensus tirée des outils de gouvernance partagée de Colibri : "On est pas obligé de s'intéresser à tout sous prétexte que l'on est dans un habitat participatif", "Est-ce que je peux vivre avec une décision par consentement ?". C'est suite à une heure de discussion que nous passerons à un moment de débriefing collectif où chaque groupe fera un bref résumé des échanges liés à leur thématique.

En effet, durant ce temps de partage d'expérience autour de la gestion des conflits, des rôles avaient été donnés : un secrétaire prenant des notes, un « chasseur de perle » relevant les mots clés et un berger, chargé de recentrer la discussion au moment de trop grandes digressions. Vers 22h30, le « grand debrief » prend fin et autour d'une discussion informelle, nous prenons le contact d'Émeline Grosjean, chef de projets chez le promoteur et constructeur immobilier Boulle et de Christian, futur habitant de ce projet intitulé Futur Composé.

Annexe n°2

Visite de la Cité des Chasseurs

21 janvier 2018, 11h-12h, Cité des Chasseurs, Strasbourg.

Nous rencontrons Huguette Schwartz, habitante de la Cité des Chasseurs depuis 1956 et présidente de l'AHQCJ (Association des Habitants des Quartiers Chasseurs et Joncs).

Nous demandons à Huguette de nous décrire son rôle dans l'association
Elle est présidente ce cette association sans financement de l'Etat et veille au bon déroulement des relations entre les voisins du quartier.
Sans subvention, le fond de roulement de l'association se fait grâce aux fêtes qu'ils organisent (surtout celle de Noël qui a priori mobilise beaucoup de monde).
L'association organise une grande assemblée habitante une fois par an pour parler du quartier et proposer des actions. Huguette nous précise que beaucoup d'habitants sont présents mais que seuls les adhérents de l'association de quartier ont le droit de vote.
Une gazette du quartier, l'Holzwurm (ver à bois), est aussi éditée une à deux fois par an, revenant sur l'évolution du quartier, de son rapport avec la ville, et des temps forts de l'année.
Huguette mène des actions contre l'isolement des personnes âgées, un problème qui lui tient à coeur. Elle se mobilise également pour l'insertion sociale et l'éducation de chacun au partage : "Quelle que soit l'échelle sociale, on peut agir."
Quand on lui demande pourquoi elle s'investit pour son quartier elle répond : "J'aime la ville et l'être humain. C'est tout. (...) C'est génial de voir les gens avec des sourires".
Elle entretient en outre un rapport passionné à l'histoire du quartier et souhaite s'investir pour un lieu qu'elle à toujours connu : "J'ai grandi là. J'ai été dans cette école."

Nous suivons Huguette dans le jardin partagé du quartier
"Ici on cultive le voisinage".
C'est d'une initiative habitante qu'est né ce jardin associatif entrant dans sa 4e année de fonctionnement. Huguette a fait une demande de terrain à la ville, pour voir au final s'installer le jardin proche du terrain de foot et de champs arrosés de pesticides, ce qui pose problème. Huguette à porté ce projet et tout planifié. C'est elle qui gère le bon fonctionnement de ce lieu partagé entre des potagers privé et associatifs. Elle a par ailleurs mis en place un service de redistribution des légumes produits dans la partie associative ou que les jardiniers auraient donnés au collectif. Grâce à cela, elle espère aider les personnes de toutes classes sociales.

Huguette à la main verte : le jardin est un lieu où on peut la trouver, la solliciter et où s'organisent aussi des temps de repas, petits-déjeuners collectifs dont elle nous décrit la sympathique bonne ambiance.
Elle est à l'initiative du cahier des charges du jardin qui a édicté des règles telles que "ne pas faire de serres" ou "ne pas utiliser de pesticides" afin de permettre la bonne gestion du jardin tout en restant en accord avec la municipalité.

Le travail du jardin partagé est un travail de longue haleine et nécessite un apprentissage de chacun pour respecter cet espace. C'est avec le temps que les habitudes se créent et que les différentes populations s'apprivoisent et fonctionnent ensemble.
Selon Huguette, "le rapport à la terre est évident", il rassemble les plus jeunes comme des adultes de toutes professions. Un jardin comme bon moyen de faire revenir du communautaire dans un quartier qui a beaucoup évolué.

Qu'est-ce qui rend le quartier des Chasseurs si propice aux liens entre voisins ?
Pour elle, la bonne entente entre voisins est en partie due à la position géographique de la cité. Un cadre de vie paisible que nous apprécions dès notre arrivée, avec de grandes étendues de champs et des bruits d'oiseaux.
Le cadre "nature en ville" du quartier est accentué par la présence de parcelles agricoles, d'une forêt, de marais et de l'Ill qui borde une partie du quartier.
Huguette nous parle de la position stratégique du quartier des Chasseurs, un bon compromis entre la ville et la campagne. La proximité de la ville et l'architecture du quartier permettent à chacun d'avoir ses activités, ses temps en commun et son intimité : "Quand les gens

arrivent ils disent que toute la pression s'évacue".
Elle nous fait remarquer que contrairement à une barre d'immeuble ou un village à la campagne, le quartier n'est pas un vase clos. Une juste balance qui permet à chacun de se sentir bien et qui facilite le fait d'aller vers l'autre en respectant son intimité.
Bien que les affinités entre voisins existent comme partout, la force du quartier c'est sa taille. "C'est petit, chacun à son espace personnel qu'il étend ou pas".
Le quartier dispose aussi d'une place souvent utilisée pour les différentes fêtes de quartier (faute de local associatif), un terrain de foot à côté du jardin associatif, et plusieurs parcelles de potagers allouées par la ville.

L'architecture du quartier
Il reste certains habitants qui sont là depuis l'origine de la création du quartier en 1947 lors de la construction des premiers chalets en bois. Ceux-ci ont été construits en Forêt Noire puis installés comme dommages de guerre par l'Allemagne en France. Ils représentent la majorité des habitations de ce quartier, le reste étant des maisons "en dur" construites dans les années 1930 et une ou deux maisons reconstruites.
Pour sa part, Huguette a racheté la maison de ses parents installés depuis 1956 dans le quartier.

Les chalets contrastent avec l'architecture locale. Ces petites habitations de bois évoquent le Canada ou des maisons de pêcheurs suédoises. Elles sont construites en deux parties : une dalle bétonnée et une partie supérieure en bois. La variété des couleurs et des revêtements montrent la dimension personnalisable et individuelle de chaque logement. Huguette semble nous dire que les couleurs ont été colorées sans autorisation et se sont multipliées. Une joyeuse cacophonie qui donne tout son charme au quartier.

"Moi je n'ai pas isolé ma maison, d'autre l'ont fait (...) j'ai remarqué que tout ceux qui avaient isolé leurs maisons se coupaient aussi des autres."

Les maisons sont initialement construites en quinconce, ce qui permettait à chacune d'avoir un vis-à-vis sur un jardin voisin. Un bon compromis préservant la vie privée de chacun tout en offrant une possibilité de partage.

Nous sommes dimanche, il y a du soleil, les gens font du vélo en famille, se baladent, font une partie de football sur la pelouse ou jouent au mölki sur le terrain de basket.
Sur la route, nous croisons plusieurs personnes qui nous saluent, parlent à Huguette, nous disent qu'on a avec nous la meilleure guide du quartier. Une balade paisible dans la cité des Chasseurs qui se termine dans la cité des Joncs.

La cité de Joncs : un constat sur l'évolution du quartier
Construit dans les année 1990 la cité des Joncs jouxte la cité des Chasseurs. Visuellement le style architectural a tout d'un lotissement classique, en total contraste avec le quartier que nous avons traversé.
Nous comprenons que c'est un point épineux dans la vie du quartier et Huguette nous signifie qu'il n'y a pas trop de porosité entre les deux cités et leurs habitants. Certains des voisins se plaignent auprès d'elle de l'usure des logements.
Par ailleurs ce nouveau quartier accueille de nombreuses nationalités, de nouveaux modes de vies qui ne s'intègrent pas.
"Je suis sollicité par un habitant qui se plaint du manque de mixité (...) 'moi je suis venu là parce qu'il y avait toutes les couleurs et c'est en train de devenir un ghetto' ".
Elle veut se mobiliser et prévenir CUS Habitat de leur devoir de conserver un certaine mixité, une mixité absente qui actuellement nuit aux relations du quartier.

Annexe n°3

Entretien avec Christian Laemmel

Jeudi 18 janvier 2018 ?, 11h30 - 12h30, Brasserie Wahou, Strasbourg.

Rencontre avec Christian Laemmel, journaliste à France 3 spécialisé dans l'habitat participatif et futur habitant du projet Futur Composé, un "habitat participatif 2.0" en projet dans l'éco-quartier Danube.
Nous avions déjà rencontré Christian lors du « grand debrief » sur l'habitat participatif mené par Eco-quartier Strasbourg le 19 octobre 2017.

Nous commençons l'entretien en lui demandant sa définition de l'habitat participatif.
"C'est une conception du vivre ensemble : au lieu que chacun construise sa maison ou s'achète son appartement, on va se mettre ensemble pour concevoir un bâtiment de manière matérielle et aussi une manière de vivre ensemble avec une charte du quotidien, une charte éthique."
Pour lui la différence majeure avec l'habitat « classique » se fait du point de vue de la démarche, qui encourage la rencontre et le vivre ensemble avec son voisin.
"C'est un choix de départ de donner du sens à habiter autrement."
Puis il nous demande si les notions qu'il aborde sont trop théoriques pour notre entretien.

Nous abordons ensuite les points positifs et négatifs qui caractérisent, selon lui, l'habitat participatif.
Il nous dit qu'il commence par le négatif car il aime bien terminer par le positif.
Le temps déployé dans l'habitat participatif "classique" est selon lui le point noir de cette démarche. Il nous parle de son expérience passée à monter un projet d'habitat participatif : lui et certains membres n'ont pas été au bout parce qu'il a été difficile de se mettre d'accord sur l'éthique du projet. Il nous décrit les directives du projet comme "pas assez participatives" pour lui.
Pendant un an et demi, la réflexion a été menée, puis il a quitté le projet. Il nous dit que parfois il est bon d'avoir des avis extérieurs car l'intergénérationnel et le collectif peuvent poser des problèmes.
L'achat d'habitat « classique » est plus simple selon lui, "on dit ce qui nous intéresse, on choisit des m2, puis on achète."
Ce qu'il trouve positif c'est la possibilité de choisir comment vivre ensemble, de respecter la conception que l'on a de l'habité.
L'habitat participatif offre la possibilité d'avoir un habitat qui nous ressemble, "et ça c'est important car l'habitat représente une partie d'un ensemble de projet de vie, d'une conception de société".
Certains disent que cela coûte moins cher parce qu'on mutualise et que les parties communes sont pensées pour rassembler des usages. Pour Christian c'est presque un faux avantage, car plus on porte d'importance aux parties communes, plus le prix au m2 se ressent sur le prix de l'appartement livré.

On essaye ensuite de dresser un portrait de Christian.
Christian se définit comme engagé dans l'écologie. Il nous rapporte qu'il s'est investi dans la monnaie citoyenne Stuck. Ayant une vision "alternative" de la vie, il "se doit" donc d'habiter autrement.
Il est voyageur, travaille dans l'éco-tourisme, et au moment de l'interview revient du Mali. Dans la vie comme en voyage il recherche le contact humain et la rencontre.
Il insiste sur le mot "la rencontre".
"Je peux voyager dans un quartier près de chez moi."
Il fait beaucoup de photos et de vidéos pour le travail, précisant qu'en général il fait "beaucoup de photos de gens. Pas de murs."
Christian était d'abord animateur socio-culturel, "engagé" précise-t-il, sur des problématiques d'emploi, d'écologie, de nucléaire…
"Pour préciser les choses, je n'était pas animateur d'un centre de loisir."
Premier journaliste de France à avoir un carte de presse d'une radio libre, il travaillait dans les année 1980 (avec la naissance des radios pirates) à transmettre "la libre parole, la libre information".
"A l'époque on avait un organisation autogestionnaire (...) on partageait les infos qu'on avait."
"Un mélange entre le Canard Enchaîné et Mediapart."
Il pense s'inscrire dans un contexte logique qui a guidé son choix jusqu'à l'habitat participatif.

Christian réside dans une petite copropriété “très sympa et à taille humaine” à Koenigshoffen, mais pour autant il n’estime pas partager beaucoup avec ses voisins.
“Parce qu’on ne s’est pas choisi, parce qu’on a acheté du béton, un module.”
Il dit qu’il ne porte pas attention à l’aspect “à la mode” ou “dans l’air du temps” du participatif. C’est quelque chose qui lui correspond, depuis longtemps.
“Quand j’avais vingt ans je voulais déjà habiter en communauté, ou en coloc.”
Il pense que quand on est à l’échelle du célibat, du couple ou de la famille, on s’ennuie on se sent seul et on a besoin de vivre entouré.
“Je suis pas du genre à dire tout est rose… Non quand les choses ne vont pas il faut le dire, mais les gens d’aujourd’hui ont besoin de positif et de voir ce qui se fait ici, de l’autre côté du Rhin, de l’autre côté du monde.”

Puis il nous parle de la “nouvelle génération” de l’habitat participatif (avec Éco-logis, Éco-quartier, Stuck) arrivée il y a 10 ans à Strasbourg.
Selon lui, “ce n’est pas un hasard”, ceux qui sont à la base de l’habitat participatif ont une vision globale de la société. Ils veulent la faire évoluer car vivre ensemble juste à l’échelle de sa résidence n’est pas l’esprit de l’habitat participatif.

Enfin nous avons demandé à Christian ce qui l’avait poussé à intégrer le projet Futur Composé.
Il nous dit qu’il s’est tourné vers l’habitat 2.0 pour éviter de repasser beaucoup de temps dans la conception d’un habitat participatif “classique”.
Il souhaite également se rapprocher du coeur de ville et d’un éco-quartier.
“Attention, je veux tout sauf un ghetto. Un ghetto de bobos.”
L’éco-quartier Danube intègre la mixité sociale dans son programme, ce qui a séduit Christian, qui n’a pas hésité à aller sur place plusieurs fois et à déjà rencontré du monde, car il se voit déjà y habiter.
Il nous dit que c’est peut-être une déformation professionnelle de son métier de journaliste qui le pousse à aller sur le terrain.

Il s’est engagé au mois de mai 2017 en signant le contrat de co-conception et en payant 1 000 euros d’acompte.
Au moment de l’entretien, il a déjà son appartement sur-mesure. Partant initialement sur un T3, il a concédé d’avoir un T2 avec un grand salon,“la pièce la plus conviviale, celle où l’on reçoit”. Il rajoute qu’en plus de sa chambre, il a équipé son futur logement d’une armoire-lit qui lui permet de recevoir du monde.
“C’est des plateaux on en fait ce qu’on en veut.”
Il exprime la facilité du sur-mesure qui l’a séduit chez l’offre du promoteur, contrairement à son logement actuel où il a “bataillé pour installer un capteur solaire”.
Pour ce qui est de la réflexion sur les parties communes du futur habitat, Christian et les autres acquéreurs ont envisagé un atelier bricolage et un parking à vélo.
Il parle aussi d’une grande terrasse “rooftop”, avec des capteurs solaires, des bacs à planter, du mobilier, une pergola et peut-être un cinéma de plein air.
À cela s’ajoute un local imposé par l’éco-quartier qui sera vendu par le promoteur, pour favoriser l’activité locale.
“Je ne bricole pas c’est déjà très simple, mais je ne m’opposerai pas à cet atelier, car je me vois bien me faire aider ou conseiller pour de petites choses. De la déco par exemple.”
Christian pense qu’il peut apprendre de ses voisins, comme il peut leur apporter des savoirs. Par exemple, par sa profession, il pourrait apporter des conseils sur la communication et les réseaux sociaux.

Le projet de Boulle lui permet de se sentir entouré “de pros”, contrairement à un habitat en auto-promotion.
Il existe aussi un groupe de discussion sur What’s App qui fonctionne bien selon Christian.
Il y a plusieurs âges, des trentenaires comme des retraités. Il nous dit qu’il n’y a pas eu de désaccords sur les fonctions du bâti, les matériaux… Les décisions ont été prises sous forme d’avis sur la plateforme de co-conception.
Il nous parle d’une volonté du groupe de postuler au projet “signature pour l’oeuvre d’art” dans le cadre d’un accord entre le promoteur et Eurométropole, pour avoir une oeuvre d’art en façade de leur immeuble.
Il termine sur la charte du bien vivre ensemble qui selon lui “est très générale”.
Elle regroupe des grands volets : l’ambition écologique, la protection contre le bruit, le respect de la vie privée, les espaces communs, la propreté…
“C’est très classique... l’habitat participatif, c’est pas des choses exceptionnelles ! C’est simplement, appliquer le bien vivre ensemble (...) on a rien inventé.”

Chers voisins,

Fraîchement arrivés à Hautepierre, nous avons élu domicile dans les parties communes de votre immeuble.

Notre envie ? Faire connaissance avec chacun d'entre vous afin que notre séjour soit sous le signe de la convivialité et de l'échange. Présents pour quelques mois, nous travaillons en relation avec l'association Horizome et CUS Habitat.

Notre objectif ? Que les paliers, cages d'escaliers, halls et couloirs deviennent des lieux de vie et d'échanges entre voisins.

Notre action ? Tester dans ces espaces communs de possibles appropriations : personnalisation des paliers, troc d'objets et de services, organisation d'ateliers et d'événements entre voisins, échanges de savoir-faire (cuisine, couture, bricolage...).

Nous avons besoin de vous pour que l'immeuble soit à votre image !
Vous êtes les mieux placés pour nous parler de vous, de la vie de votre immeuble, de vos voisins, de vos envies. C'est pourquoi nous faisons appel à votre participation !

La gazette « Entre deux paliers » livrée sur votre paillasson vous informera des retours de nos actions et de celles qui se préparent.

Ossiann & Clémence, voisins éphémères.

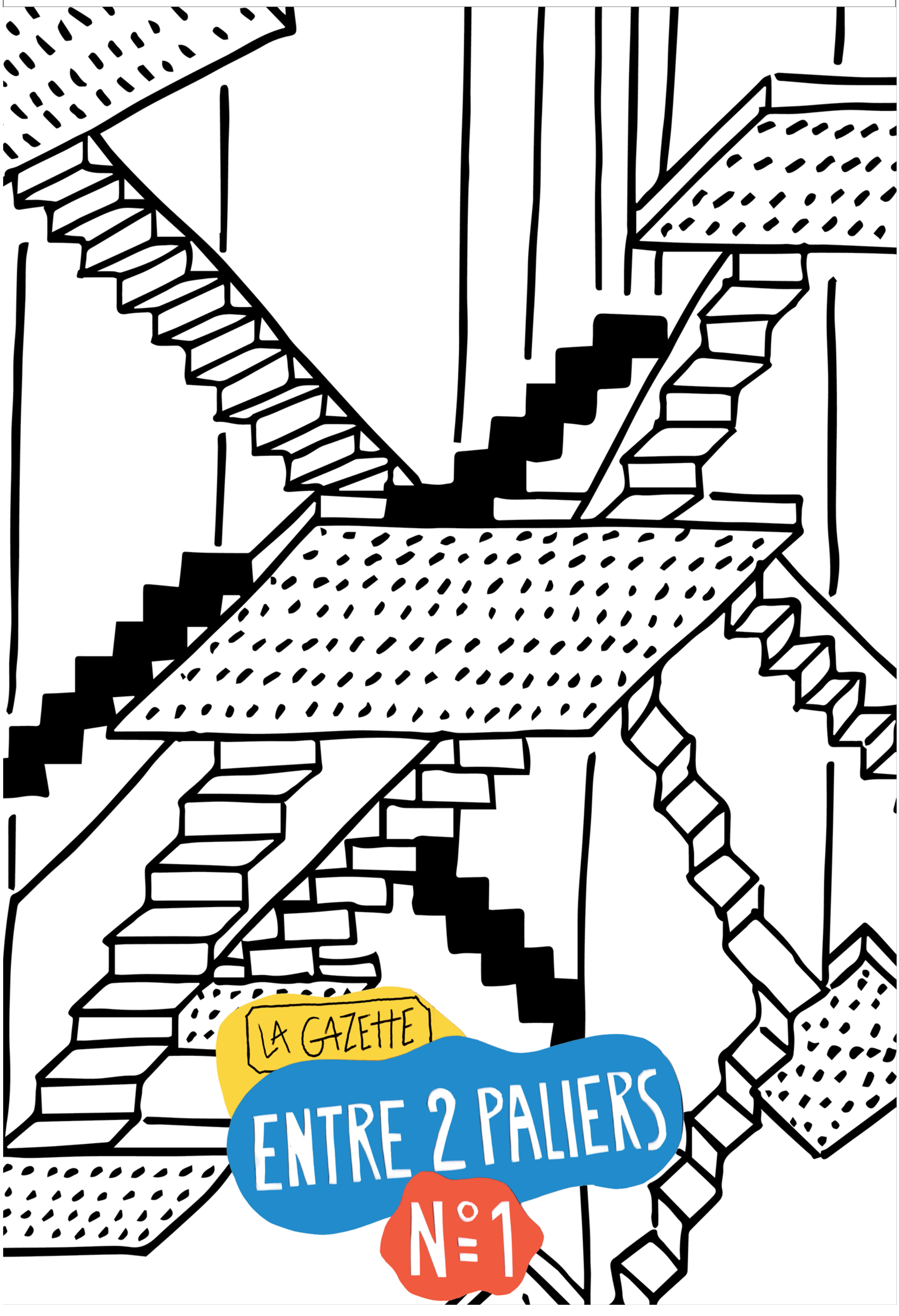
ASSOCIATION horizome

CUS habitat

Qui SOMMES NOUS ?

Étudiants en design au Lycée le Corbusier, nous menons un projet de diplôme sur la question des relations possibles entre voisins dans les parties communes d'un immeuble.

Les moments où nous sommes présents sur place vous seront signalés par un drapeau installé dans le hall de votre immeuble.
N'hésitez pas à nous soliciter !


LA GAZETTE
ENTRE 2 PALIERS
N°1

Chers voisins,

Suite à un premier porte-à-porte il y a deux semaines, nous avons rencontré certains d'entre vous. L'opportunité pour nous de nous présenter en découvrant votre immeuble à travers vos regards.

Notre action ? Nous avons apporté une identité commune à une série d'objets, puis nous les avons mis en scène dans les parties communes.
Vous pouvez à présent découvrir un salon bleu dans votre hall : un futur endroit pour un thé, une conversation ou une réunion entre voisins...

Notre envie ? Créer une installation éphémère, dynamique et colorée dans les parties communes, en suggérant de nouveaux usages nous espérons vous offrir la possibilité d'en proposer en retour.
Par le biais de cette gazette vous pouvez dès à présent remplir le bandeau « Ici j'aimerais qu'il y ait ...» en proposant des idées, des installations dans vos communs. Découpez-le, puis collez-le directement à l'endroit où vous souhaitez du changement.

Nous passerons la semaine prochaine pour collecter vos idées et continuer nos recherches.

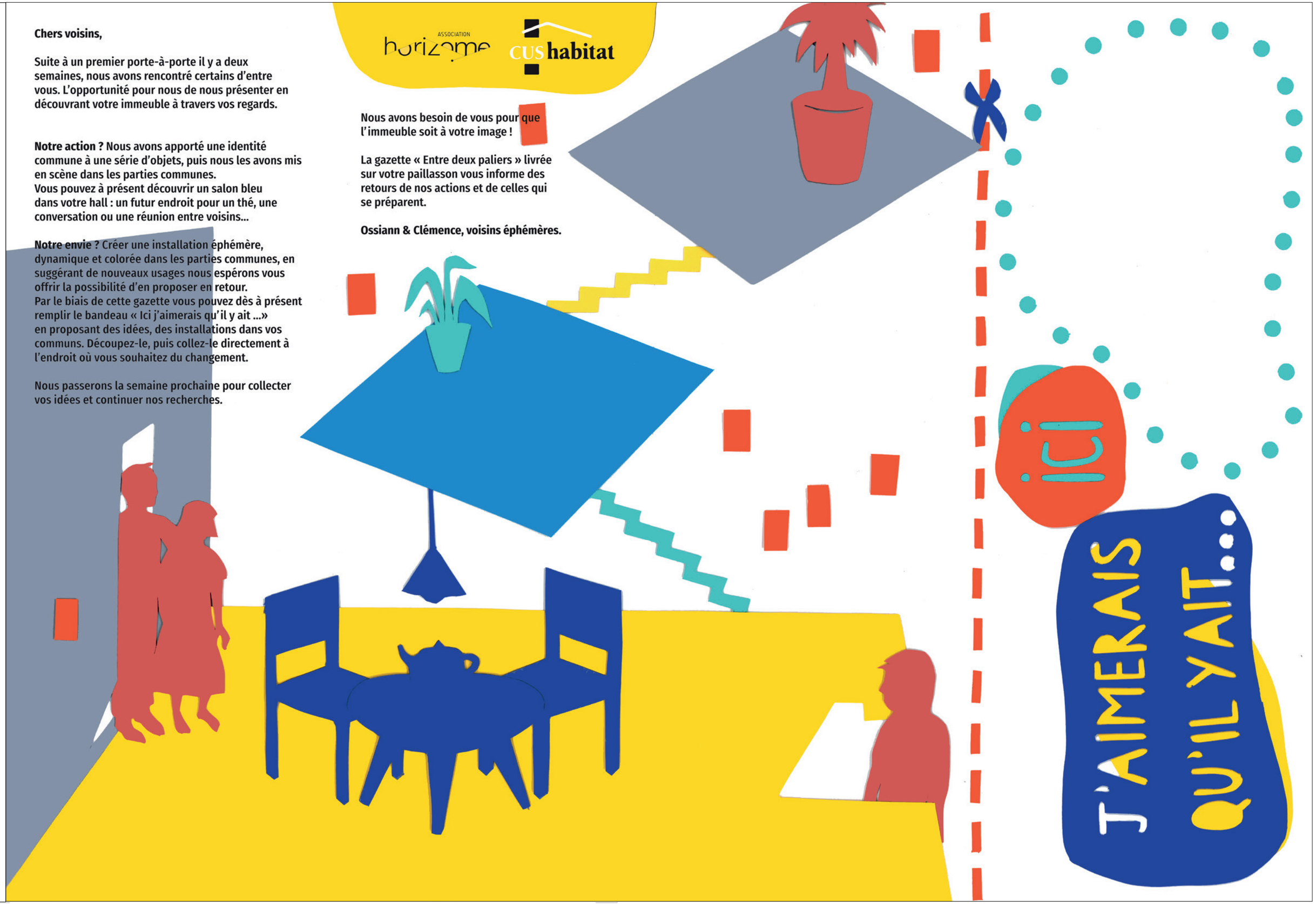
ASSOCIATION horizome

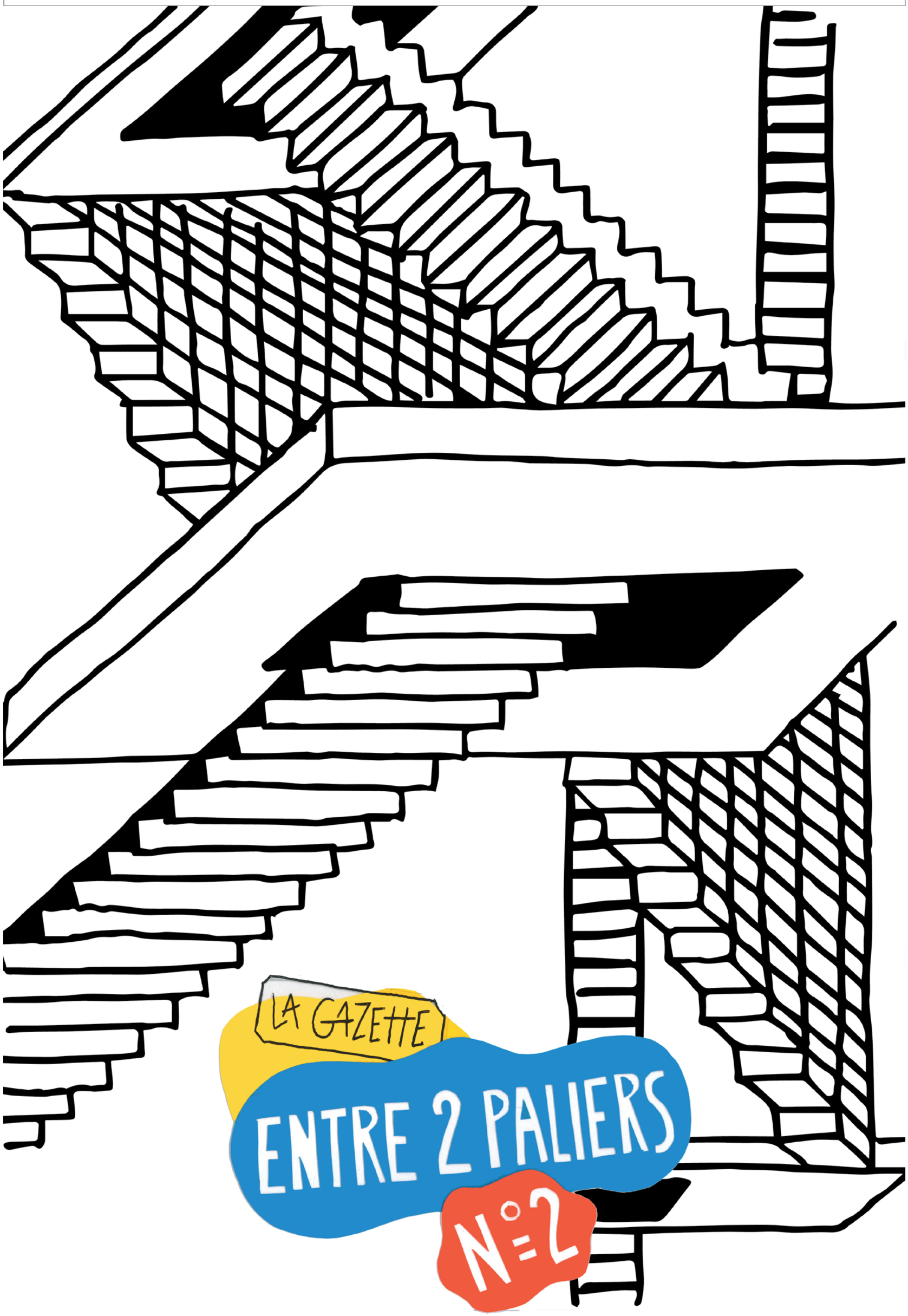
CUS habitat

Nous avons besoin de vous pour que l'immeuble soit à votre image !

La gazette « Entre deux paliers » livrée sur votre paillasson vous informe des retours de nos actions et de celles qui se préparent.

Ossiann & Clémence, voisins éphémères.




LA GAZETTE
ENTRE 2 PALIERS
N°2

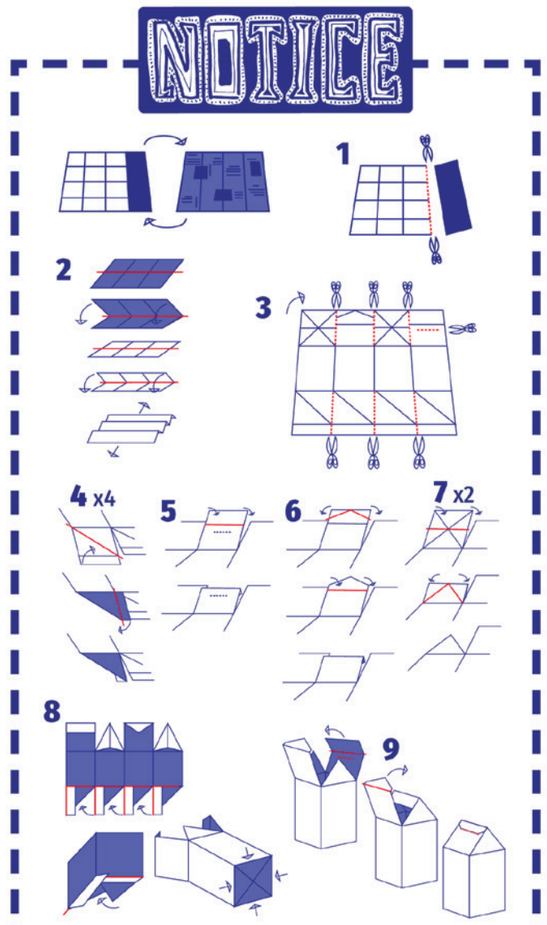
Citoyen dans ma ville : « Joue ta ville»

*Dans ce premier atelier, nous souhaitons comprendre comment les enfants "classent" des pratiques qui seraient, selon eux, de l'ordre de l'**espace privé ou public** et pourquoi.*
Et si nous envisagions les choses autrement ?
Et si, tout à coup, public et privé se mélangeaient ?
Que pourrions nous faire de plus dans ces espaces où des limites nous semblaient être fixées ?
*Le but de cet atelier serait idéalement d'ouvrir le champ des possibles, de s'inspirer de l'**imaginaire** des enfants pour envisager de nouvelles façons de **pratiquer** et de **s'approprier la ville**.*

boîte à outils

PLACE DE L'IMAGINATION

Créez ensemble votre ville idéale ! La carte de la ville de l'imagination est composée de quelques commerces et habitations mais il reste encore tout à construire ! Et c'est à vous, chers petits urbanistes, que vous revient la mission de prendre en main le chantier de cette cité. Pour cela, vous disposez de formes colorées où sont inscrits des noms de lieux, d'espaces. Chaque couleur représente une typologie d'espace de la ville (espace vert, espaces culturels, complexe sportif...). Vous pouvez également laisser place à votre créativité en ajoutant les espaces de votre choix avec des lettres tampons.
À vous de vous concerter et de faire vos choix pour disposer et coller sur la carte ces éléments comme bon vous semble!



" Je pense que quand on est enfant on a plus d'imagination que les adultes alors c'est bien si nous aussi on peut créer des choses dans la ville. "

agora

Les enfants ont fait preuve de beaucoup de pragmatisme. En effet, ils ont eu du mal à concevoir et à imaginer une ville différente de celle qu'ils connaissent. Petit à petit, parcs d'attractions et serres à papillons sont apparues au coeur de la ville, le tout, relié par des toboggans en guise de moyen de transport. Il a été intéressant de voir la façon dont ils se sont concertés, jouant d'arguments pour mettre en place les éléments sur la carte. L'exercice fût compliqué pour les enfants qui avaient du mal à défendre leur choix devant la pression exercée par autrui. La force de persuasion des plus grands a eu tendance à faire taire les initiatives des plus petits. Pour d'autres, c'est tout naturellement que chaque élément trouvait sa place.

boîte à outils

PLACE DE L'IMPROVISATION

Sur cette place, faites ressortir vos talents d'improvisation ! L'objectif est de construire une histoire ensemble, par la coopération.
Ce jeu est composé de 8 dés. Sur chaque face de dés sont représentés des

personnages, des actions, des lieux, des objets, des émotions, etc. Le premier joueur lance l'ensemble des dés et en choisit un pour commencer une histoire. Le second joueur s'empare à son tour d'un autre dé pour poursuivre l'histoire du premier et ainsi de suite.
Les dés sont jetés, à vous de créer votre histoire ! Lorsque l'histoire prend fin, n'oubliez pas de remplir la fiche «Il était une fois» qui la résumera. Où placeriez-vous cette histoire dans la ville ? À vous de nous le montrer en allant la coller dans votre ville imaginée.

agora

Sur les faces de dés apparaissent des personas ainsi que des éléments ou des actions de l'ordre de l'espace privé et de l'espace public. En les mélangeant et en laissant place au hasard, nous souhaitions dégager des situations inédites et suggérer, avec les enfants, de nouvelles appropriations de la ville. L'unique image sur laquelle chaque enfant devait improviser la suite de l'histoire ne leur a peut être pas suffi pour en arriver jusque là. En effet, peu d'entre eux dépassaient la description de l'élément apparaissant sur le dé. Nous avons cependant pu placer dans la ville imaginaire quelques histoires drôlement loufoques.

PLACE PUBLIQUE

Sur cette place, vous êtes confrontés à une situation exceptionnelle ! Tous les habitants de la ville imaginée n'ont plus de lieu où habiter et se voient dans l'obligation de vivre leur vie dans l'espace public. Comment y exercer les activités que vous aviez l'habitude de faire chez vous et comment y disposer les objets que vous possédez? Chaque joueur doit choisir une action qu'il avait l'habitude de faire chez lui et un objet de son

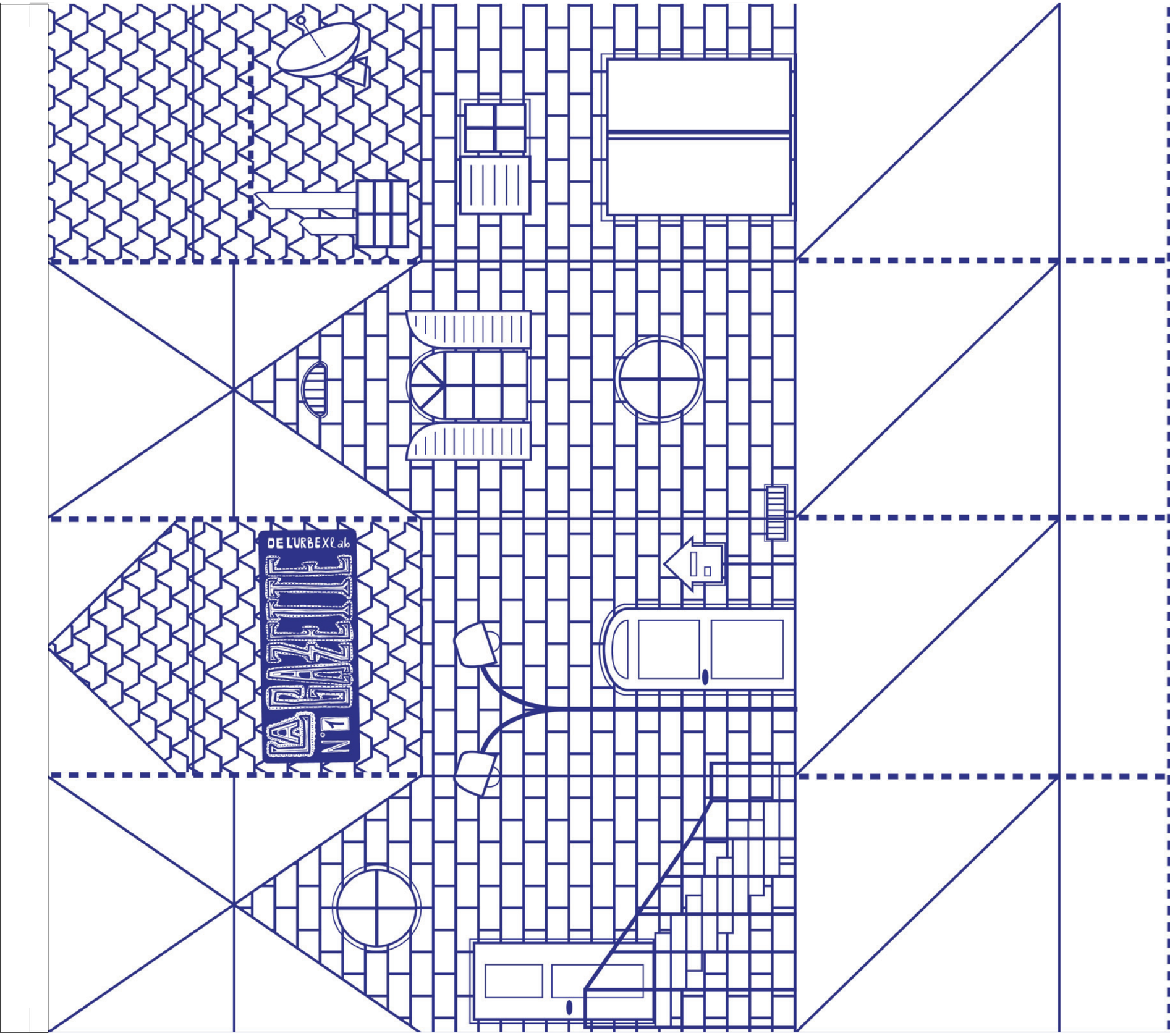
intérieur pour les transposer dans l'espace public. Pour ce faire, vous devrez représenter ces deux éléments grâce au matériel mis à disposition. Vous retrouverez de la pâte à modeler, des kaplas ainsi que des personnages pour faire parler votre créativité.
À vous de bâtir votre "chez vous" dans l'espace public. Après, un court shooting photo de vos créations, vous pourrez les imprimer et venir les placer dans la carte de votre ville imaginée.

L'objectif de cet atelier est d'amener les enfants à poursuivre leur réflexion autour des pratiques possibles dans l'espace public. En ôtant les barrières du privé et du public, nous souhaitons ouvrir les participants à de nouvelles appropriations. Le fait de pouvoir construire, modeler et façonner des idées a enthousiasmé les enfants qui ont imaginés des cinémas en plein air, des tipis, un paradis des fleurs, des espaces extérieurs pour travailler... qu'ils sont venus replacer dans leur ville imaginée.

agora

" Camper en ville ! Oh mais c'est bizarre ça, on a pas le droit. "

débrief Que penses-tu de ta ville imaginaire et existera-elle demain ? A-t-il été facile de penser collectivement cette ville ? Est-il important de donner la parole aux enfants sur les questions de la ville et d'agir pour construire ?... Après un temps d'échange et de restitution, nous avons pu recueillir à chaud le ressenti des enfants après cette après-midi de création. Bon nombre d'entre eux nous ont fait part de leur désir d'être écouté pour penser la ville "à leur hauteur", conscients qu'ils sont une des voix de la ville. En effet, au cours de ces différents ateliers, nous avons pu constater que les enfants prenaient plaisir à être acteurs et créateurs de leur ville. C'est ensemble qu'ils ont donné naissance à la ville imaginaire, lieu de tous les possibles.



DE L'URBEXlab

LA GAZETTE N°1

URBEXlab

MJC DE SCHILTIGHEIM
CITOYEN DANS MA VILLE

/

«JOUE TA VILLE»
18.10.2017
RÉSUMÉ DES ATELIERS

LA MAISON DU JEUNE CITOYEN
VILLE DE SCHILTIGHEIM

AMF
unicef
Ville amie des enfants
SCHILTIGHEIM

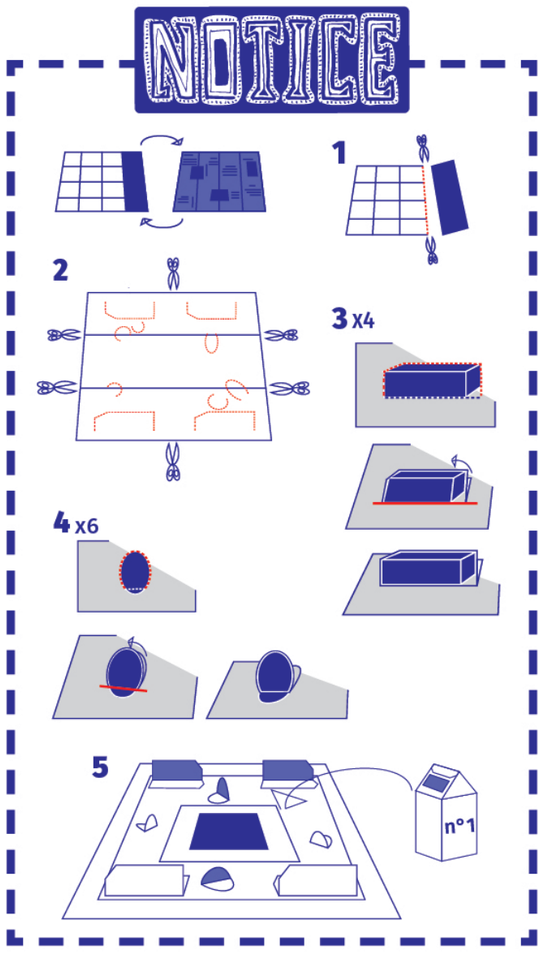
Citoyen dans ma ville : « Exprime ta ville»

Et si nous révisitions les codes de l'expression ? Dans le cadre des élections du Conseil Municipal des Enfants et des Jeunes de Schiltigheim, «Exprime ta ville» est un atelier qui vise à aider les jeunes engagés lors de leur prise de paroles publiques. Il permet aussi d'ouvrir leurs champs d'investigations, en explorant d'autres pratiques qui les poussent à imaginer de nouveaux codes de communication et de prise de position.

boîte à outils

PLACE DE L'EXPRESSION

Sur cette place, vous allez devoir mettre en éveil tous vos sens pour entrer dans le monde de l'Expression. L'objectif ici, est d'explorer et de créer les différentes manières de vous exprimer, pour organiser vos propres débats. Suivez les légendes des posters «Dans ma valise à débat» pour créer vos propres outils d'échanges et explorez le monde du son, du mouvement et de la couleur :
Dans ma valise à débat je déballe des sons / des couleurs / des gestes
Prenez en main tout le matériel à votre disposition pour créer de nouveaux outils d'expression. Illustrez les, et venez compléter les légendes de chaque poster.



"Avec Lucien, on a décidé d'associer nos compétences. Lucien c'est les idées et moi le bricolage"

agora

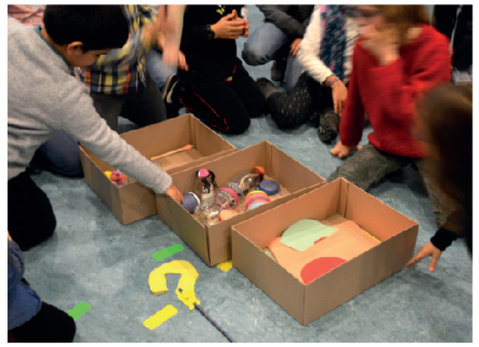
L'objectif de cet atelier était de mettre en place et de créer avec les enfants une légende inédite de la prise de parole en débat.
Très productifs et créatifs, c'est par la collaboration que les enfants ont fabriqué tout type d'objets leur permettant d'intervenir sur différentes actions : poser une question, donner la parole, exprimer une idée, faire part de leur mécontentement ... Ont alors vu le jour un système de doigt levé pour prendre la parole, une ampoule pour exprimer une idée, une boîte à son que l'on lance pour désigner le prochain orateur, des pancartes pour indiquer que l'on nous interrompt... Ces prototypes pourraient être maquettés pour un usage et un public plus large : réunion, temps de concertation, prise de décision collective...

PLACE PUBLIQUE

Sur cette place, transposez vos idées dans l'espace public ! Créez des panneaux qui signaleront les lieux où vous souhaitez faire germer vos projets.
Vous voulez vous exprimer dans l'espace public ? Changer l'existant ? Vous avez

de nombreuses idées, des projets pour la ville ? Ça tombe bien ! Pochoirs, collages et lettrages sont à votre disposition pour les mettre en forme et les donner à voir aux habitants dans les rues de votre ville. Appropriez-vous l'espace public pour communiquer vos idées au plus grand nombre !

boîte à outils



agora

L'atelier Place Publique a permis aux candidats du Conseil Municipal des Jeunes de la ville de Schiltigheim d'illustrer graphiquement et en volume une de leur idée de campagne. Les enfants ont laissé libre cours à leur créativité tout en faisant passer un vrai message : soutenir la cause de la protection féline, sensibiliser à l'environnement et à l'écologie par la multiplication des espaces verts, créer des espaces culturels et sportifs : un musée des enfants, un skate parc, une patinoire... Autant de propositions qu'ils ont retranscrit avec beaucoup d'énergie. Nous projetons d'installer ces réalisations dans la ville, sur le site où ils souhaitent réaliser leur projet. Ainsi, tout passant pourra prendre connaissance des réappropriations possibles d'un espace.

L'atelier Place de l'Expression et Place Publique ont été réalisés simultanément avec deux groupes d'enfants. Curieux de prendre connaissance des productions de l'atelier voisin, nous nous sommes tous réunis pour permettre aux enfants de faire une restitution orale par atelier de leurs créations. Un premier exercice de prise de parole et d'écoute de l'autre pour chacun d'entre eux.

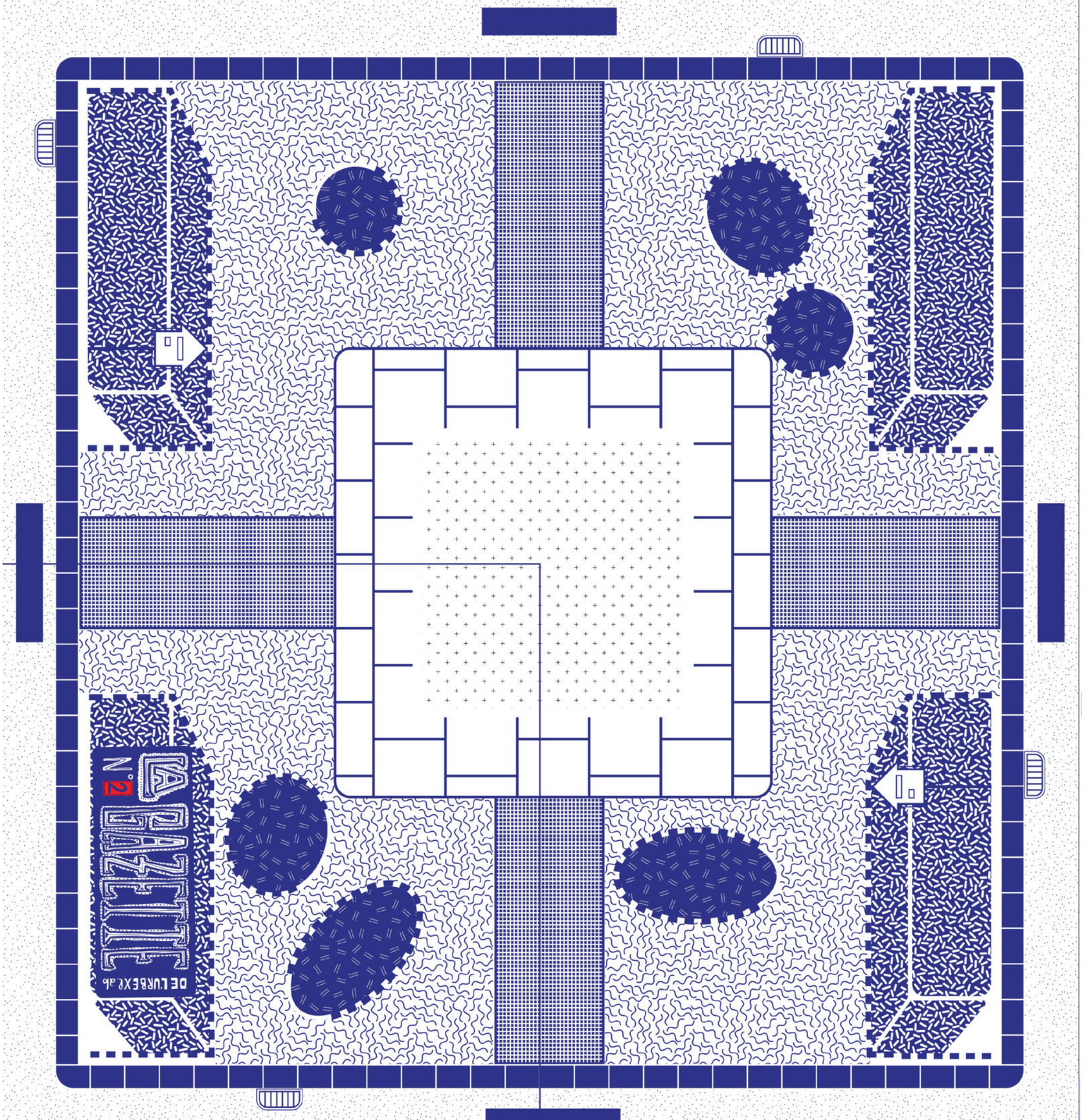
PLACE DES POÈTES

Place au débat ! Sur cette place vous allez pouvoir user de tous les outils que vous avez créé lors de l'atelier sur la Place de l'Expression. L'objectif est de s'en emparer et d'actionner ces outils pour prendre part à l'échange. C'est parti ! Exprimez-vous dans tous les sens du terme et laissez place à de nouveaux débats ! C'est sur la Place des Poètes que nous souhaitions tester l'appropriation des outils créés. Au préalable, nous avions demandé aux enfants d'écrire une de leur idée de campagne sujette à un potentiel débat. Tiré au sort, le musée des enfants a fait l'objet de cet échange.
Un enfant s'est porté volontaire pour incarner le rôle de médiateur. Il a veillé à ce que ses camarades respectent le temps de parole et mettent à profit les outils correctement. Installés en cercle autour des outils de parole, les enfants s'en sont emparés de façon intuitive. Au fur et à mesure, le cercle s'est resserré et certains outils ont été accaparés.
Tous désireux d'exprimer leur opinion, il a été difficile pour le médiateur de gérer cet entrain collectif. Il faudra peut être un peu plus de temps pour s'accoutumer à ces nouvelles pratiques. Pendant ce temps, 6 scribes restituaient avec brio les idées clés du débat sur des post-it, laissant trace des échanges.

agora

"on va utiliser d'anciennes choses pour en faire des nouvelles avec"

débrief Les enfants ont été tous réceptifs et impliqués lors de la création d'outils de débats et de leurs panneaux. Ils se sont rapidement prêté au jeu tout en considérant les nombreux enjeux. Lors de ces différents temps d'échanges et de créativité, nous avons été interpellé par l'importance de leur implication et leur envie de communiquer activement leurs programmes, leurs idées.



URBEXlab

MJC DE SCHILTIGHEIM
CITOYEN DANS MA VILLE

/

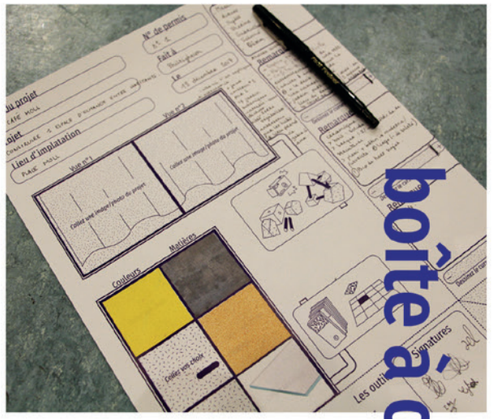
«EXPRIME TA VILLE »
08.11.2017
RÉSUMÉ DES ATELIERS

LA GAZETTE N°2

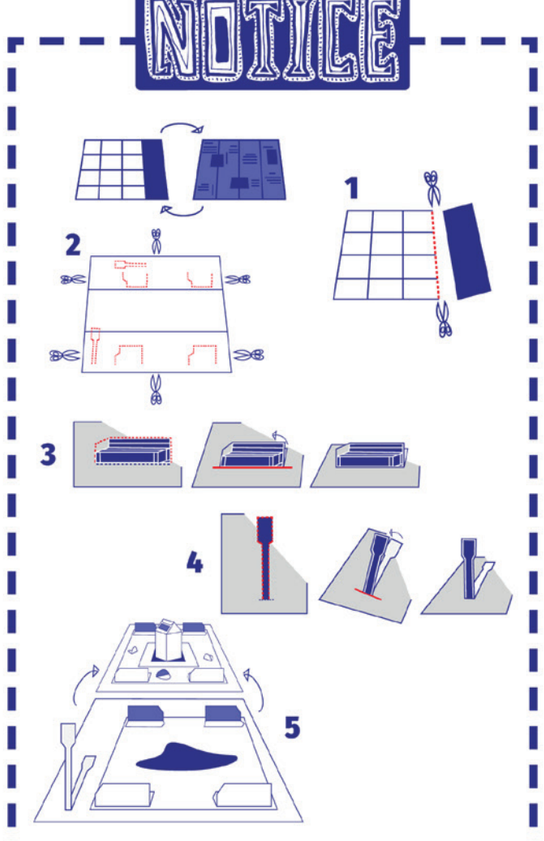
DE L'URBEXlab

Citoyen dans ma ville : « Décide ta ville »

L'URBEXlab était présent à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim le mercredi 13 décembre pour animer son troisième atelier «Décide ta ville». Une opportunité pour les non-élus au conseil municipal des enfants de continuer à être force de proposition pour la construction de la ville.
Un véritable exercice de prise de décisions collectives agrémenté d'outils pour ***co-construire ses idées****.*
Comment penser un projet ***collectivement*** *tout en conservant son* ***individualité*** *? Telle est la question qui fait l'objet de notre recherche dans ces expérimentations.*



boîte à outils



PERMIS DE CONSTRUIRE SES IDÉES

Le permis de construire ses idées prend la forme d'un document papier à remplir au fur et à mesure de la co-conception d'un projet. Destiné au suivi, il permet d'organiser et de réunir progressivement les idées des acteurs du projet, les enfants. Il rend visible le processus réflexif et les décisions collectives à différentes étapes.
Un fois le projet final validé et signé par l'ensemble des participants, ce cahier des charges servira à sa construction.

DÉBATTEZ VOS IDÉES

Divisés en deux groupes, chacun d'entre eux ont tiré au sort une carte projet/commande préparée préalablement par chacun des membres de l'URBEXlab.
Lors de cette séance, nous avons choisi de proposer des commandes directement en lien avec nos projets personnels.
Celles-ci étaient :
> Construire un espace léger et transportable pour les personnes en situation précaire.
> Construire sur une place délaissée, un espace de rencontre entre les habitants riverains pour parler ensemble des projets d'aménagements de leur quartier.

Un temps d'échange leur a permis de faire des propositions de formes mais surtout d'usages. Ce temps de débat était rythmé d'outils, des bâtons de parole que les enfants devaient prendre en main pour pouvoir s'exprimer. Nous avons proposé des formes graphiques pour signifier l'idée, l'accord, le désaccord, le droit de prendre la parole, la question, directement inspirées de l'atelier précédent autour des outils du débat.

agora

Les enfants ont fait Outre la difficulté de compréhension des sujets proposés aux enfants, il était parfois difficile de réguler les idées et la discussion en évitant le hors-sujet. Rappeler et intégrer la contrainte n'est pas toujours facile en début de réflexion. Les enfants, plutôt imaginatifs ont d'abord proposé des structures hors-normes voire infaisables, et il nous a fallu sortir du cercle de discussion pour les laisser parler d'égal-à-égal, sans "étudiant référent", et réagir à la faisabilité des différentes propositions. L'utilisation des bâtons de paroles à été très instinctive, permettant à chacun d'écouter et de réagir.

Assis autour d'un cercle en pointillés, les enfants ont néanmoins eu tendance à le franchir pour prendre le dessus sur les autres. Peut-être faudrait-il penser à une nouvelle disposition lors de temps d'échange et de nouveaux signes graphiques pour demander de parler plus fort et signaler un hors-sujet.

MAQUETTAGE

Nous avons intégré une phase de maquettage dans le processus de construction du projet. Les enfants disposaient de formes en bois et en mousse, ainsi que de tourillons pour construire et projeter en 3D leurs espaces. L'objectif étant de faire une proposition de forme collective. C'est finalement individuellement ou deux par deux qu'ils ont commencé à maquetter. Ils se sont de nouveau emparés des bâtons de parole pour défendre et expliquer leurs choix de construction et tenter de dégager une intention de forme collective. Décider ensemble pour un projet commun n'a pas été chose facile, chacun souhaitant que sa proposition fasse l'unanimité.
C'est à ce moment là que l'outil du curseur intervient. Il permet de jauger le degré d'accord entre les participants sur une proposition donnée.

Plus le curseur va de l'avant, plus la décision va vers le consensus. Nous souhaitions comprendre si les enfants arrivaient à prendre une décision de façon unanime sans pour autant avoir la sensation d'être dans le compromis. Pour cela, l'argumentation, la reformulation et l'échange est primordial pour faire tomber les objections.

agora

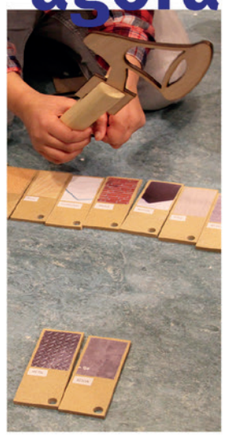
Les propositions de formes ont été fructueuses. Il a été difficile pour les enfants de travailler tous ensemble dès le départ et d'intégrer les contraintes liées à la commande de base. Focalisés sur l'esthétique et l'environnement du projet, ils ont parfois délaissé la réflexion autour des usages. Penser collectivement n'est pas un acte spontané. Il a fallu canaliser les idées de chacun pour éviter les hors-sujets.
Malgré une volonté d'étude qualitative et non quantitative, nous avons pu constater un manque de graduation ou d'étape à franchir sur le curseur. L'évaluation de l'accord des participants en est devenu approximatif. Les enfants ont eu tendance à voir ce curseur comme un "but du jeu". Ils étaient guidés par l'envie de pousser le curseur au maximum quitte à lisser leurs opinions pour y parvenir.

boîte à outils

COULEURS ET MATIÈRES

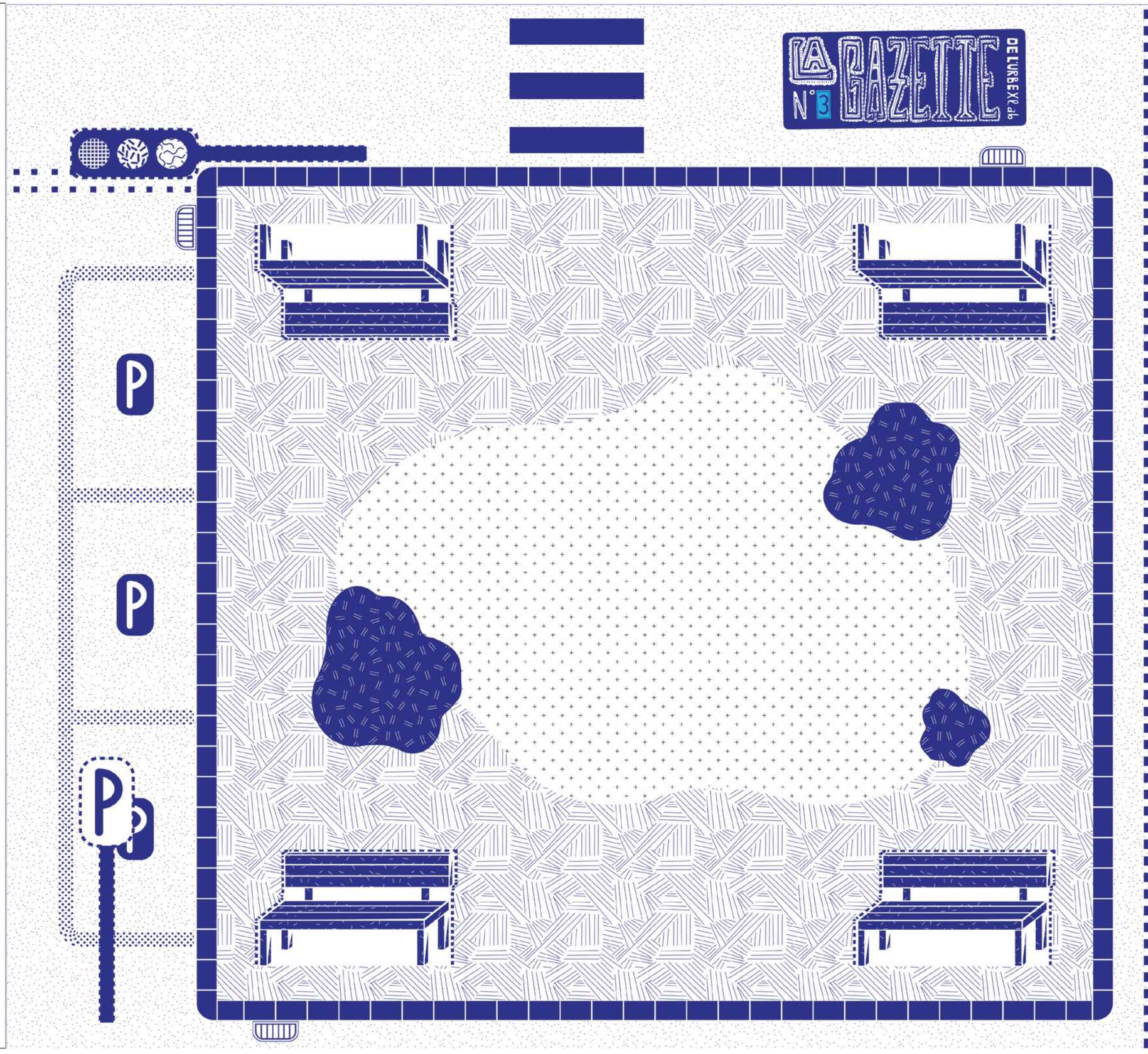
Après le maquettage d'une forme, nous avons pu passer à l'étape finale : le choix de matériaux et des couleurs appliqués au projet. Grâce à des nuanciers Pantones revisités, les enfants devaient choisir entre des une série de matériaux différents et une gamme de couleurs diverses. Le but était de faire des choix pertinents pour imaginer la structure qui répondrait le mieux aux contraintes initiales. Ici les matériaux souples et les couleurs chaleureuses ont souvent été privilégiées. L'atelier se termine laissant apparaitre deux beaux projets : une structure accueillante et chaleureuse pour les sans abris, une serre transparente pour les riverains de la place.

agora



Il a fallu sélectionner trois matières et trois couleurs, un choix cornélien quand chacun souhaitait apposer sa couleur préférée. Les bâtons de la parole ont même été détournés comme moyen de mettre en avant les choix personnels à cette étape du projet. Mais en travaillant par gammes colorées, nous avons pu interpeller les enfants sur l'importance de l'associations des couleurs puis du choix des matériaux répondant aux contraintes du projet.

débrief *Cet après-midi a donné naissance à des structures déployables dans l'espace public, proposant des lieux d'échanges pour les habitants et accueillant des personnes en situation de précarité. L'atelier "Construis ta ville !" qui se déroulera le 10 janvier aux côtés des mêmes enfants aura pour objectif de maquetter ces espaces à plus grande échelle afin de continuer à en imaginer les usages.*



DE L'URBEXlab

LA GAZETTE N°3

URBEXlab

MJC DE SCHILTIGHEIM
CITOYEN DANS MA VILLE

/

«DÉCIDE TA VILLE»
13.12.2017
RÉSUMÉ DES ATELIERS

LA MAISON DU JEUNE CITOYEN
VILLE DE SCHILTIGHEIM

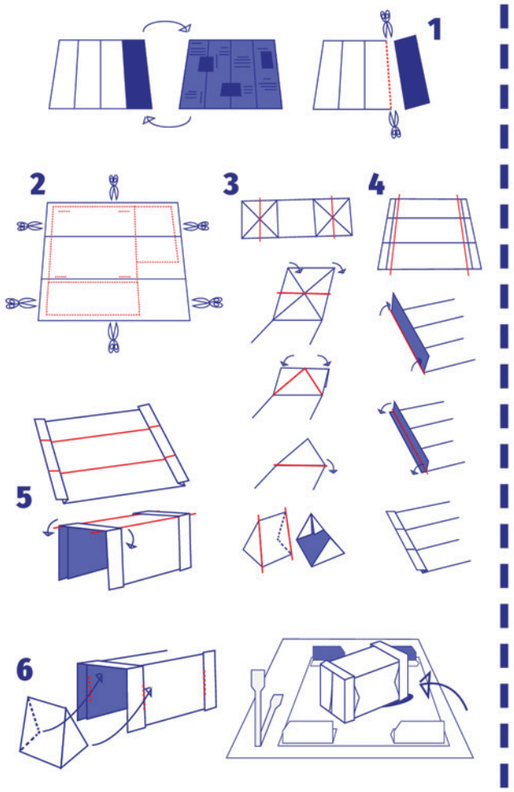
AMF
unicef
Ville amie des enfants
SCHILTIGHEIM

Citoyen dans ma ville : « Construis ta ville »

L'atelier « Construis ta ville ! » mené le mercredi 10 janvier 2018 a été l'occasion pour les enfants de construire les structures qu'ils avaient imaginés collectivement lors de l'atelier « Change ta ville ! » du 13 décembre 2017. Cet atelier visait à initier les enfants à l'organisation et à la gestion d'un groupe mais aussi à imaginer les différentes possibilités d'occupation des consctructions.

boîte à outils

NOTICE



FAIRE LE POINT

Munis des deux permis de construire réalisés lors de l'atelier « Décide ta ville ! », les enfants ont dû se remémorer ce qu'ils avaient pensés et fabriqués collectivement. Un enfant volontaire de chacun des deux groupes à dû résumer à l'ensemble de ses camarades ce qui avait été pensé et maquetté lors du dernier atelier : une serre appelée le Café Moll et le Village collaboratif des SDF.

À CHACUN SON RÔLE

Avant de commencer la construction, les enfants se sont saisi d'un rôle que nous avons défini ensemble afin que chacun puisse interpréter et investir au mieux sa responsabilité : architectes (membres de l'Urbexlab), chefs de chantier, constructeurs et inspecteurs des travaux finis. C'est en jouant un rôle signifiant que les enfants ont pu commencer à bâtir.

CONSTRUISONS !

La construction a débuté avec le village collaboratif des SDF. Munis des notices de montage, les quatre chefs de chantier se sont concertés avant de diriger les constructeurs dans la mise en place des différents éléments de la structure.
Lors de la construction, nous nous sommes placés en tant qu'observateurs. Notre volonté était de les laisser agir pour laisser place à l'erreur afin que les deux inspecteurs des travaux finis puissent procéder aux vérifications de chacune des étapes.
Les chefs de chantier pouvaient néanmoins demander conseil aux architectes.
Nous nous sommes rendu compte que les notices manquaient de précisions. Cependant, les codes couleurs apportés sur les éléments structurels ont été bon moyen de faciliter la compréhension du montage. La structure a été rapidement montée malgré une légère difficulté vis-à-vis des chefs de chantier à attribuer et à répartir les actions entre les différents constructeurs.

Une fois la construction terminée et la validation de celle-ci par les inspecteurs des travaux finis, les enfants se sont attaqués à la fabrication de la serre du Café Moll.
Nous avons décidé de procéder à des changements de rôles afin que chacun puisse expérimenter la construction à différents degrés.

Malgré la complexité de construction de cette serre, les enfants ont été plus efficace dans la répartition des rôles durant les différentes étapes de montage. Encore une fois, les codes couleurs ont été utiles, notamment au moment de trouver le bon sens de la toile à installer sur la

agora

structure en tasseaux.
Un participant a exprimé sa déception à avoir été chef de chantier lors de la première construction puisqu'il ne pouvait pas construire autant que les autres. Une autre participante quant à elle, a trouvé que ce rôle était difficile à porter puisqu'il n'est pas toujours facile d'expliquer aux autres comment procéder, dans quel sens il faut disposer les éléments, comment les assembler, etc. Comme une peur de faillir à sa responsabilité.
Il a été intéressant de voir comment chacun a su ou non, incarner son rôle.

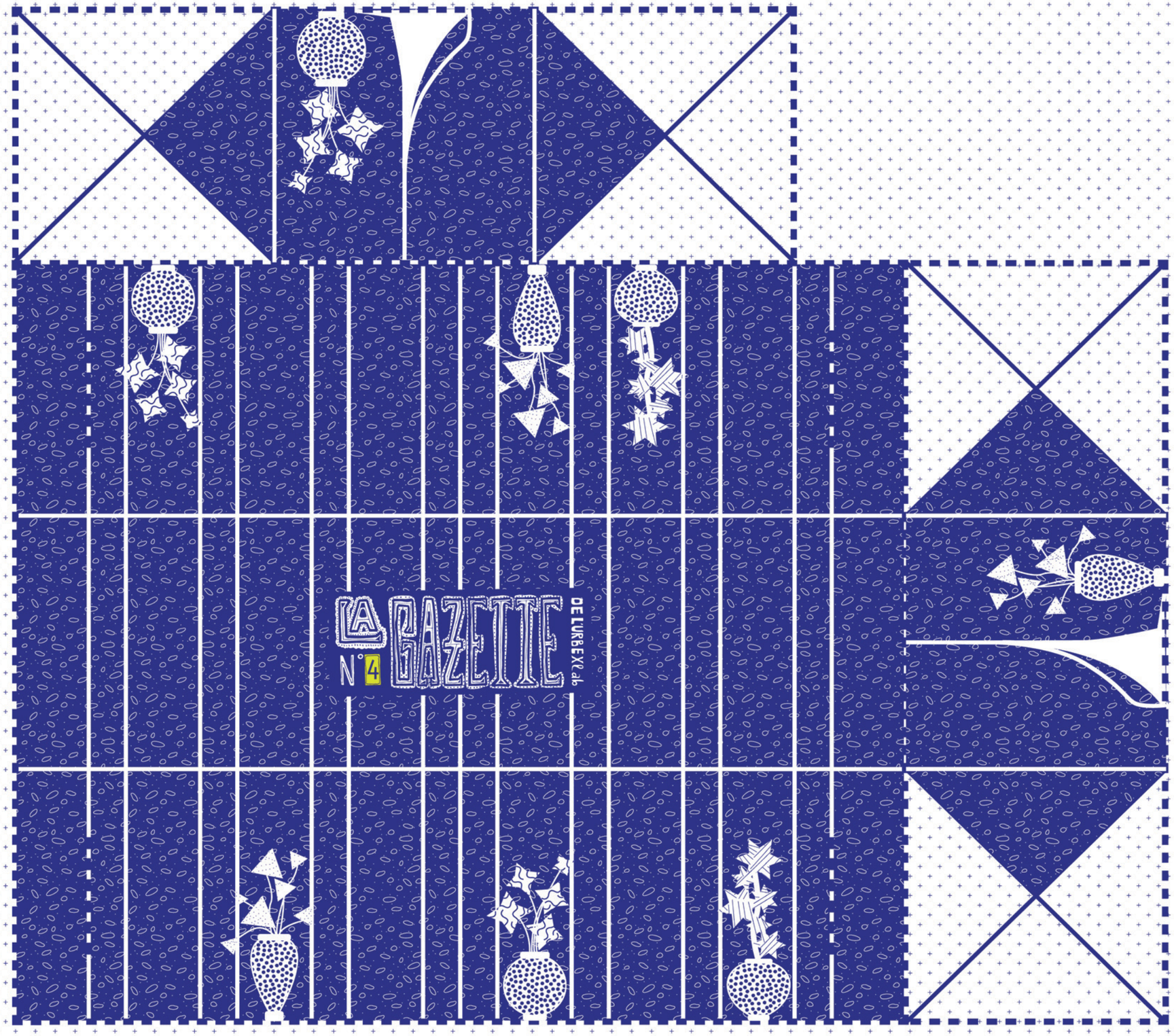
QUELLES OCCUPATIONS ?

Les enfants ont passés en revue toutes les possibilités d'occupations et de positions à adopter dans chacun des espaces. Ils ont été très réactifs lorsque nous avons procédé au test de capacité d'accueil, contents de voir que ce qu'ils avaient pensé tous ensemble était dressé devant eux et surtout utilisable. Ils ont été invités à nous faire des propositions d'améliorations. Plusieurs d'entre eux ont émis l'idée de réunir les deux structures.

Il a été compliqué d'avoir l'attention de tous et d'échanger dans la calme. Nous leur avons rappelé que lors de l'atelier précédent, nous avions utilisé des bâtons de parole afin de réguler le débat et qu'il serait nécessaire de respecter les différentes règles que nous avions expérimentées.

débrief

Les enfants ont été très enthousiastes et dynamiques dans la construction à échelle 1 de ce qu'ils avaient imaginé collectivement.
Passer de la théorie à la pratique est toujours très apprécié.
Aussi, nous devons faire attention à notre communication sur les notices qui, très claires et synthétiques pour nous, ne l'étaient pas pour les enfants.
L'utilisation des bâtons de parole aurait pu être réitérée lorsque nous nous sommes réunis pour discuter des usages des deux espaces. Les enfants avaient tendance à vouloir parler en même temps, se coupant alors la parole



DE L'URBEXlab

LA GAZETTE N°4

URBEXlab

MJC DE SCHILTIGHEIM
CITOYEN DANS MA VILLE

/

« CONSTRUIS TA VILLE »
10.01.2018
RÉSUMÉ DES ATELIERS

LA MAISON DU JEUNE CITOYEN
VILLE DE SCHILTIGHEIM

AMF unicef
Ville amie des enfants

SCHILTIGHEIM